IMAGES

No. 648 — LE CAIRE (EGYPTE) 9 FEVRIER 1942

LE "COMMANDO" SOLDAT D'ELITE

Soldat sans peur, bravant tous les dangers, aussi habile à l'attaque qu'à dépister l'adversaire, le commando sait aussi manier les armes avec une extrême précision.

DANS CE NUMERO :

RAIDS de COMMANDOS

20 millièmes
En PALESTINE : 25 mils
En SYRIE & LIBAN : 25 piastres

Nos lecteurs écrivent...

Jeune fille désemparée

J'ai 23 ans et suis orpheline de mère. Il y a quelques années, j'ai été amoureuse d'un jeune homme. Bien que de son côté il me manifestât un amour profond, je cachai mon sentiment envers lui, ayant été élevée très sévèrement. Ayant dû quitter l'Egypte pour affaires, il m'avoua avant de partir combien il souffrirait de cette séparation et me déclara que son plus grand désir serait de m'épouser, mais qu'il ne pouvait me dire de l'attendre, ne sachant combien de temps durerait son absence. Entre temps, j'ai été demandée en mariage par plusieurs jeunes gens. Je les ai tous refusés, au désespoir de mes parents, car je pense toujours à l'absent et l'aime de tout mon cœur. Cher Horatius, que me conseillez-vous de faire ?

Allons, ma chère amie, soyez raisonnable. Allez-vous faire comme Pénélope qui opposa un refus constant aux demandes de ceux qui prétendaient à sa main, pendant l'absence d'Ulysse, laquelle dura vingt ans ? Non et non, et encore non. Je conçois très bien que votre attitude ait mis vos parents en fureur. Alors, quoi ! Vous prétendez attendre aussi longtemps que ce monsieur sera absent dans l'espoir qu'il reviendra un jour et qu'il aura toujours les mêmes sentiments envers vous ? Et s'il ne revient pas ? Et si, revenu, il vous aura oubliée ou aura déjà choisi une autre, ou si encore il revenait marié ? Ma chère enfant, ne vivez pas de chimères et regardez la vie bien en face. Vous avez 23 ans. Les années passent vite, savez-vous ? Ne rejetez pas les occasions qui s'offrent et empressez-vous de faire un choix. Croyez que je vous parle avec beaucoup de sincérité et un intérêt profond pour votre cas. Puissiez-vous m'en être reconnaissante un jour...

Indécis

J'ai dix-neuf ans et je travaille depuis plus d'un an. Il y a trois ou quatre mois, j'ai fait la connaissance d'une jeune et jolie fille. Nous sortons souvent ensemble et je l'emmène parfois au cinéma. Je la trouve charmante et je crois qu'elle a la même opinion de moi. Mais je ne sais où cette amitié nous mènera. Que me conseillez-vous de faire ? L'abandonner ou rester fidèle à son amitié ?

Il est certainement très agréable de conserver une amitié, si celle-ci ne vous conduit pas trop loin. Vous n'avez que 19 ans. Vous êtes donc très jeune et sans expérience aucune des choses de la vie. Ne prenez donc pas trop au sérieux une simple amourette et gardez toujours une certaine réserve dans vos relations. Vous ne pouvez encore vous marier, n'ayant pas une situation assise et n'étant pas assez mûr pour la vie à deux qui est bien différente de ce que vous supposez. Etes-vous à même de prendre des responsabilités ? De diriger une famille ? De pourvoir à ses besoins d'une manière suffisante ? Restez donc fidèle à cette amitié si cela vous fait plaisir, mais sans songer à autre chose pour le moment.

Elève paresseuse

J'ai quinze ans et je déteste l'étude. Mes parents me font la guerre, mais, malgré tous mes efforts pour les satisfaire, je préfère le cinéma et le patinage à la géographie et à l'arithmétique.

Honte et ignominie ! Allons, allons, petite paresseuse, je m'en vais vous tirer les oreilles. Certes, il ne vous est pas défendu d'aimer les joies de la vie et, comme vous, le patinage et le cinéma me semblent des distractions bien plaisantes. Mais de là à négliger vos études, non. Combien vous regretterez plus tard de paraître dans un salon ignorante, et de ne pas pouvoir prendre une part active dans une discussion ! Promettez-moi donc de vous montrer plus appliquée à l'avenir. Vous verrez même ainsi combien vous paraîtront plus agréables les distractions que vous prendrez en dehors de vos classes.

HORATIUS

IMAGES
Hebdomadaire paraissant le Lundi
Publié par la Maison d'Edition "Al Hilal"
E. & C. ZAIDAN
Directeurs-Propriétaires
Bureaux : Au Caire : Immeuble Al Hilal, Rue El Amir Kadadar, Téléphone : 46064 (5 lignes). Alexandrie : 42, rue Nébi Daniel, Tél. 27412.

ABONNEMENTS

Egypte et Soudan (nouveau tarif) .... P.T. 100
Pays faisant partie de l'Union Postale Universelle P.T. 130
Autres pays .... P.T. 160
Adresse : Poste Centrale - Le Caire

L'ÉCRAN de la Semaine

La guerre morale

La semaine sur les fronts mondiaux a marqué des résultats pénibles pour les Alliés. Si les percées allemandes en Libye n'ont pas de caractère dangereux, elles prolongent une campagne que les Alliés espéraient courte. Elle ne l'aura pas été. Les eaux tunisiennes ont sans doute permis aux renforts de se diriger vers Tripoli. En Extrême-Orient, le siège de Singapour est commencé, et de grands intérêts sont en jeu. Mais ces combats locaux ne sont pas décisifs. L'issue finale est certaine.

Il demeure que le peuple le plus déterminé, animé d'une foi entière, peut seul espérer la victoire. Les trois grandes nations qui ont joint leur effort luttent non seulement pour leur vie et pour aider des peuples auxquels ils ont promis leur assistance entière et solennelle, mais pour la réalisation d'un idéal philosophique admirable. Chaque homme, en Angleterre, aux Etats-Unis et en Russie, sait qu'il ne pourra réaliser sa dignité d'homme que s'il donne son effort entier pour sauver la cause nationale. Chaque homme croit que son devoir, librement consenti, n'est pas une charge. Les démocraties seules ont des volontaires en grand nombre, qui se rallient à elles, dans l'abandon total de leurs volontés.

De l'autre côté, ce n'est pas un idéal rationnel, mais une mystique, qui inspire les peuples. Elles refuse à la raison individuelle de juger par elle-même. Elle ne promet à l'homme aucune prérogative. Sa participation au bonheur sera un usage furtif des gains nationaux. Pour cette mystique, seul l'homme fort, l'homme qui réussit, est digne d'estime. Tous les moyens valent dans la réalisation de cette fin ultime.

Mais l'échec nie l'existence de la nation. «Væ Victis», disaient les guerriers antiques : Mort aux vaincus. Les nazis souffriront les premiers de la dure maxime. Leurs chefs leur promettent des résultats proches et décisifs. La prolongation de la guerre est aussi grave que la défaite militaire. Ils doivent sans cesse nourrir leur dure contrainte par de brillantes et pénibles victoires.

Les démocraties peuvent recevoir des coups terribles. L'Angleterre a surpris le monde et Hitler en ne demandant pas d'armistice en 1940, quand elle avait perdu sa force militaire. Elle a rétabli sa situation avec un brillant extraordinaire. Chaque fois, le danger n'a pas été caché. « L'heure est grave », disaient les chefs d'Etat, qui décrivaient les conséquences d'une défaite. Leurs peuples ont réagi avec le calme et l'énergie nécessaires. Ils attendent aujourd'hui de prendre bientôt l'initiative contre l'ennemi qui tente une dernière fois d'emporter la victoire.



(D'après T.N.T.)

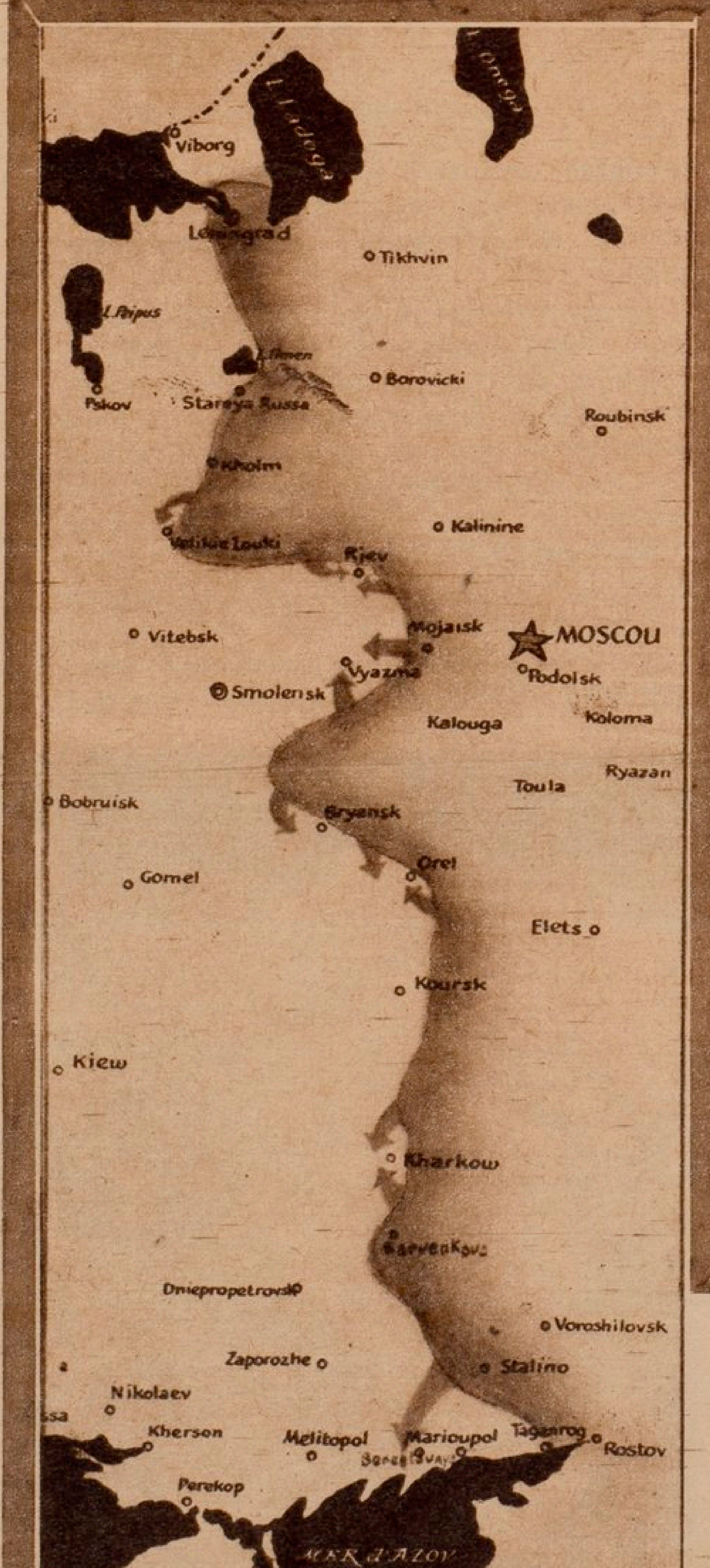
LES TROUPES LIBANO-SYRIENNES

Les télégrammes ont annoncé dans le courant de la semaine que le ministère syrien de la Défense Nationale prendrait dorénavant sous son autorité les contingents syriens jusqu'ici faisant partie des troupes du Levant. Diverses unités ont déjà passé en fait avec leurs armes et leur équipement sous le commandement national. La Syrie constitue le premier noyau de sa future armée. Un colonel est chargé de la direction de ces corps.

Sans avoir chacun une armée nationale et distincte l'une de l'autre, le Liban et la Syrie fournissaient sous le régime mandataire un nombre intéressant de volontaires qui, groupés, formaient les troupes spéciales du Levant. Ces troupes relevaient du général commandant en chef l'armée française. Leurs effectifs, d'après les statistiques adressées à la Société des Nations en 1937, se montaient à 10.000 hommes environ, parmi lesquels 300 officiers. Encadrées et instruites par des Français, ces troupes étaient commandées par des officiers de leur nationalité. Elles comprenaient des fantassins, des cavaliers, des méharistes et des artilleurs, ainsi que des compagnies de sapeurs: mineurs, télégraphistes, et des sapeurs de chemin de fer.

Les officiers sortent généralement de l'Ecole militaire de Homs, avec le grade de sous-lieutenant ou d'officier aspirant. Mais l'admission à cette Ecole a toujours été très sévère. En 1936, par exemple, sur 200 candidats, 27 seulement ont été admis à en suivre les cours. De gros efforts avaient été déployés et continuent à l'être encore pour améliorer les cadres des troupes spéciales et former les divers spécialistes dont elles étaient insuffisamment pourvues.

En se substituant aux autorités militaires françaises par le projet de traité de 1936, le Liban s'engageait à entretenir sur son territoire des forces armées équivalant au minimum d'une brigade mixte et de ses services, et la Syrie des forces égales à une division d'infanterie, une brigade de cavalerie et aux services correspondants. Ce traité n'avait jamais été ratifié par le Parlement français. Il aura fallu l'entrée des forces françaises libres et britanniques pour donner satisfaction aux Syriens et aux Libanais.



Les Russes continuent leur pression sur les armées allemandes en retraite. En deux mois, les Rouges ont avancé de plus de 375 kilomètres. La partie plus sombre de notre carte représente la limite des territoires réoccupés par les Russes.

LA DEFENSE DE GIBRALTAR

L'attaque contre Singapour, clef de l'Extrême-Orient, appelle l'attention sur Gibraltar qui, verrouillant la porte occidentale de la Méditerranée, fait pendant à la place forte d'Extrême-Orient dans le dispositif britannique de défense de la route des Indes.

Les légions nazies peuvent envahir la péninsule Ibérique (avec ou sans résistance). Elles ne menaceraient qu'un seul côté de Gibraltar. Il leur resterait, pour entourer le rocher, à atteindre le Maroc espagnol: la Royal Navy se chargerait de leur montrer que ce ne serait pas là qu'une anodine promenade.

Supposons-les quand même en terre africaine.

Installées à Ceuta ou bien à Algésiras, les artilleries adverses engageraient un duel sans doute violent, mais qui n'entraînerait pas vraisemblablement des résultats décisifs. On le voit tous les jours dans le dialogue que poursuivent les canons britanniques et allemands par-dessus la Manche. Les batteries côtières de Gibraltar — établies suivant les systèmes les plus modernes — feraient une bonne besogne. Et pour atteindre les objectifs militaires intéressants, les avions ennemis devraient voler bas. Les vivres et les munitions qu'ils pourraient bombarder sont à l'abri dans des magasins souterrains.

Le général Sir Alexander Godley, qui fut gouverneur de la forteresse de 1928 à 1933, a résumé ainsi la question de la défense de Gibraltar contre une triple attaque aérienne, maritime et continentale:

Pour une offensive par air, Gibraltar n'offre pas aux bombardiers les cibles qu'ils ont trouvées en France et en Grèce. Ni troupes, ni voies de communication. De même, les parachutistes se feraient immanquablement arrêter, tant est mince le ruban de plage qui va du bord de l'eau au pied du roc.

C'est l'attaque par mer que les Anglais redoutent le moins. Le général Godley ne s'attarde même pas à cette hypothèse. Il se contente de rappeler le magistral échec de l'attaque combinée en 1783 par les flottes associées de France et d'Espagne.

Reste l'hypothèse d'une offensive par le continent. On sait que Gibraltar est relié à la terre ferme par un isthme très étroit. Cet isthme ne se prêterait pas au déploiement des forces massives que les Allemands ont l'habitude de lancer à l'assaut des places qu'ils désirent enlever. Les nazis arriveraient quand même à y engouffrer leurs hommes et leur matériel que la garnison de Gibraltar admirablement entraînée et résolue à se défendre ne leur ferait aucun quartier.

Gibraltar par conséquent tient encore la Méditerranée à l'Ouest, comme Suez en assume la garde en Orient.



LES RUSSES SE DIRIGENT VERS LE DNIEPROPETROVSK

Les troupes russes continuent leur avance victorieuse dans la région de Dniépropetrovsk, faisant subir à l'adversaire des pertes énormes et l'obligeant à fuir. Au moment de l'offensive allemande, les Rouges détruisaient derrière eux tout ce qui, d'une façon ou d'une autre, pouvait servir aux troupes ennemies. Voici le grand barrage du Dnieper incendié par les troupes soviétiques au moment de leur retraite. Un soldat allemand observe le désastre, à la jumelle, impuissant et rageur. Dans le médaillon, une vue du barrage dont la construction avait coûté plus de 100 millions de livres.

DE VALERA

LE LEADER IRLANDAIS EST UN AMÉRICAIN D'ORIGINE ESPAGNOLE

Curieuse inconséquence pour un esprit géomètre comme le sien, c'est grâce à l'Amérique, contre laquelle aujourd'hui il s'élève, que M. Emon de Valera se trouve aujourd'hui président de l'Etat libre d'Irlande. Il est, en effet, par sa naissance à New-York en 1882, citoyen des Etats-Unis. Il l'était encore, du moins, en 1916, et sa nationalité américaine le sauva, à l'époque, d'une exécution certaine. Il avait pris part au mouvement révolutionnaire et avait été déféré devant les tribunaux militaires britanniques. Les autorités — par courtoisie pour l'Amérique — refusèrent de l'exécuter. Si de Valera était né ailleurs qu'aux Etats-Unis, le destin de l'Irlande eût probablement été différent.

Le plus populaire des Irlandais — on l'appelle Dev dans son pays — n'est d'ailleurs irlandais qu'à demi. Son père était un émigré espagnol de Cuba. S'il parle couramment la langue nationale, qui est la langue anglaise, M. de Valera conserve dans la voix un accent guttural et rude qui est certainement dû à son hérédité ibérique. Pour apprendre l'irlandais, la langue qu'il veut restaurer comme langue nationale, Dev a suivi des cours à la Ligue gaélique. Il y a rencontré sa femme qui était alors son professeur: Sinéad Ni Fhlannagam, et l'a épousée en 1910. Le ménage a sept enfants. Ses succès de famille auront du moins consolé M. de Valera du premier échec de sa carrière. La légende veut que M. le Président de l'Irlande n'ait jamais réussi à devenir fonctionnaire parce qu'il ne savait pas suffisamment l'irlandais. Il s'en est vengé doublement. M. de Valera est arrivé à la tête de l'Etat, et ne lit plus que les anciens auteurs gaéliques. L'ironie, au demeurant, est bien dans sa manière. Il prononçait un discours naguère à Ennis, quand la police l'arrêta au milieu de son exposé. Revenant dans la même ville une année plus tard, il ouvrit son speech par ces mots: « Ainsi que je vous le disais lorsque je fus interrompu... »

M. de Valera n'a aucune passion positive. A part son goût pour la lecture et les mathématiques — il résout les théorèmes les plus ardus et pose des colles à ses collaborateurs — il est connu pour aimer la marche. Le chef de l'Etat libre d'Irlande non seulement se promène à pied dans la campagne, mais prend rarement une voiture pour aller de son domicile à son bureau. On peut le voir dans la rue tous les jours.

Extrêmement modeste et simple — il est en particulier très accessible à ses visiteurs — le premier soin de M. de Valera en accédant au pouvoir fut de réduire son propre traitement de 2.500 à 1.500 livres. Aucun Irlandais ne met en doute son honnêteté et son dévouement. Mais sa politique envers les Alliés rencontre en Irlande même une sérieuse opposition. M. de Valera veut rester officiellement neutre dans un pays où les sympathies populaires sont acquises aux démocraties et dont des milliers de jeunes gens combattent dans les rangs des armées britanniques. Il n'est pour s'en convaincre que de se rapporter aux critiques qui lui ont été adressées par M. Cosgrave et — infiniment plus important pour l'Irlande entière — par les Irlandais émigrés aux Etats-Unis. M. de Valera doit tenir compte des volontés de son peuple.

UN MYSTERE ECLAIRCI

Le mystère de la mort d'Italo Balbo fut levé récemment par une déclaration du commodore Raymond Collishaw, alors commandant en chef de la R.A.F. en Moyen-Orient.

L'on avait écrit que Balbo avait été tué par suite d'ordres supérieurs. « Loin dans le désert, dit le commodore, quelques conducteurs de tanks anglais étaient perdus et mouraient de faim et de soif... Ils allaient très mal. Balbo, nature impulsive et généreuse, apprit leur sort et, prenant place dans un bombardier, avec une escorte de deux chasseurs, vola lui-même pour sauver les soldats anglais. Il les emmena à un hôpital italien et revint à Tobrouk...

« A ce moment, les forces britanniques effectuèrent un bombardement aérien sur la ville. Nos hommes bombardaient à 6.000 mètres, et Balbo volait à 600. Quand il arriva, un croiseur italien du port ouvrit le feu et toucha son avion par un coup direct... Toute l'histoire du guet-apens monté contre lui est fausse. C'était un homme de valeur, et je suis heureux d'éclaircir l'affaire. »

INVENTIONS DE GUERRE

L'esprit inventif des gens est constamment stimulé par les besoins nouveaux créés par la guerre. En temps de paix, le ministère de la Guerre britannique recevait un nombre de suggestions ayant trait à des inventions, qui variait de 1.000 à 4.000 chaque année. En 1940, ce chiffre a fait un bond à 34.540. Le directeur du Bureau des Recherches du ministère de l'Approvisionnement a dressé ce diagramme des « inventions » soumises chaque mois depuis le début de la guerre.

On remarquera qu'en juin 1940, après la chute de la France, les inventions proposées ont atteint le chiffre maximum de 7.000. De même, recrudescence de suggestions, jusqu'à 4.000, en octobre 1940, lorsque les nazis lancèrent leur grande offensive aérienne sur les Iles Britanniques. En juin 1941, le nombre des communications était retombé au niveau du début de la guerre.

Il s'est avéré que sur 400 propositions, une est digne d'être retenue. Quelques suggestions utiles proviennent de gens qui n'ont jamais eu d'expérience, en fait d'inventions militaires. Par exemple, un garçon de 12 ans a proposé certaines modifications pour les tanks, accompagnant son projet de dessins très précis.

La direction du Bureau des Recherches du ministère de l'Approvisionnement possède un département spécial dont la tâche est de s'occuper des relations avec les inventeurs en herbe. Il reçoit des suggestions de toutes les parties du monde. Une section spéciale étudie avec soin les inventions qui à première vue semblent irréalisables. Récemment, un inventeur étranger avait proposé un nouveau générateur d'écrans de fumée. La commission des inventions avait rejeté la proposition qui semblait irréalisable, vu les conditions atmosphériques de l'Angleterre. Mais après examen par la section spéciale, des échantillons furent importés, adaptés et essayés. Ils subirent avec succès toutes les épreuves et le type nouveau fut adopté séance tenante.

NUMBER OF SUGGESTIONS FOR INVENTIONS

SEPT OCT NOV DEC JAN FEV MAR AVR MAI JUIN JUIL AOU SEP OCT NOV DEC JAN FEV MAR AVR MAI JUIN — 1939 — 1940 — 1941

Voici un diagramme dressé par le Bureau des Recherches du ministère de l'Approvisionnement qui montrera le nombre des suggestions soumises par les inventeurs depuis les premiers mois de la guerre. Un chiffre maximum de 7.000 a été atteint en juin 1940.

HESS, témoin dans un procès

L'ex-Führer en second, dont M. Churchill a parlé dans son dernier discours, se trouve toujours en Angleterre où il est traité comme un prisonnier de guerre.

Récemment, le duc de Hamilton introduisit une action en diffamation contre le camarade Harry Pollitt du parti communiste, à la suite de la publication d'un pamphlet du parti intitulé: « Pourquoi Hess est-il ici? ».

M. Pollitt déclara son intention de faire comparaître à la barre l'ancien bras droit de Hitler, en qualité de témoin à décharge. Cette annonce souleva une infinité de commentaires dans les milieux judiciaires de Londres.

Du point de vue légal, la citation d'un détenu à titre de témoin ne sort pas du domaine ordinaire de la routine administrative. Mais lorsqu'il s'agit d'un prisonnier de guerre, le cas est plus compliqué.

Le gouvernement de Churchill se gardera bien d'autoriser cette apparition publique de Hess, le prisonnier le mieux gardé de la Grande-Bretagne. A l'heure actuelle, on n'a pas encore décidé si son état est d'un simple prisonnier, d'un prisonnier de guerre, ou d'un prisonnier d'Etat exceptionnel.

Chose curieuse: un incident pareil s'était produit au moment de l'exil de Napoléon. L'Empereur, considéré comme chef d'Etat d'une nation ennemie, fut également cité comme témoin dans une affaire de diffamation.

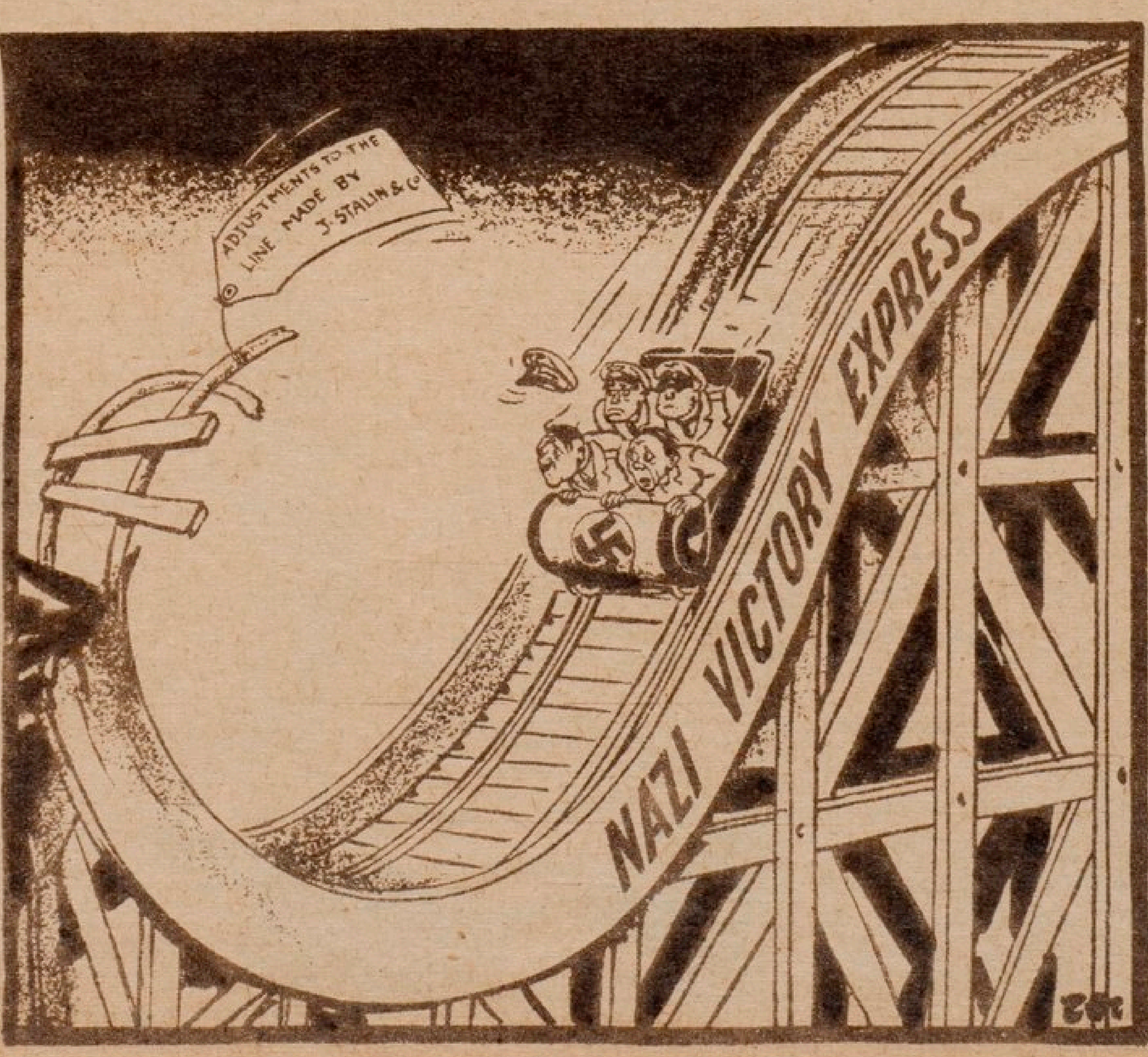
En août 1815, alors qu'il était détenu à bord d'un navire de guerre et que les Alliés délibéraient sur son sort, un huissier arriva à Plymouth, porteur d'une ordonnance, enjoignant à l'amiral lord Keith et au commandant Maitland du « Bellorophon » d'envoyer le détenu à Londres pour témoigner dans un procès.

Un officier de marine avait intenté une action contre quelqu'un qui s'était livré à des propos diffamatoires au sujet de sa conduite aux Indes occidentales. Napoléon devait préciser si certains bateaux de guerre français se trouvaient à cette époque hors de service.

L'ordonnance judiciaire ne fut pas exécutée, car le capitaine leva l'ancre et prit la mer, poursuivi par l'avocat dans un bateau de louage.

Par la suite, cet épisode fut considéré comme une dernière tentative de Napoléon pour échapper à l'exil. Une fois sur le sol anglais, l'Empereur pouvait recourir à mille et un subterfuges légaux pour échapper ou tout au moins retarder l'internement qui l'attendait.

Quoique Rudolf Hess ne puisse pas être comparé à Napoléon, il est considéré comme peu probable, par les milieux judiciaires, que le gouvernement consente à le tirer de l'endroit secret où il se trouve, pour le faire apparaître en public.



L'EXPRESS DE LA VICTOIRE NAZIE

Staline a « réparé » la voie ! (d'après le « Daily Mail »

HORTHY et le destin des Hongrois

L'amiral Horthy, dont la démission est dorénavant attendue, est né en Transylvanie — dans cette province que Roumains et Hongrois se disputent depuis toujours, et que les Allemands, aujourd'hui, offrent tantôt aux uns, tantôt aux autres. Avant de devenir régent du royaume de Saint-Etienne, Nicolas de Horthy avait fait sa carrière dans la marine et à la Cour. Il semble n'avoir exercé que peu de commandements effectifs. Ses relations de famille le firent nommer aide de camp de l'empereur François-Joseph et second amiral de la flotte austro-hongroise.

Son rôle politique commence à la chute des Habsbourg. La Hongrie, décapitée par l'abdication de l'Empereur et meurtrie par les souffrances de la guerre que l'Allemagne — qui n'a pas changé — lui faisait mener, traversait une grave crise intérieure. Bela Kuhn y avait organisé un gouvernement rouge qui la conduisit aux luttes civiles. Horthy fut parmi les hommes qui renversèrent ce gouvernement.

Le cabinet contre-révolutionnaire qui se constitua alors le nomma au ministère de la Défense Nationale. Il s'appliqua à rétablir l'ordre, mais peut-être exagéra-t-il dans le mouvement de la répression. Certains épisodes de la période appelée la « Terreur blanche en Hongrie » n'ont jamais été éclaircies.

Son acte le plus célèbre — celui qui devait définitivement engager le destin des Hongrois — fut le refus qu'il opposa à l'empereur Charles de remonter en 1921 sur le trône de ses pères. Horthy a été souvent critiqué dans son pays et à l'étranger pour le veto qu'il prononça ce jour-là. Qui dira jamais les raisons profondes qui l'y déterminèrent? Ambition personnelle d'un homme qui préférait rester le gardien de la couronne plutôt que de la remettre à son propriétaire, soutiennent les uns. Crainte des puissances, réaction de la Petite-Entente en particulier, prétendent les autres. Quoi qu'il en soit, Horthy gouverna sagement jusqu'à l'avènement de l'hitlérisme. Il faut lui rendre cette justice qu'il n'a jamais, pas plus que son peuple d'ailleurs, manifesté de sympathie à l'égard de ce régime. Hitler était déjà puissant que l'amiral lui résistait encore, et on se souvient des difficultés que lui ont créées les partisans des Croix Fléchées subventionnées par le Reich.

L'Allemagne a fait le malheur de la Hongrie comme celui de toute l'Europe centrale et orientale. Voici ce pays entré dans la guerre et, malgré ses protestations, sacrifiant sur le front russe les meilleurs de ses enfants, tandis qu'intérieurement son économie, devenue vassale de l'Allemagne, va vers la faillite et la banqueroute. Les vieux jours de l'amiral sont tristes. De concessions en concessions, il a livré son pays. Un de ses amis — un ancien Premier Ministre — le comte Teleki, s'était donné la mort pour échapper à la vision de l'esclavage où la Hongrie s'enferrait. Voilà que Horthy lui-même parle de démissionner et de céder sa place à un homme qui a la confiance des Allemands: l'archiduc Albercht.

LA CRISE DU LAIT EN SUÈDE

L'Institut national de sélection des animaux domestiques à Wiad, en Suède, entreprend depuis six mois de vaincre la crise du lait par la collaboration de la radio. Un appareil de radio est installé au centre de l'étable de Wiad. Treize vaches, dont l'affouragement régulier est scientifiquement contrôlé, furent soumises à quatre ou cinq heures de musique et traitées régulièrement. L'augmentation obtenue, étendue sur le cheptel suédois, représenterait 250.000 litres annuellement.

Les vaches préfèrent la musique moderne, rapportent les experts.



Les soldats japonais ont inondé les territoires qu'ils ont occupés en Asie, et, notamment, en Malaisie, de coupures comme celle représentée sur notre photo. Ils les donnent en échange de vêtements et de vivres. Ces banknotes par lesquelles ils « promettent de payer au porteur cinq, dix ou cinquante dollars » ne portent aucune signature ni aucune effigie de l'empereur.



Des exécutions sans discrimination parmi la population civile ont lieu chaque jour en Yougoslavie, en signe de représailles pour des agressions commises contre des soldats allemands. Dans une place de Krajugevac, des militaires nazis font la garde autour des corps de victimes qui viennent d'être exécutées en pleine rue.

La guerre continue en YOUGOSLAVIE

Ce n'est pas une guérilla, où de petits groupes opèrent indépendamment les uns des autres; c'est une guerre véritable, toutes les opérations étant dirigées par un petit nombre de centres. Des douzaines de stations mobiles de radio permettent au G.Q.G. de l'armée invisible de se maintenir en communication avec le pays.

Bien que la plus grande partie de l'armée yougoslave ait capitulé en avril, de nombreux éléments, surtout serbes, ne se rendirent pas. Certains régiments, dans les districts montagnards, n'avaient pas achevé leur mobilisation; d'autres, avec leurs armes, disparurent dans les montagnes. Le 14 juillet, l'armée serbe frappa son premier coup.

Cette nuit-là, après une soigneuse préparation, les Serbes s'emparèrent par surprise du camp de concentration de Kerestineck. Deux nuits plus tard, toutes les lignes téléphoniques de Belgrade furent coupées. « Sabotage stupide », dit le général von Schroeder, le commandant allemand. Mais grâce à ce « sabotage stupide », von Schroeder ne put apprendre qu'après quelque délai ce qui s'était passé le 20 juillet en Herzégovine, Monténégro et Sandjak.

Von Schroeder s'aperçut alors que les Serbes contrôlaient le tiers de la surface totale de la Yougoslavie avant son démembrement, qu'ils occupaient de nombreux centres, entre autres la troisième ville de Serbie: Sabac. Belgrade reçut à coups de pierre les renforts réclamés par Schroeder, qui fut tué. 122 habitants de Belgrade furent pendus. Le Bavarois von Dankelman, qui succéda à von Schroeder, demanda 25.000 Allemands de plus. La lutte continua dans le pays.

Pour se protéger contre les exécutions de Serbes prisonniers, le colonel Kavachevitch a informé von Dunkelman qu'il a en son pouvoir 600 Allemands et 1.200 Oustachis (Croates anti-Serbes). « Nous exécuterons 10 de ces hommes, a-t-il écrit à Dankelman, pour chacun des nôtres que vous exécuterez. »

De vastes régions de la Bosnie-Herzégovine, presque tout le Monténégro (à l'exception des villes), sont entre les mains des Serbes. Le colonel Kavachevitch occupe les montagnes au nord de Sarajevo; Dragicha Vassitch dirige des troupes en Serbie orientale; le territoire au sud-ouest de Belgrade est aux mains du colonel Mikhaïvolitch. Ce dernier est un vétéran des armées serbes. Il a combattu les Turcs et les Bulgares en 1912, les Austro-Hongrois et les Allemands en 1914-18. Il a déclaré: « L'armée yougoslave a capitulé, mais non l'armée serbe. Elle a capitulé à condition que la Yougoslavie resterait intacte: elle fut démembrée immédiatement après l'occupation. Nous lutterons jusqu'à la victoire totale des Alliés. »

La percée de Timochenko au nord et au sud de Kharkov se confirme.

Les Russes sont parvenus à 20 milles de Dniepropetrovsk, sur le Dniéper.

Les Chinois ont infligé une nouvelle défaite aux Japonais dans la zone de Nan-Chang.

Lord Beaverbrook a été nommé ministre de la production de guerre. Sir Andrew Duncan est devenu ministre de l'Approvisionnement.

La flotte et l'aviation américaines ont attaqué les bases japonaises sur une large échelle, dans les îles de Marshall et Gilbert. Pour la première fois, elles opèrent en grande force.

Derna est évacuée par les Britanniques qui établissent une nouvelle ligne de résistance, plus au sud. Le gros des forces anglaises se situe près de Mekhili.

Le ministère Hussein Sirry pacha ayant démissionné, Nahas pacha a été chargé par Sa Majesté le Roi de former le nouveau cabinet. De nouvelles élections auront lieu.

Le traité anglo-éthiopien a été signé. L'Angleterre avancera 2 millions et demi de livres sterling pour la reconstruction du pays. Une convention militaire est incluse, qui assurera la défense du territoire.

La bataille de Singapour a commencé ; la digue de Johore a été détruite et l'île de Singapour isolée de la Malaisie.

CARTE PARLANTE DE LA SEMAINE



Des commandos à l'entraînement. Il est nécessaire que ce corps d'armée s'adapte à toutes les circonstances et soit prêt à affronter tous les obstacles. L'esprit toujours en éveil, les membres qui le composent doivent être d'une résistance physique à toute épreuve. Les voici escaladant une montagne abrupte.

LES COMMANDOS

portent la guerre chez l'ennemi

- ...Des Commandos ont effectué un débarquement sur la côte norvégienne, surprenant la garnison nazie qu'ils mirent hors de combat...
- ...On peut maintenant révéler que des Commandos ont réussi à débarquer à Bardia (lorsqu'elle était occupée par les armées de Rommel). Après avoir accompli leur mission, ils sont retournés à leur base...
- ...Le général Rommel a failli tomber entre les mains des Commandos, qui, pénétrant derrière les lignes ennemies, ont attaqué son quartier général. Le commandant allemand, qu'une inspection avait éloigné de son quartier général, doit à sa bonne étoile d'avoir échappé aux Commandos...

Qui sont donc les Commandos ? Comment préparent-ils et exécutent-ils leurs raids derrière les lignes ennemies ? Notre reportage vous révélera pour la première fois le rôle dévolu à ces volontaires intrépides, recrutés dans les armées britanniques, impériales et alliées.

1 QUE SONT LES COMMANDOS ?

Des volontaires qui ont suivi un entraînement spécial effectuent de temps à autre des coups de main contre les territoires occupés par l'Axe. Ces hommes audacieux portent fièrement leur appellation de « commandos » qui est un mot d'origine portugaise signifiant petite bande armée. Le mot eut son heure de succès pendant la guerre des Boers en Afrique du Sud. Il fut adopté par des bandes armées de Boers qui faisaient la guérilla aux Anglais.

Le corps des commandos fut créé en Grande-Bretagne tout de suite après Dunkerque. Des effectifs à moitié entraînés se trouvèrent dans l'obligation de devenir du jour au lendemain des troupes de choc. L'armée était en pleine voie de réorganisation et de réarmement. La « Home Guard » n'était pas entraînée et manquait d'équipements. La guerre en Pologne, en Norvège, en France avait appris au commandement britannique que le plus grand danger pour une force de défense provenait de la rupture éventuelle des communications entre de gros détachements de cette force. On sentit le besoin de créer de petites unités d'élite, entraînées à la perfection, capables de continuer à combattre même si elles perdent le contact avec leurs chefs.

D'abord on procéda au choix des officiers : des hommes jeunes, presque tous commandants de compagnies ou d'escadrons dans leurs régiments, et on leur confia la tâche de procéder au recrutement des hommes. Un ordre fut passé dans l'armée demandant des volontaires, officiers et soldats, pour des besognes dangereuses. Les offres dépassèrent de loin la demande. Les officiers choisirent leurs subalternes et leur laissèrent le soin de sélectionner les hommes.

Dans le cas des commandos, il fallait éviter un danger commun à toutes les armées du monde, qui se présente lorsqu'on demande des volontaires pour une affectation spéciale. Aucun commandant de compagnie n'est disposé de gaîté de cœur à se priver de ses meilleurs soldats ; par contre, il y a toujours dans les régiments de fortes têtes, des tireurs au flanc indisciplinés, dont les colonels se débarrassent volontiers. Pour éviter de recevoir des brebis galeuses, les autorités chargées de former les groupes de commandos procèdent à des vérifications sévères quant aux antécédents des recrues. Car les qualités essentielles que doit posséder un commando ne diffèrent pas de celles d'un bon soldat : force physique et endurance, esprit de combat, connaissance des armes et audace.

Quoique presque toutes les opérations de commandos aient lieu sur terre, ils doivent savoir nager. Car il ne faut pas oublier que, pour la plupart de leurs coups de main, ils arrivent en territoire ennemi par la mer, et opèrent ainsi en étroite collaboration avec la marine. L'entraînement des commandos commence donc par des exercices d'embarquement rapide sur des bateaux à fond plat qui ont accès aux eaux les moins profondes.

La seconde phase de leur entraînement comprend une familiarisation totale avec la guerre sous tous ses aspects. De plus, ils doivent connaître tous les secrets des combats individuels avec ou sans armes. Entraînés à vivre presque sans la moindre nourriture, ou bien en se procurant du gibier ou en cueillant des fruits, ils doivent être, avant tout, d'une constitution parfaite. Ceci veut dire qu'une grande partie de leur entraînement tend à en faire des « super boy-scouts » : dresser des cartes, se diriger par les étoiles, allumer des feux sans fumée. Tout ceci fait partie de leur programme.

A part l'enseignement pratique, ils reçoivent un entraînement physique d'une sévérité inouïe. Un commando doit pouvoir traverser une longue distance à la nage, chargé de son équipement au grand complet, puis émerger à la rive prêt à combattre seul, quelles que soient les conditions climatériques. Inutile de dire que les instructeurs insistent particulièrement sur l'enseignement de la lecture des cartes et des plans, afin que le commando puisse se diriger mettant à profit les moindres indications.

Pour développer leur individualité, les commandos ne sont pas tenus de tenir garnison dans des casernes ou des camps. Ils demeurent où bon leur semble, avec la seule obligation d'être ponctuels aux endroits fixés pour les rassemblements. Parfois, les officiers établissent des endroits de ralliement difficiles à atteindre en un laps de temps très réduit, pour mettre à l'épreuve les capacités des hommes à l'entraînement.

Finalement, les commandos apprennent une série de mots en plusieurs langues étrangères. Ils doivent connaître certaines expressions qui leur permettront de tromper des sentinelles ou des postes de garde ennemis. Ceci va de pair avec les cours de sabotage et de désorganisation qu'ils suivent avec assiduité. Les raids des commandos sur la Norvège ont toujours été effectués avec un certain nombre de soldats norvégiens.

Le premier raid des commandos eut lieu quelques jours après la chute de la France. Des champions nageurs de longue distance plongèrent d'un bateau à quelques milles des côtes françaises et, une fois à terre, entreprirent de ravager une position ennemie installée sur la côte. A l'heure actuelle, des raids de commandos ont lieu presque tous les jours, en France, et souvent en Belgique et en Hollande. Les agresseurs, connus sous le nom de « fantômes noirs », portent des bonnets obscurs et se noircissent la figure et les mains.

2 A L'ASSAUT DU

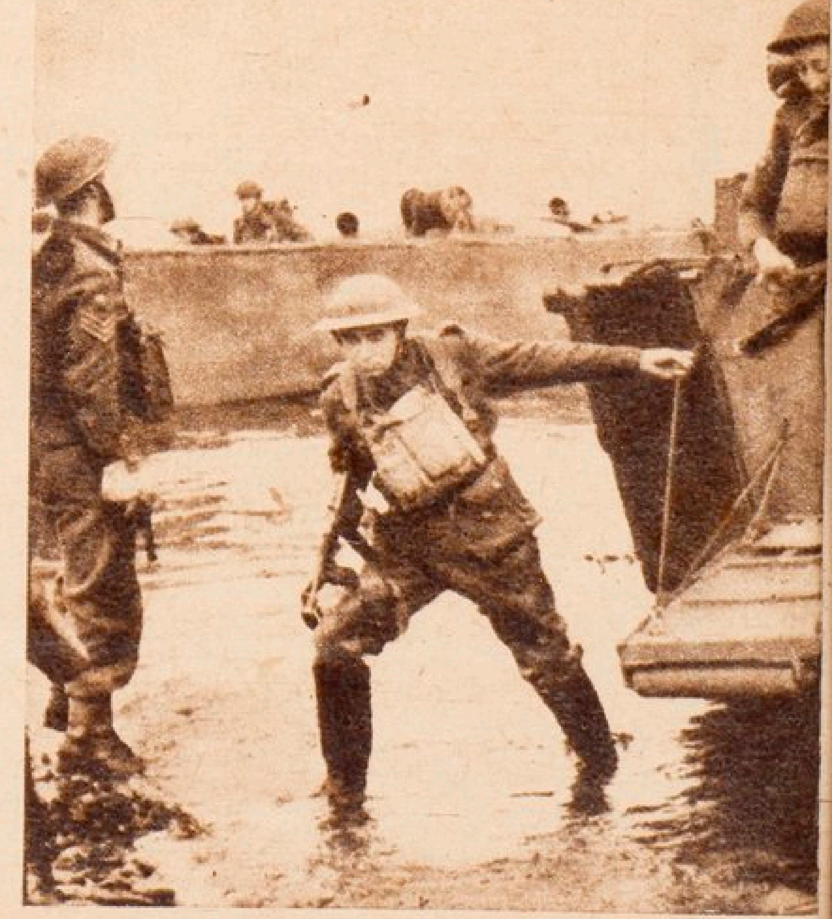
C'est un lieutenant-colonel encore tout jeune. Sa barbe de 41 jours n'arrive pas à vieillir cette physionomie juvénile qui respire la force, la santé physique et morale, et l'audace sans bornes. C'est un des fondateurs de ceux que les Allemands eux-mêmes ont appelés les « fameux commandos britanniques ».

Le colonel Blank — il se fait appeler ainsi — raconte le plus simplement du monde comment, trois jours avant que le général Auchinleck ne déclenchât l'offensive contre l'ennemi en Cyrénaïque, il était arrivé, avec une poignée de 30 hommes, à atteindre un point situé à 200 milles derrière les lignes germano-italiennes. Ils devaient attaquer un certain nombre d'objectifs près de Sidi-Rafa, y compris le quartier général administratif de l'Afrika Korps.

Pendant deux nuits ils se terrèrent dans un wadi et la nuit du 17 au 18, ils lancèrent leur attaque. L'objectif principal était le quartier général administratif de l'Afrika Korps où ils espéraient mettre la main sur Rommel lui-même. Malheureusement, ils découvrirent plus tard que le général se trouvait ailleurs, en tournée. Le petit détachement qui avait été chargé de cette opération était commandé par le colonel Geoffrey Keyes, fils de l'amiral Sir Roger Keyes, héros de Zeebrugge et, depuis douze mois, chef de tous les commandos.

Ayant constaté l'impossibilité de pénétrer à l'intérieur du quartier général de Rommel par une porte de derrière ou par une fenêtre, les commandos prirent la résolution de frapper fortement à la porte principale. Lorsqu'on vint leur ouvrir, ils forcèrent le chemin à l'intérieur. Ouvrant toute grande la première porte, ils tombèrent sur deux officiers allemands d'état-major en compagnie d'autres officiers de rang inférieur. Tous furent abattus à coups de pistolets et de mitraillette. Entre temps, le quartier général tout entier était sens dessus dessous, et une troupe de soldats essaya de descendre de l'étage supérieur, en criant en allemand : « Que diable arrive-t-il? ». Ils furent promptement repoussés par un sergent de la Royal Artillery qui était armé d'une mitraillette. D'autres essayèrent de venir de l'extérieur porter secours à leurs camarades, mais ils furent accueillis par un feu terrible d'armes automatiques que maniaient deux caporaux postés à l'entrée des quartiers généraux.

Entre temps, le colonel Keyes, un capitaine et un sergent qui l'accompagnaient ouvraient une seconde porte qui donnait sur une pièce sombre. Ils ne pouvaient rien voir, bien qu'ils entendissent les respirations haletantes des hommes qui se terraient dans le noir. Le colonel Keyes s'élança, tirant coup sur coup. Mais il fut pris en plein par une décharge ennemie et revint en chancelant : il était gravement blessé. Le sergent passa par-dessus le corps de son officier qui était tombé à terre et, se tenant près de la porte, vida les chargeurs de sa mitraillette dans la chambre. Les ennemis ripostèrent, mais le capitaine arriva à la rescousse, cria au sergent de se jeter à terre et balança deux grenades à main dans la pièce. Sans s'arrêter à constater les dommages provoqués, le capitaine et le sergent transportèrent le colonel à l'extérieur.



Quelque part en Cyrénaïque, un groupe de commandos débarque du camion qui

Q.G. DE ROMMEL

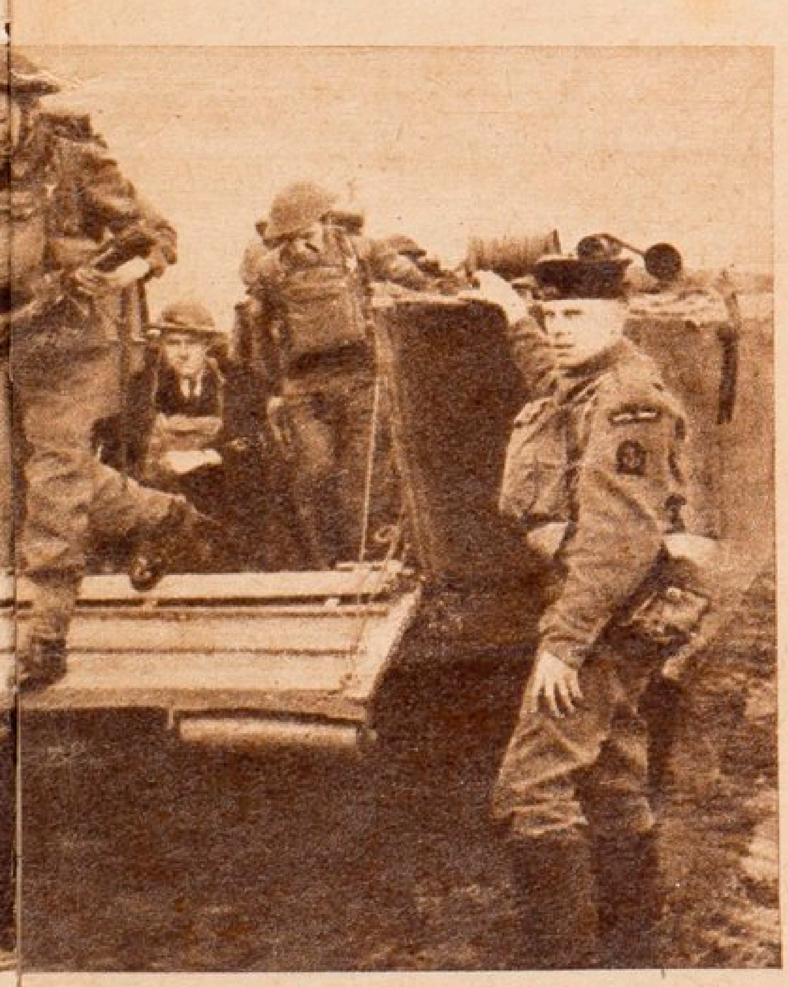
Mais les blessures du vaillant officier étaient trop graves. Au bout de quelques instants, il expira.

Cependant, d'autres membres du détachement avaient continué à lancer des grenades à travers toutes les fenêtres de la bâtisse, et le capitaine, qui sans arrêt allait de l'un à l'autre, encourageant ses hommes, eut une jambe brisée par une balle perdue. A part ce coup heureux, l'ennemi riposta très peu au feu nourri soutenu par les commandos. Il s'ensuivit une espèce de trêve que le sergent mit à profit pour envisager la retraite, en transportant le capitaine blessé. L'officier pourtant, sachant que le lieu de rendez-vous du détachement avec le restant de l'expédition était à un point distant de plus de 20 milles, à travers un terrain extrêmement difficile, refusa de se laisser évacuer. Il donna aux hommes deux grenades qui lui restaient, leur ordonnant d'achever leur tâche en faisant sauter l'installation électrique. Ensuite il se fit adosser à un arbre. Le sergent lui fit une piqûre de morphine destinée à calmer la douleur insupportable de sa jambe, et puis alla exécuter les ordres.

Plus tard, le détachement rejoignait le groupe commandé par le colonel Blank. Presque tous les détachements furent exacts au rendez-vous. Vu le mauvais temps, le plan d'évacuation prévu ne put être suivi, et le jour suivant une forte colonne germano-italienne attaquait le groupe du colonel Blank. Après deux heures d'un combat acharné, le commandant donna l'ordre d'adopter le second plan de retraite prévu, consistant en un repli vers l'Est, dans le Djebel Akhdar, où les commandos auraient pu attendre l'arrivée des forces blindées britanniques. Le groupe se divisa comme convenu en plusieurs détachements.

Le colonel Blank se trouva seul, accompagné seulement du sergent qui avait attaqué le quartier général de l'Afrika Korps avec le colonel Keyes. Ces raids des commandos eurent une telle efficacité que l'ennemi enragé ne cessa pas, jour et nuit, d'effectuer des recherches dans tous les wadis de la région, afin de découvrir quelques-uns de leurs terribles assaillants. Le colonel Blank et son sergent manquèrent de très peu, et plus d'une fois, d'être pris par l'ennemi en chasse. Mais plus que les Allemands, les deux hommes souffrirent du manque de nourriture. Excepté leur ration de fer, qu'en bons soldats ils gardaient pour un cas désespéré, et dont ils avaient encore une partie, lorsqu'ils rejoignirent les lignes britanniques, les deux hommes vécurent pendant 41 jours en se nourrissant d'herbes sauvages et de quelque chèvre qu'ils eurent le bonheur d'abattre.

Le manque de nouvelles venait encore plus augmenter l'angoisse des deux rescapés. A certains moments, ils auraient donné cinq ans de leur vie pour le plus petit poste de radio. C'était une véritable torture de ne pas savoir comment la bataille se déroulait, s'ils pouvaient en toute sécurité se montrer à découvert et avancer rapidement sur Tobrouk, Cyrène, Apollonia ou Benghazi. Tour à tour, ils envisageaient chacun de ces itinéraires. Finalement, ils décidèrent de piquer droit sur Cyrène. C'est là qu'ils purent prendre leur petit déjeuner de Noël, se délectant à la vue de belles tranches de roast-beef.



...l'a transporté, en vue d'un coup de main ...i préparé dans le plus grand secret.



Une vue aérienne de Bardia. Sur cette pente abrupte et hérissée d'obstacles naturels, les commandos, que rien n'arrête, ont effectué un coup de main des plus réussis.

RECIT D'UN «COMMANDO»

3 COUP DE MAIN A BARDIA

Bardia: un port et une petite ville. Tête de ligne d'une route qui de la mer permet le ravitaillement de Fort Capuzzo et de tout le front tenu par l'ennemi. Le quartier général nous ordonne d'effectuer un raid pouvant fournir les informations suivantes : l'ennemi occupe-t-il la ville elle-même, ou bien campe-t-il dans les environs? Dans ce dernier cas, un pilonnage d'artillerie sur la ville serait inutile. La garnison est-elle composée d'Allemands ou d'Italiens? Les rapports nous informant que Bardia est devenue un important nœud de communication sont-ils exacts?

Mais notre tâche ne consiste pas seulement à rapporter toutes ces informations. Le commandement nous ordonne surtout d'effectuer notre coup de main de telle sorte que l'ennemi croie à une attaque en règle sur la ville et envoie chercher du renfort. Ainsi, dans une autre partie du front, la pression sera allégée. Nous devons finalement accomplir quelques besognes secondaires, telles que: endommager des routes, faire sauter des ponts, détruire des magasins.

DÉPART DANS LA NUIT

Nous attendons d'être embarqués sur un cargo rapide spécialement armé. Sur un quai voisin, une autre force de 250 commandos, qui ont reçu une mission sur un autre point de la côte libyenne, s'apprête à monter à bord d'un destroyer.

Nous partons dès la tombée de la nuit. Nous devons arriver à destination au plus tard à 11 heures du soir, et repartir deux heures avant l'aube. Les eaux à proximité de Bardia sont constamment patrouillées par les bombardiers de l'ennemi. En comptant au moins une heure pour les opérations de débarquement et de rembarquement, nous pourrons passer tout juste trois heures à terre. Ce n'est évidemment pas beaucoup, mais ce temps nous suffira amplement s'il n'y a pas d'accroc. Chacun de nous sait parfaitement combien le facteur temps est important. Un retard de quelques minutes pour atteindre la plage de Bardia, une erreur de direction, et nous devrons essayer de regagner nos bases par nos propres moyens. Cette perspective présente l'attrait sportif supplémentaire d'une traversée hasardeuse à travers les lignes ennemies.

Bardia se trouve sur un petit promontoire, composé de falaises qui s'élèvent à pic sur une plage étroite. Le littoral offre quatre points de débarquements possibles, d'où partent des « wadis », petits cours d'eau généralement secs qui sillonnent les falaises. Sur chacun de ces points, un détachement débarquera. Chaque groupe doit remplir une mission distincte: une unité doit tenir la route et empêcher l'arrivée de tout renfort ennemi; une autre doit couvrir la plage, une troisième détruire un pont et des entrepôts, et ainsi de suite. Ces ordres ne nous sont transmis qu'une fois que nous nous trouvons en haute mer.

UNE TRAVERSÉE MONOTONE

En cours de route, nous mettons à profit nos heures de loisir pour dresser des cartes, examiner les photos et les ordres écrits, chaque chef de groupe fournissant des explications détaillées à ses hommes, de façon que chaque soldat puisse à lui tout seul accomplir la mission imposée au détachement, si les circonstances l'exigent. Une demi-douzaine d'hommes devront rester à bord, chacun ayant reçu une tâche distincte.

Il serait sage de prendre quelque repos, mais nous sommes tous trop excités pour dormir. En attendant le moment de prendre place sur les caïcs, chacun s'affaire: l'un nettoie sa baïonnette, l'autre passe au noir ses souliers blancs de gymnastique, un troisième prépare une ceinture de grenades dont il s'entourera la taille.

Le temps a fraîchi et la mer s'agite. Nous sommes tous envahis par l'anxiété, car déjà, une fois, nous avons dû rebrousser chemin à cause du mauvais temps. Ce n'est pas chose facile de débarquer sur une plage inconnue lorsque le ressac est de plus en plus fort. Il fait rarement très obscur en Méditerranée, mais, ce soir, les étoiles sont voilées par de gros nuages. Du pont de notre navire, nous arrivons difficilement à distinguer la mer du ciel. Nous avons pris place dans nos bateaux une demi-heure avant d'être arrivés à destination.

Les machines ont stoppé. Le cargo s'arrête, lentement balancé par la houle. Nous nous apprêtons à mettre nos bateaux à la mer. Nous sommes assis sur trois rangées, à califourchon sur de longs bancs très bas. A l'arrière de nos bateaux se trouve un panneau mobile, lequel, en s'abaissant, nous permet de débarquer tous à la fois. En moins d'une demi-minute, trente hommes peuvent quitter le caïc. Ces embarcations sont assez confortables pour de petits voyages par mer calme. Mais lorsqu'il s'agit de parcourir quatre milles d'une mer hachée par de petites vagues, elles sont loin d'être idéales.

Sur un ordre bref, les bateaux prennent la mer et se dirigent vers la côte en file indienne. Aplatis derrière les plaques de blindage, nous ne pouvons pas bouger un seul muscle. L'homme à ma gauche est nerveux. Il peut à peine tourner sa tête vers moi. D'autres, et ils sont nombreux, s'endorment. Toute excitation a disparu, maintenant que l'action est sur le point de commencer. Nous levons la tête avec précaution et scrutons l'horizon avec l'espoir d'apercevoir la côte.

PRÊTS A DÉBARQUER

Finalement, un ordre nous arrive dans un murmure: « Prêts à débarquer. » Nous sentons le fond plat de l'embarcation qui racle les galets de la plage. La paroi mobile s'abaisse. Nous descendons dans l'eau qui nous arrive jusqu'aux genoux et avançons sur la plage étroite. Deux hommes, à côté de moi, trébuchent et jurent en sourdine. Un instant de flottement: chaque chef de section regroupe ses hommes. Puis les détachements s'éloignent en silence dans des directions différentes.

Nous distinguons à peine devant nous la ligne des falaises, formant une masse plus consistante que l'immensité noire d'un ciel sans étoiles. Montre en main, j'ai contrôlé l'heure du débarquement. Jusqu'à maintenant tout va bien: nous ne sommes pas en retard.

Derrière nous, les embarcations font marche arrière, quittent la plage et s'éloignent rapidement vers le large. En quelques minutes, elles ont disparu.

Quelque chose ne va pas, en tête de la colonne. J'avance pour savoir de quoi il s'agit. Je trouve trois rangées d'hommes qui essayent de franchir une large trappe creusée profondément dans le sol rocheux et à moitié remplie d'eau. Un piège à tank qui était demeuré invisible sur toutes nos protographies aériennes de la région. C'est évidemment un endroit bien singulier pour placer un piège anti-tank. Cela n'empêche qu'il est là et que nous devons le franchir. Il nous faut vingt minutes pour traverser cet obstacle. Dans l'obscurité, nous ne pouvons pas laisser nos hommes se disperser, comme nous l'aurions fait en plein jour. Nous risquons de nous égarer. Ceux qui franchissent la fosse ne peuvent partir en avant et doivent attendre jusqu'au moment où le dernier homme a traversé à son tour. On peut dire que cette trappe nous a donné de la peine.

TROIS COUPS DE FEU

Nous commençons l'escalade. Nous en avions étudié l'angle sur nos cartes, et nous étions convaincus que toutes les pentes semblent plus rudes sur les cartes qu'en réalité. Mais le wadi, dont nous suivons le lit, devait être un torrent. Le fond est composé de larges pierres plates. Pendant notre entraînement, nous avons appris à marcher la nuit, foulant de nos pieds chaussés d'espadrilles des sols durs et rocailleux, le tout sans faire le moindre bruit. Maintenant, le bruit des mille petits cailloux qui se détachent sous chacun de nos pas semble un fracas assourdissant. Continuellement, de petites avalanches nous arrivent d'en haut. Soudain, trois coups de feu éclatent et des balles passent en sifflant au-dessus de nos têtes. Notre colonne stoppe pendant quelques instants, puis elle reprend sa marche en avant. Je pense: « Nous sommes refaits. Ils nous ont laissé débarquer, et maintenant que nous nous sommes engagés entre deux falaises, ils nous cueilleront proprement à la sortie. » Mais rien de tout ce que j'ai prévu ne s'est produit. Après les trois détonations, c'est le silence total. Aussitôt une autre idée me vient à l'esprit. C'était sans doute une sentinelle isolée. Elle a dû partir chercher du renfort. Mais jusqu'à ce qu'ils reviennent, nous serons sur le sommet. Malgré notre entraînement, l'ascension nous a mis hors de souffle. Nous sommes passablement en retard sur l'horaire prévu. Il est une heure moins le quart, et à deux heures et quart nous devons retourner vers la plage pour rembarquer. Nous n'avons donc pas beaucoup de temps. Heureusement que les autres détachements sont en avant et ont atteint les abords de la ville. Nous n'entendons pas nos camarades et, soudain, nous nous rendons compte que la place est vide. Nous arrivons près d'un véritable cimetière d'autos. Sur une grande surface, des moteurs à moitié brûlés jonchent le sol. Au centre s'élève une espèce de tour d'observation construite sommairement, mais sans occupants. Derrière nous, un groupe cherche l'emplacement d'une unité de transport ennemie dont on avait indiqué la présence en cet endroit. Plus loin, des commandos pénètrent à l'intérieur de baraquements italiens. Une troupe débarquée sur une autre plage a pour objectif des points situés encore plus à l'intérieur de Bardia. Partout, des charges d'explosifs sont placées, des foyers d'incendie sont sur le point d'être allumés.

EXPLOSIONS

Et, soudain, le concert des détonations commence. Les lueurs nous permettent de localiser les points exacts où se produisent les explosions: voici la batterie de défense côtière, placée

(Lire la suite à la page suivante)

sur la colline, qui saute en l'air. Voici le pont de la grand'route qui s'en va. En ce moment une flamme immense jaillit très haut, formant des spirales géantes de fumée noire. Les commandos ont découvert un dépôt de pneus, matériel d'une valeur inappréciable pour la guerre du désert, et n'ont pas manqué d'en faire un feu de joie gigantesque.

Aucune réaction de la part de l'ennemi, jusqu'à présent. On dirait qu'il se trouve à des milles et des milles de distance. Enfin, une patrouille composée de deux motocyclistes dévale en vrombissant la grand'route, tous feux éteints. Elle passe en trombe parmi nous: chacun lui lâche sa rafale de mitrailleuse ou bien une grenade, mais nous n'arrivons pas à l'atteindre. Nous en sommes heureux, car ce sont ces éclaireurs qui iront prévenir le commandement ennemi de notre attaque. Ils n'ont dû voir que les flammes des incendies allumés par nous, ainsi que les lueurs des explosions. Sans notre intervention directe contre eux, ils auraient pu penser à un raid aérien. Mais maintenant nous sommes tranquilles. Ils iront rapporter à leurs chefs qu'une importante force ennemie a débarqué, et une forte colonne blindée sera envoyée pour repousser les attaquants. Les ordres de notre haut commandement ont été exécutés à la lettre. La pression sur le front sera allégée, et les forces dépêchées en toute hâte pour repousser l'« envahisseur » ne trouveront que le vide.

LE RETOUR

Notre tâche est accomplie; nous reprenons le chemin de la plage. Les incendies éclairent assez distinctement la route que nous suivons. Les embarcations reviennent vers la rive. Un fort vent s'est levé, balayant la plage et soulevant des nuages de sable. La houle est très forte. Les équipages des embarcations ont fort à faire pour maintenir les bateaux près du rivage. L'un d'eux rompt son hélice dans laquelle est venue s'accrocher la chaîne de l'ancre. Inutilisable, le caïc est détruit avec une grenade dans la chaudière. L'explosion illumine toute la baie, et je pense que nous constituons en ce moment un excellent objectif pour un ennemi placé sur les collines environnantes. Mais aucun ennemi n'apparaît. La mer est très agitée, et nous avons beaucoup de difficultés pour naviguer à bord de ces bateaux à fond plat. Nous arrivons néanmoins à rejoindre notre navire. Cela ne se passe pas sans pertes. Une embarcation manque à l'appel. Nous devions apprendre plus tard qu'elle avait réussi à rallier Tobrouk le jour suivant.

Au moment où nous prenons la haute mer, nous voyons plusieurs fusées à parachute qui éclairent Bardia. Sans doute des avions ennemis de reconnaissance. Mais notre emploi du temps a marché à merveille. Le seul contretemps que notre expédition ait subi a été la perte d'un groupe qui, ayant pris une mauvaise route, suivant le lit d'un wadi, est arrivé sur une plage où aucun bateau n'attendait.



Croquis représentant une phase du débarquement des commandos sur les côtes de Norvège. On sait les magnifiques exploits qu'ils accomplirent au cours de ce raid et la panique qu'ils provoquèrent dans les rangs ennemis.

4 RAIDS EN NORVEGE

Il fait encore nuit. Silencieusement, les chalands à fond plat, chargés de commandos, glissent vers la côte norvégienne. Les eaux de la baie sont calmes, comme en général dans tous les fjords de Norvège. Sur la côte, au pied des falaises, brillent des feux de signalisation, marquant les points de passage pour les bateaux. Les navires britanniques formant la flottille d'attaque profitent de ces signaux et se lancent courageusement en avant.

Tout le convoi, accompagné de son escorte, franchit sans heurt l'étroite passe qui donne accès au fjord. Les montagnes de l'île de Vaagso dressent leurs cimes neigeuses à cinq cents mètres de hauteur. Toujours abrités dans l'ombre, les navires prennent position, enveloppant de tous côtés le fjord.

LES NAVIRES OUVRENT LE FEU

A l'aube, les embarcations sont mises à l'eau et se dirigent vers la terre. C'est le signal qu'attendent les navires de guerre de l'escorte: de leurs puissants canons, ils ouvrent un feu d'enfer contre la batterie côtière composée de quatre grosses pièces, que les nazis ont installée sur l'îlot de Maaloy, à l'entrée du port de Vaagso. A une cadence de 30 obus par minute, les canons de la marine battent sans arrêt les rocs de l'île, provoquant des explosions sans nombre parmi les dépôts de munitions ennemis, et enregistrant même un coup direct sur l'un des canons côtiers qui est réduit en poussière.

Pendant la canonnade, la flottille de chalands continue à s'approcher de la côte et, en moins d'une demi-heure, les commandos, avec leurs équipements au complet, ont abordé, grimpé avec agilité les rochers à pic, pris d'assaut des nids d'artillerie qu'ils ont nettoyés à la grenade, abattu un bon nombre d'Allemands et fait plus de vingt prisonniers. Ensuite, ils font sauter toutes les positions ennemies qu'ils rencontrent sur leur chemin: batteries d'artillerie, magasins de vivres et de munitions. Tout s'évanouit dans une série d'explosions assourdissantes.

En même temps, un groupe encore plus important de commandos a pris pied sur la côte. Le bombardement des navires de guerre a cessé, et c'est au tour de l'aviation d'entrer en action. Des bombardiers Hampden font leur apparition au-dessus de la baie et lâchent des chapelets de bombes sur les objectifs militaires de la ville de Vaagso qui est nichée entre deux falaises. A peine à terre, les commandos ont créé un écran de fumée destiné à leur permettre d'agir pendant un certain temps sans être repérés. Une batterie nazie, placée à quatre milles de distance, essaye de riposter au feu des navires qui a recommencé, mais son tir est sans effet.

BATAILLE DES RUES

Sur terre, les commandos poursuivent leur tâche, malgré les pertes qu'ils essuient. Plusieurs Allemands périssent brûlés dans les maisons dans lesquelles ils se sont retranchés. La résistance est particulièrement tenace dans le centre de la ville, où toutes les maisons sont en feu. Dans la petite ville où les Allemands se prélassaient tranquillement depuis des mois, vivant aux dépens d'une population oppressée, les commandos sont venus apporter la guerre avec toute son horreur de fer et de feu. Vaagso brûle presque entièrement, les rues sont des sentiers sombres jalonnés par des maisons qui flambent comme des torches et d'où s'élèvent de lourdes spirales de fumée empestant toute l'atmosphère. Les nazis demandent grâce et se rendent.

L'aviation allemande n'est pas très active, malgré la proximité des aérodromes de Trondhjem, Stavanger, Lista Aalborge et Herdla. Seuls deux Messerschmitts ont fait une brève apparition, suivis plus tard par deux Heinkels qui lâchent un paquet de bombes. Mais les aviateurs nazis visent mal et les projectiles s'en vont exploser très loin du théâtre des opérations. D'ailleurs, pendant tout le temps que dure l'action, des appareils de la R.A.F. patrouillent sans cesse.

Au cours de la bataille, il est impossible de faire passer un message ou un ordre, autrement que par relais verbal. Le lieutenant-colonel, commandant les forces à terre, se bat comme un simple soldat, et manque de peu de payer son audace de sa vie. Un Allemand lui jette une grenade à travers la porte ouverte d'une maison. L'officier, qui a surpris le geste de l'ennemi, a tout juste le temps de faire un saut de côté.

La destruction est impossible à éviter: les usines industrielles et les établissements de produits alimentaires sont trop proches. Avec eux, fatalement, des maisons de la ville doivent sauter. Tous les hommes sont couchés à terre, lorsque la principale installation saute dans un fracas épouvantable. En ce même instant, des commandos qui ont découvert dans un garage le seul tank allemand se trouvant dans la ville, l'ont bourré d'explosifs et y ont mis le feu. La ville semble alors en fête, et les explosions provoquent des jaillissements lumineux vers le ciel qui rappellent les feux d'artifice. Des morceaux de métal en fusion fendent l'air en sifflant, causant de nombreuses blessures. Dans un fracas continu d'explosions, disparaissent une à une toutes les installations que les nazis avaient érigées dans ce secteur depuis leur occupation. A son tour, une station de radio, que la propagande nazie avait élevée là pour brouiller les émissions de la B.B.C., s'en va en éclats.

LES COMMANDOS SATISFAITS

Finalement la tâche est accomplie, et les commandos, ramenant leurs blessés et leurs prisonniers, se replient vers le rivage où ils rembarquent

Les commandos sont satisfaits d'avoir mené à bien leur tâche. Ils ont un seul regret: le fait d'avoir été obligés de ravager une paisible bourgade norvégienne, dont la population se monte à 2.000 âmes. Mais les occupants allemands ne se sont pas contentés de se défendre dans les positions fortifiées qu'ils avaient établies aux alentours de la petite ville. Ils se sont retranchés dans la ville même, dans chaque rue, dans chaque maison, d'où les commandos ont été obligés d'aller les déloger. Néanmoins, il n'y a pas eu de victimes parmi la population civile. Les habitants se sont réfugiés dans leurs caves.

Le convoi navigue maintenant sur la mer du Nord, calme comme un lac. C'est dans une atmosphère de paix suprême que les commandos procèdent à la cérémonie de clôture de l'expédition de Vaagso. Après un service religieux, bref mais émouvant, les corps de leurs camarades qui ont été tués au cours de l'action sont ensevelis dans l'immensité bleue de la mer.

Et, une fois rentrés chez eux, après une permission bien méritée, ils recommenceront à chanter le refrain des commandos: « Qu'est-ce que nous attendons? »



Et les voici à l'attaque. Magasins, usines, dépôts de munitions et de vivres, postes de défense, tout a été saccagé par le coup de main des commandos, dont le courage magnifique s'allie à une extrême rapidité.

LES BRITANNIQUES AU LIBAN

Depuis l'autre guerre, les Libanais ont eu le temps de s'habituer au spectacle des armées qui défilent, des uniformes hétéroclites et des divers types de soldats de toutes les races et de toutes les couleurs. De 1914 à 1918, ils ont en effet vu des Turcs, des Allemands, des Autrichiens, et puis des Anglais, des Australiens, des Bédouins et des Français. Pendant la longue période du mandat, la France leur a envoyé des unités de toutes ses troupes métropolitaines et coloniales. Et enfin, depuis le début de cette guerre, la revue prit un aspect général et universel, et les Libanais, amusés, virent passer des Sénégalais et des Malgaches, des Marocains et des Tunisiens, des Algériens et des légionnaires, des Français et des Anglais, des Anzacs et des Sud-Africains, des Hindous et des Polonais, des Tchèques et des Grecs ! Le Liban conserve donc sa réputation de région cosmopolite, de contrée préférée des dieux... et des conquérants.

Actuellement, ce sont les Britanniques qui monopolisent l'attention de la population, car on les revoit après plus de vingt ans d'absence, et les petits Libanais, qui écoutent la radio et sont familiers avec les dernières chansons françaises, sourient à ces étrangers en kaki et les saluent en scandant le fameux : « Bonjour, bonjour, Tommy !... »

Quant à la population, qui est foncièrement hospitalière, gaie et tapageuse, elle trouve son compte en accueillant ces soldats qui chantent, dansent, crient et dépensent sans réserve. Après une période de privations et d'appréhensions, illustrée par les tristes agissements du général Dentz et des autorités françaises fidèles à Vichy, les Libanais respirent de nouveau et reprennent confiance. Ils avaient presque perdu le goût de vivre, l'envie de rire et le sens de l'humour qui leur sont caractéristiques. Ce goût, cette envie et ce sens leur reviennent avec les Britanniques et leurs alliés les Français libres.

Dans les rues et les souks de Beyrouth, de Tripoli, de Saïda, de Baalbek, l'animation a repris son intensité d'autrefois. Sur les belles routes qui sillonnent les montagnes et desservent les villages accrochés aux versants, la circulation rappelle les beaux jours d'avant-guerre, où des files ininterrompues d'autos transportaient les estiveurs d'un endroit à l'autre. Dans les cafés, sur les terrasses des hôtels, dans les restaurants, on voit les soldats se mêler aux consommateurs et entamer familièrement avec eux des conversations qui ne manquent pas de pittoresque.

Les soldats australiens s'entraînent à faire du ski sur les montagnes libanaises.

C'est au cours de l'une de ces conversations qu'un groupe de Libanais fit une découverte sensationnelle. Un officier sud-africain, dans un hôtel de Beyrouth, s'adresse en arabe à ses interlocuteurs ébahis. Il demande d'être accompagné à Zghorta, village du Libannord. Pourquoi ? Tout simplement parce que cet officier est un émigré, originaire de ce village. Il s'appelle Yammine. Il est capitaine. Son père, Roumanos, est connu à Zghorta qu'il a quitté il y a quelque 35 ans. Yammine, en authentique Libanais, avait envie de manger la « koubeba », plat national, et de le manger à la fameuse source de « Mar Sarkis », dans son village natal.

D'ailleurs, il n'est pas le seul Libanais de l'armée britannique. Parmi les Australiens, les Sud-Africains, les Canadiens, plusieurs émigrés, originaires du Liban, se sont engagés en signe de loyalisme et de reconnaissance à l'Empire.

* * *

Dans le fait suivant, c'est l'âme mystique et l'esprit profondément religieux des Libanais qui apparaissent. Non loin de Saïda, en pleine montagne, se trouve une Vierge Miraculeuse. Les habitants appellent cet endroit Deir El Saydé. Il y a, là, une grotte où, dit-on, de nombreux miracles ont été enregistrés. Pendant l'avance alliée vers Beyrouth, des unités de la Marine Royale, appuyant les troupes de terre, tirent sur la grotte, la prenant pour une position vichyste ou pour un dépôt de munitions. Les projectiles sifflent vers le but... mais ne l'atteignent pas. C'est en vain que, pendant des heures, les artilleurs de la flotte s'acharnent contre la grotte. Et les habitants de Saïda de dire aux Anglais, lorsque ces derniers se furent emparés de la ville :

— Vous savez, c'est un miracle de plus au crédit de la Vierge — de « notre » Vierge ! C'est Elle qui a fait dévier vos projectiles et les a dirigés contre le village voisin !

Mais ce que les habitants de Saïda refusent d'expliquer, c'est le fait que la Sainte Vierge Miraculeuse, qui fit dévier les bombes pour sauver sa grotte, ait permis que ces mêmes bombes atteignissent le malheureux village voisin et y fissent des victimes !

* * *

Et pour terminer, encore cette anecdote :

Le village de Djezzine fut incontestablement le plus éprouvé à la fois par le feu des Vichystes et celui des Alliés. Il changea plusieurs fois de mains avant d'être définitivement occupé par les Britanniques. Pendant qu'on se battait aux alentours, les habitants s'en allèrent trouver refuge ailleurs, en sauvant ce qu'ils pouvaient emporter.

L'un d'eux, après avoir mis en lieu sûr ce qu'il avait de plus précieux, demeure pensif devant une douzaine de bidons contenant de l' « araki », cette fameuse eau-de-vie à l'anis, si chère aux Libanais. Il lui était pénible de laisser là ses bidons et de les perdre à jamais. Appelant son fils, ils tiennent conseil et décident d'enterrer leurs bidons dans le jardin. Ils y creusent une fosse, les y déposent soigneusement et rejettent la terre sur la fosse. Mais ils avaient ainsi fait un monticule qui pouvait trahir la présence du petit trésor. Alors, une idée ingénieuse leur vient. Prenant deux bâtons, le fils en fait une croix qu'il enfonce sur le monticule. Du coup, la fosse prend le même aspect que les nombreuses tombes qui jalonnent les routes du Liban, et où dorment en commun les soldats tués au cours des opérations militaires. Le jardin n'a pas d'enclos. Il est situé sur la route qui traverse le village. Et c'est ainsi que toutes les fois que des soldats passaient par là, ils s'arrêtaient pour saluer la « tombe » et s'incliner devant douze bidons d'araki libanais, croyant saluer la mémoire de leurs camarades ou de leurs ennemis tombés au champ d'honneur.

HABIB JAMATI



Du haut du balcon du Club Saadiste, Nahas pacha adresse une harangue à la foule.

Le 5ème ministère Nahas pacha

Après une crise ministérielle qui dura 57 heures, S.M. le Roi a chargé Moustapha El Nahas pacha de former le ministère. Le nouveau président eut aussitôt des conversations avec quelques personnalités wafdistes, après quoi il se rendit à l'ambassade britannique où il eut un entretien avec Sir Miles Lampson. Le jour même, après une réunion des membres du Wafd, qui eut lieu au domicile d'Ahmed Hussein bey, Nahas pacha adressait à l'ambassadeur de Grande-Bretagne une lettre où il lui déclarait qu'il était prêt à accepter la mission dont l'avait chargé S.M. le Roi, mais qu'il entendait l'accomplir dans les termes du traité, c'est-à-dire sans ingérence britannique dans les affaires intérieures du pays. Sir Miles Lampson répondit aussitôt, confirmant les termes de la lettre du Président du Conseil et l'assurant d' « une sincère collaboration avec le gouvernement égyptien, en tant que pays indépendant et allié ».



Après la réunion du Wafd, qui eut lieu au domicile d'Ahmed Hussein bey, quelques membres qui y prirent part photographiés à la sortie. On reconnaît de gauche à droite : Me Abdel Fattah El Tawil, Hamdi Seif El Nasr pacha, Osman Moharram pacha, Néguib El Hilaly bey et Me Sabri Abou Allam.



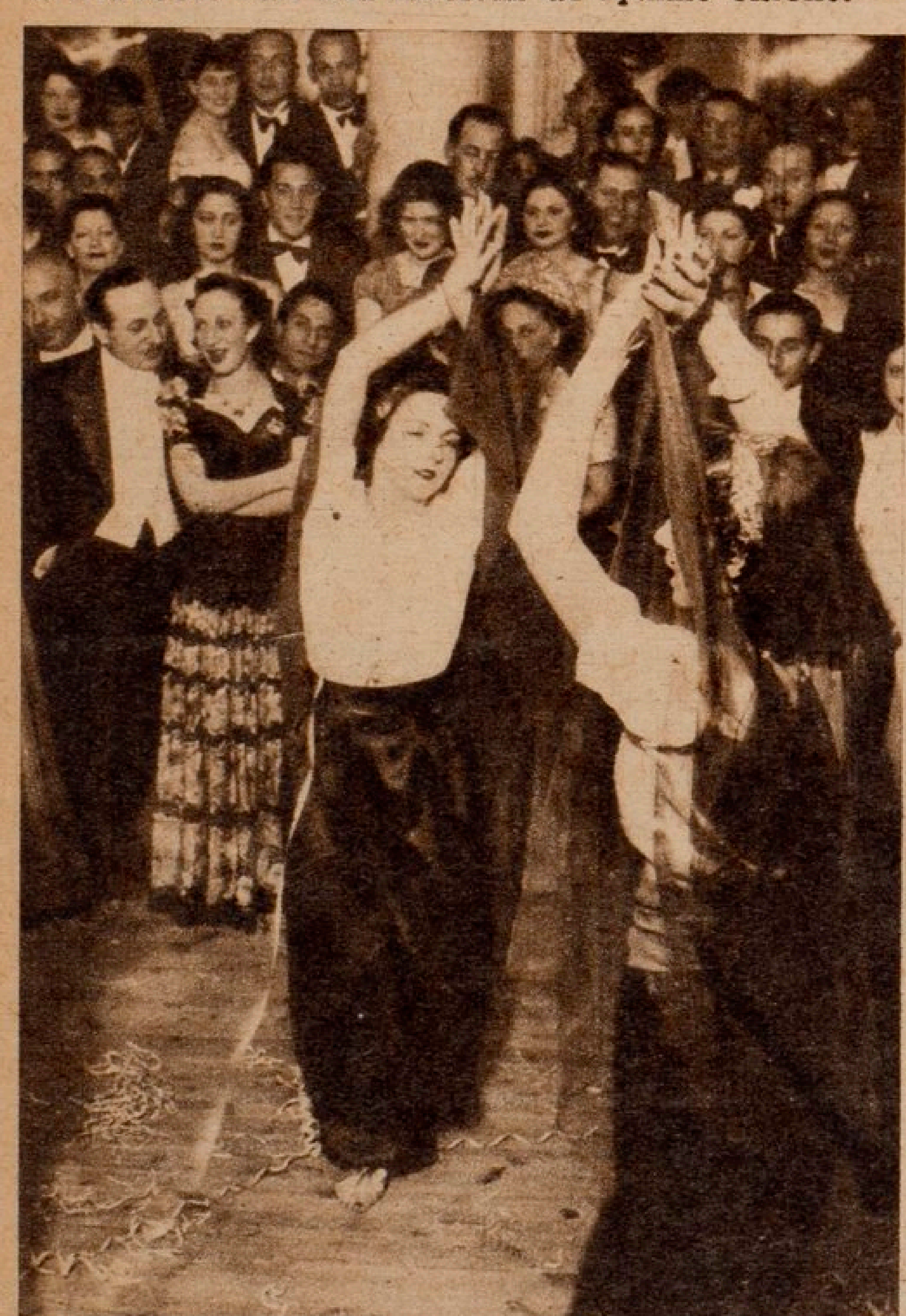
Une foule compacte et enthousiaste, massée aux abords du Club Saadiste, écoute le discours que prononce le nouveau Président du Conseil.

Deux dames de la société égyptienne, revêtues de toilettes d'une extrême élégance, assistent à la fête.

LES RUSSES REÇOIVENT AU CONTINENTAL

L'actualité russe attirait grand monde, jeudi soir, au Continental. Une foule compacte envahissait la grande salle brillamment illuminée, où de jeunes femmes russes, ornées de la coiffure nationale, servaient de la vodka et des cocktails russes. Dès neuf heures, l'entrain et la gaîté des couples créaient des remous de joie qui couraient dans tous les sens, atteignaient les musiciens, faisaient trembler la carafe de cocktail de la charmante serveuse. Toutes les salles étaient pleines. Le salon d'exposition avait été ouvert, et l'on partait en grandes files vers des pistes où l'on pouvait danser plus aisément. Le colonel Skaryatine, aux blancs cheveux, doyen de la colonie russe, assis à une table de la grande salle, contemplait, amusé, l'agitation de cette « folle jeunesse ». Le général Adler, dirigeant la mission américaine aérienne au Moyen-Orient, avait tenu à assister à la fête.

Quand les danseuses parurent, des rangs échelonnés firent une muraille humaine autour d'elles, applaudissant frénétiquement les gracieux pas nationaux. Mais ils étaient impatients d'envahir les pistes à nouveau, vers des horizons de rythme effréné.



Mlle Sonia Ivanova charma l'assistance dans une danse caucasienne du plus heureux effet.



Une partie de l'assistance. Comme chaque année, le bal russe a obtenu un succès éclatant.

UNE VOIX

L'Angleterre entre la

I. — Les deux choix

L'Angleterre ayant à faire son choix entre le Japon et l'Allemagne ne pouvait pas hésiter, et nous avons vu dans le précédent article qu'elle n'hésita pas, malgré la nouvelle menace du Pacifique. Mais on peut dire, cependant, que ce choix essentiellement moral et honnête aurait dû inspirer une politique plus prudente et plus prévoyante. Il est dommage que le champ ait été laissé libre au Japon pour préparer presque impunément son agression et que la guerre actuelle, par conséquence indirecte, ait été rendue plus longue et rude, du fait de son intervention. L'erreur est humaine et cela doit nous consoler. Non, les erreurs de la paix comme celles de la guerre ne sont pas le monopole d'un seul des adversaires. L'honnêteté a aussi son mot à dire. Les vainqueurs apparents de ces deux années ont établi leurs calculs pour un temps limité et c'est leur plus grande faute d'avoir délibérément nié l'influence de l'esprit sur la matière et la primauté de la volonté de paix sur la volonté de guerre.

Quelle qu'ait été la politique personnelle de l'Angleterre à l'égard de l'Europe, sa longue obstination à ne pas renoncer à son système d'insularité l'a placée tout à coup en face de responsabilités insoupçonnées et de devoirs inattendus. C'est son honneur de n'avoir ni écarté les responsabilités, ni fui devant les devoirs. Mais ici encore le malheur est de n'avoir pas prévu l'inévitable, ou de l'avoir prévu avec un peu de nonchalance.

A la menace japonaise en Asie correspondait la menace allemande en Europe. Il fallait donc prendre une décision nette et rapide. Pour l'Angleterre, elle devait faire un choix entre Paris et Berlin et le faire sans équivoque. Ce n'était pas aussi facile que pour le Pacifique. La politique occidentale est complexe. Un héritage de très vieilles traditions, des préjugés fortement enracinés, des idées arrêtées, un programme d'intérêts définis et aussi une certaine paresse d'esprit et une méfiance qui ne désarmait pas, c'est plus qu'il n'en fallait pour retarder les plus urgentes initiatives. La Grande-Bretagne a longtemps hésité et on ne peut le lui reprocher. La politique était beaucoup plus réaliste il y a quarante ans qu'aujourd'hui. D'autre part, la dignité de l'homme, les droits de l'esprit, la sainteté des libertés n'étaient pas en jeu. Les discussions ne portaient pas sur d'aussi grands problèmes, car personne ne pensait à créer un système de violence pour la violence et à organiser quasi scientifiquement le malheur des hommes.

II. — La victoire de 1918, fruit de l'union

En effet, il y a quarante ou cinquante ans, l'Angleterre pouvait très bien hésiter. Elle était naturellement plus éloignée de la France que de l'Allemagne, et peut-être sans l'habile politique d'Edouard VII, son intelligence aiguë et sa prescience du fatal avenir, l'Entente Cordiale n'eut jamais vu le jour. Dieu merci, elle est née et a été tenue sur les fonds baptismaux par le roi lui-même. La guerre de 1914 a trouvé unies les deux grandes démocraties d'Europe et la victoire fut le fruit de cette union. Je ne crois pas, malgré tout, que l'Entente Cordiale et plus tard l'Alliance aient été réalisées à cause seulement d'un fonds commun de sentiments et d'idées, mais plutôt à cause des intérêts en jeu et du danger allemand.

Austen Chamberlain dès 1887 écrivait dans une lettre (qu'il a rendue publique en 1935) qu'un côté du caractère allemand apparaissait fort inquiétant: le chauvinisme prussien, étroit, intolérant, orgueilleux. « Le pire, dit-il, c'est qu'il fait école. Si l'on enseigne sans cesse à la jeunesse d'un pays qu'elle appartient à un type supérieur à celui de toute autre nation, non seulement elle le croira volontiers, mais le professeur qui s'abaisse à cette besogne se rendra populaire et verra grossir son auditoire. C'est là un jeu fort dangereux et je crains que les Allemands de ma génération et ceux qui vont les suivre ne deviennent beaucoup plus orgueilleux et beaucoup plus vaniteux des victoires de 1866 et de 1870 que ceux qui les ont remportées. Il se développe en Allemagne un parti aussi mauvais que celui des militaristes français; quand ils arriveront au pouvoir, gare aux autres! Ils ont toutes les sympathies du prince Guillaume (le futur Guillaume II), qu'on dit assoiffé de gloire militaire; il est l'idole du parti militariste et de la jeunesse allemande. » Hitler n'a eu rien à inventer: il a simplement mis avec plus de cynisme ses pas dans les pas des chefs de l'éternelle Allemagne agressive et militariste.

Il est à peu près certain que c'est la crainte d'une Allemagne systématiquement guerrière qui a le plus fait pour la création de l'Entente Cordiale. Austen Chamberlain précise d'ailleurs que depuis qu'il s'est occupé de politique, c'est-à-dire depuis 1880, il y a toujours eu « un désir sincère d'entente avec la France dans la masse du peuple anglais ». Il ajoute que c'est « pour une bonne part parce que notre pays désirait voir clore la rivalité séculaire et la méfiance qui divisaient deux grandes nations séparées seulement par trente kilomètres de mer ». Puis il continue, non sans quelque réticence, que le peuple pense trouver une communion d'idées plus étroite entre ces deux grandes nations libérales qu'entre la Grande-Bretagne et n'importe quel autre pays. « Je ne dis pas, poursuit-il, que la communion d'idées est aussi grande qu'on le croit. A ce point de vue, il peut y avoir quelque chose de superficiel à la base de l'Entente, quelque chose de plus imaginaire que réel, mais il y a un sentiment sincère et il n'y a rien d'artificiel dans la satisfaction que tous, chez nous, ressentent et manifestent du fait des relations plus intimes avec la France. »

III. — Entre les Français et les Anglais

L'ancien chef du Foreign Office étudiant le côté psychologique de l'Entente Cordiale écrivait « qu'il n'y a pas deux nations qui aient plus grand besoin de se comprendre que la France et l'Angleterre et, malgré cela, il n'y a pas deux nations qui éprouvent

* Voir « Images » N° 647.

France et l'Allemagne

plus de peine à interpréter leurs sentiments nationaux ». Et M. de Madariaga disait, quand il était membre du secrétariat de la Société des Nations, qu'il n'était pas impossible d'amener la France et l'Angleterre à examiner ensemble un point quelconque, « seulement elles n'ont point l'œil fabriqué de la même manière ». « Voilà pourquoi, explique encore M. Austen Chamberlain, dans les petits détails comme dans les événements importants, beaucoup d'entraves rendent la compréhension mutuelle assez difficile. La différence des coutumes, la différence de tonalité qui n'accorde pas les émotions sur la même clef, portent l'Angleterre à penser que le Français exagère, manque de sincérité, et le Français à trouver l'Anglais froid et indifférent quand celui-ci sympathise à fond et cherche à montrer son amitié. D'ailleurs, le manque de logique dans l'action comme dans la pensée a valu aux Anglais l'accusation d'hypocrisie nationale, accusation à laquelle ils répondent en accusant leurs critiques de cynisme. »

C'est vraiment un bel effort, tenté pour un grand but, que celui qui a créé l'Entente Cordiale. Elle a été un bienfait et s'est encore fortifié aux jours de l'autre guerre. Seulement la paix est venue et l'effort de compréhension s'est arrêté net de part et d'autre, et c'est très fâcheux. Un différend superficiel est souvent plus grave, car il saute tout de suite aux yeux, qu'un différend de fond qu'on n'aperçoit que beaucoup plus tard et souvent quand il est trop tard. Il faut le regretter, car certaines conséquences déplorables se sont manifestées dans la conduite de cette guerre avant et après le désastre français. L'amitié anglo-française s'était un peu relâchée non pour des motifs sérieux, mais par légèreté chez les uns, par habitude chez les autres. Les malentendus de naguère se renouvelaient et des incompréhensions nouvelles s'ajoutaient aux anciennes. Le résultat n'a pas tardé à se faire sentir.

Mais même aujourd'hui, et quels que soient les motifs de plainte des Anglais, ceux-ci ne peuvent pas, s'ils songent sincèrement à l'organisation d'un monde meilleur, à ne pas réserver à la France à la fois place dans leur amitié et place dans la conduite spirituelle des affaires de demain. On peut appliquer aux circonstances actuelles les mots que prononçait Austen Chamberlain en 1935: « Ce qui fut peut revenir. Si le danger existe toujours, les mêmes forces continuent leur œuvre, les mêmes intérêts sont en jeu. La France et l'Angleterre auront toujours besoin l'une de l'autre. Prions Dieu qu'elles sachent se tenir côte à côté, sinon notre civilisation commune périra. »

La majorité des Anglais et l'immense majorité des Français poursuivent la réalisation d'un même but. Il serait absurde de s'arrêter à des phénomènes provisoires et d'accorder aux défaillances d'un jour la valeur d'une rupture. L'Angleterre en faisant son choix, en repoussant l'Allemagne du tabernacle intime de son âme nationale, s'est interdit à jamais de pactiser avec elle, pour n'importe quel motif, en vue de n'importe quel but. Le sentiment l'a poussée à sceller son amitié avec la France, l'intérêt la maintiendra dans la chaleur retrouvée de cette amitié nécessaire à elle, à la France et au monde entier. On voudrait, et je le répète une fois de plus, que chaque Français et chaque Anglais pensent avec force que la fin de l'amitié anglo-française équivaudrait à une éclipse de la civilisation. Les deux pays furent moins grands par l'étendue de leurs vastes territoires que par leur structure spirituelle. Ensemble, ils peuvent plus tard s'améliorer encore et se compléter et, à leur tour, après la cruelle expérience, et en collaboration avec tous les peuples libres, trouver le nouveau pain de vie, l'ordre de la véritable charité, le lien de la véritable solidarité.

Austen Chamberlain qui a bien connu l'Allemagne et même n'a pas été sans lui accorder parfois ses sympathies n'a pas hésité à dénoncer ses vues criminelles. « Il est significatif, a-t-il dit, que ce soient précisément les Anglais qui connaissent le mieux l'Allemagne, qui y ont vécu, qui y ont noué des relations, que ce soient justement ceux-là qui, les premiers, aient vu clair et averti leurs compatriotes du danger qui approchait. »

IV. — L'Angleterre jamais plus grande, ni plus civilisée

Ce danger on avait fini par l'apercevoir, mais les puissances civilisées, les gouvernements humains, les peuples honnêtes étaient forcément handicapés. Pourquoi n'avoir pas admis que lorsque le criminel livre combat il faut lui répondre par les mêmes armes? L'honneur britannique empêche « qu'aucun gouvernement anglais, même s'il le veut, ne fasse une guerre sans avoir été provoqué, si convaincu soit-il que, tôt ou tard, un conflit est inévitable; même s'il estime qu'un moment déterminé est plus favorable que tout autre plus tard ». Voilà pour les Anglais. Voici maintenant pour les Allemands: « Une nation qui, par deux fois, a prêché la doctrine d'une guerre inévitable, qui l'a préparée avec une patience et une endurance remarquables, qui a accepté les sacrifices qu'une telle situation impose, qui, par deux fois, a su faire éclater le conflit au moment le plus propice pour elle, et cela avec une habileté extraordinaire, cette nation devient un formidable adversaire quand elle recommence à évoquer une troisième fois la guerre inévitable et à la préparer. »

La Grande-Bretagne a fait aux deux moments les plus critiques les choix qu'elle devait faire. Elle a été patiente, elle a été logique. Elle s'est parfois trompée, souvent même. Mais toujours elle a réparé, avec un splendide courage, ses fautes. Elle n'est jamais plus grande, ni plus véritablement civilisée qu'aux heures du péril.

GEORGES DUMANI



S.E. Yanko Peyeff, ministre de Bulgarie, bavarde avec Mlle de Pedrozo, attachée à la légation d'Espagne

DEPART DE DIPLOMATES

Les diplomates des pays ayant rompu leurs relations diplomatiques avec l'Egypte ont quitté la capitale jeudi dernier, en route pour leurs pays respectifs. Salués à la gare par Mahmoud bey Sabet, chef du Protocole, ils furent accompagnés jusqu'en Palestine par Mohamed Yassine bey, sous-directeur du Protocole.



M. Ernest Sohlberg, consul général de Finlande en Alexandrie.



M. Ladislas de Mara, chargé des affaires de Hongrie.



S.E. Constantin Zanesco, ministre de Roumanie en Egypte, bavarde avec Mahmoud bey Sabet, chef du protocole du ministère des Affaires Etrangères.

Images-



OTTAWA

Après son séjour à Washington, M. Churchill s'est rendu au Canada où il fut l'objet des ovations enthousiastes du peuple canadien. S'adressant à une session commune des Chambres du Parlement à Ottawa, M. Churchill prononça son discours historique par lequel il a défini les trois phases de la guerre. Cette photo reçue par avion montre le Premier britannique arrivant au Parlement d'Ottawa où doit se tenir la réunion du cabinet de guerre, accompagné de M. Mackenzie King, président du Conseil canadien (à sa gauche).



LONDRES

M. Lyttelton, ministre d'Etat britannique, a récemment effectué une tournée dans le Proche-Orient où il a pris contact avec les personnalités politiques. Le voici en visite chez le régent d'Irak à Bagdad. De gauche à droite, on reconnaît : Noury El Saïd pacha, premier ministre d'Irak, M. Lyttelton, le prince Abdul Illah, régent d'Irak, et l'ambassadeur britannique.

MOURMANSK

Les membres de la marine marchande britannique se rendant dans les ports de la Russie du Nord (Mourmansk et Archangel) sont pourvus de cette visière arctique destinée à protéger leur face contre la neige et le froid. D'un port pratique, sinon esthétique, cette coiffure leur permet d'affronter les températures les plus glaciales.





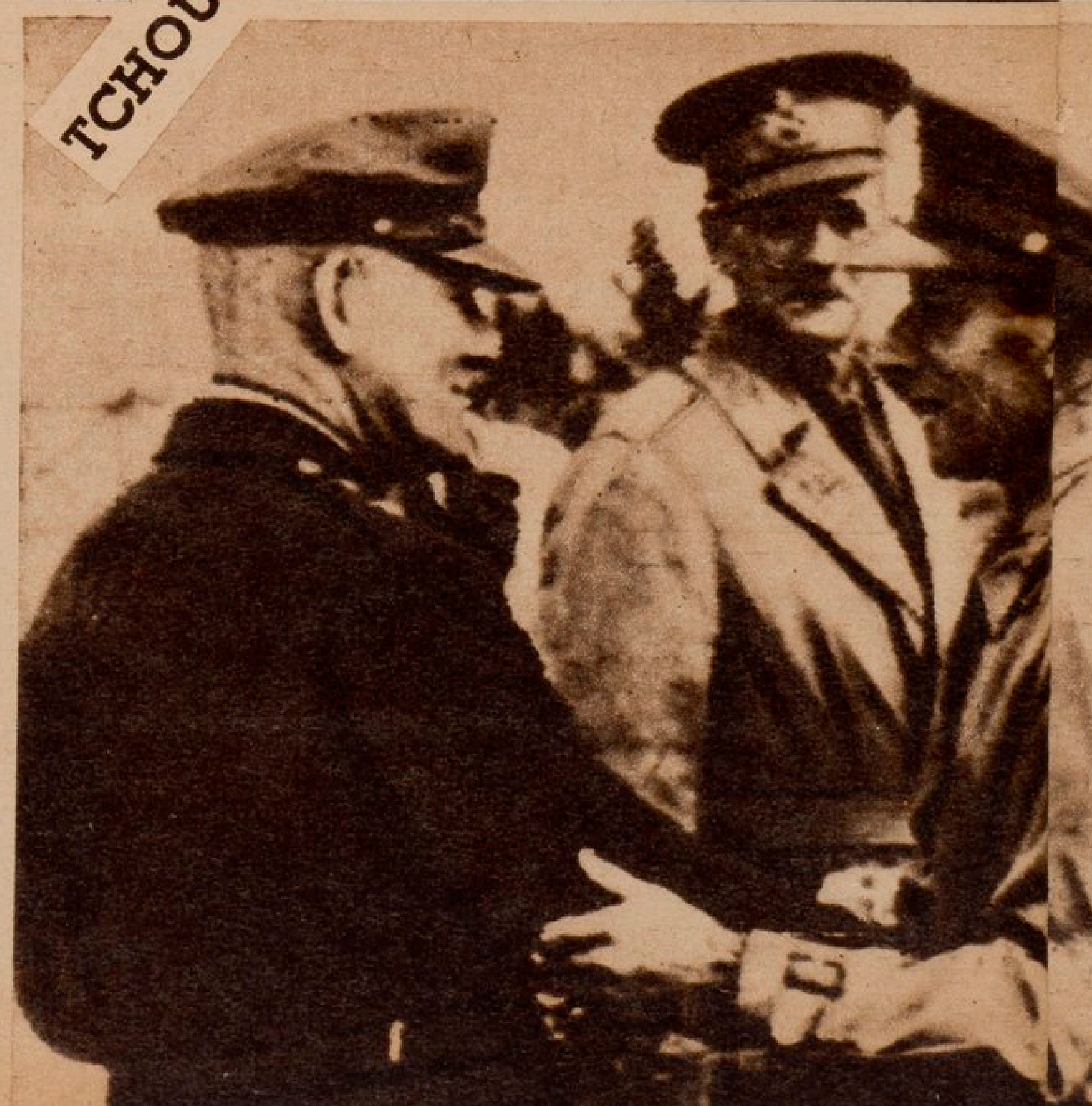
THAILAND

« La situation pourra empirer
qu'au jour où le courant tournera
il tournera avec une force inexorc
quand le moment viendra.» Telle fu
déclaration faite par le général Wavell quelques he
après sa nomination comme commandant suprême
forces alliées dans le sud-ouest du Pacifique. Bien qu
Japon ait gagné la première manche de cette gue
le temps viendra où les nations libres auront raison
lui. Ce croquis montre des avions alliés attaquant
aérodrome japonais en territoire thaïlandais.

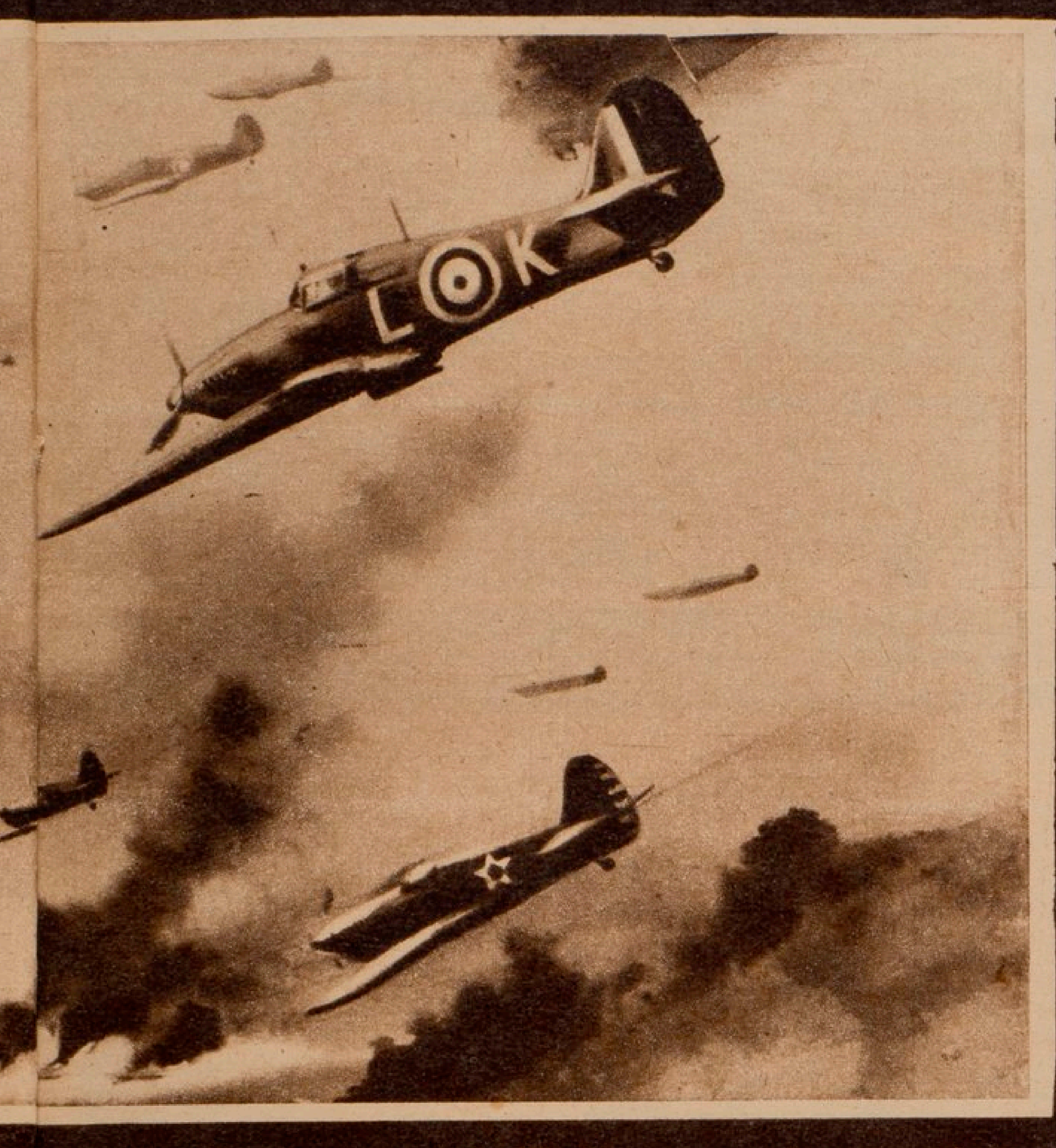


TCHOUNG-KING

Sir Archibald Wavell, commandan
rendu visite, à Tchoung-King, au éch
percussions, puisque l'un de ses ulta
pour la défense de la Birmanie. Notre phoan
ral George Brett, commandant en chef en sud,
le brigadier général Mugruder et le génér av



Actualités





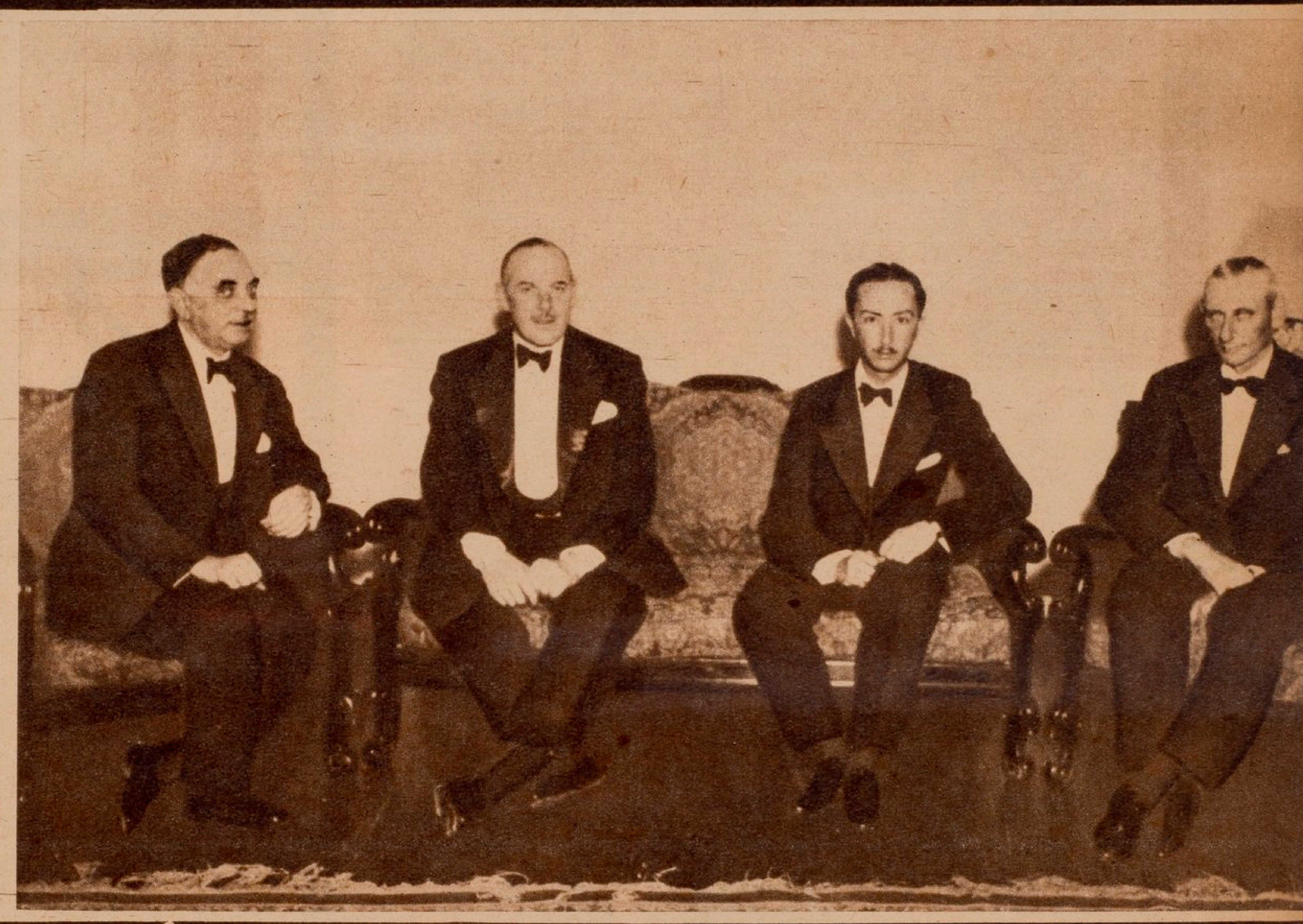
LONDRES

Les représentants des gouvernements de neuf pays alliés contrôlés par l'Axe ainsi que ceux des principaux belligérants ont, au cours d'une réunion tenue au palais de Saint-James le 12 janvier 1942, adopté et signé une motion selon laquelle, après la guerre, les responsables axistes ayant perpétré des crimes en violation du traité de La Haye de 1907 seront jugés et condamnés. Au cours de la réunion, les délégués des pays ayant pris part à la conférence. De gauche à droite : M. Bogounolov, Russie ; Wansz King, Chine ; Drexel Biddle, E.-U. ; Anthony Eden, Grande-Bretagne ; Vincent Massey, Canada ; M. M. Bruce, Australie ; M. Jordan, Nouvelle-Zélande.

PACIFIQUE

Un communiqué de Washington raconta comment un petit navire américain, le « Héron », vint à bout de quinze avions japonais qui le poursuivirent sept heures durant et, bien qu'endommagé, réussit à regagner sa base. Bien plus, au cours de la lutte, ses batteries anti-aériennes détruisirent un appareil ennemi et en endommagèrent sérieusement un autre. Notons qu'au cours de l'attaque des avions ennemis, 46 bombes et 3 torpilles furent lancées contre le petit navire américain qui, bravement, sut faire face à tous les assauts.





BAGDAD

Le raid des troupes britanniques dans les îles Lofoten (Norvège) permit à nombre de Norvégiens, accompagnés de leurs enfants, de s'embarquer pour la Grande-Bretagne. Une réception fut organisée à Londres, au Grosvenor House, en leur honneur, et les jeunes reçurent de multiples cadeaux de la main de M. Nygaardsvod, premier ministre de Norvège.

WASHINGTON

Maxim Litvinov, ambassadeur des Soviets aux Etats-Unis, a, au cours d'une réunion de presse à Washington, déclaré que l'Union des Républiques soviétiques considère que sa contribution à la guerre doit se concentrer à détruire l'armée allemande. Une fois Hitler défait, ce sera une tâche facile de liquider les satellites de l'Allemagne.

...ndam chef des forces alliées dans le sud-ouest du Pacifique, a ...au ...échal Tchang-Kaï-Chek. Cette visite a eu les meilleures ré...ses...sultats immédiats fut l'envoi de troupes et d'avions chinois ...pho...ransmise par radio montre, de gauche à droite : le major géné...n ...sad, le major général Kennys, membre de la mission anglaise, ...nér...Wavell se préparant à quitter l'aérodrome de Tchoung-King.







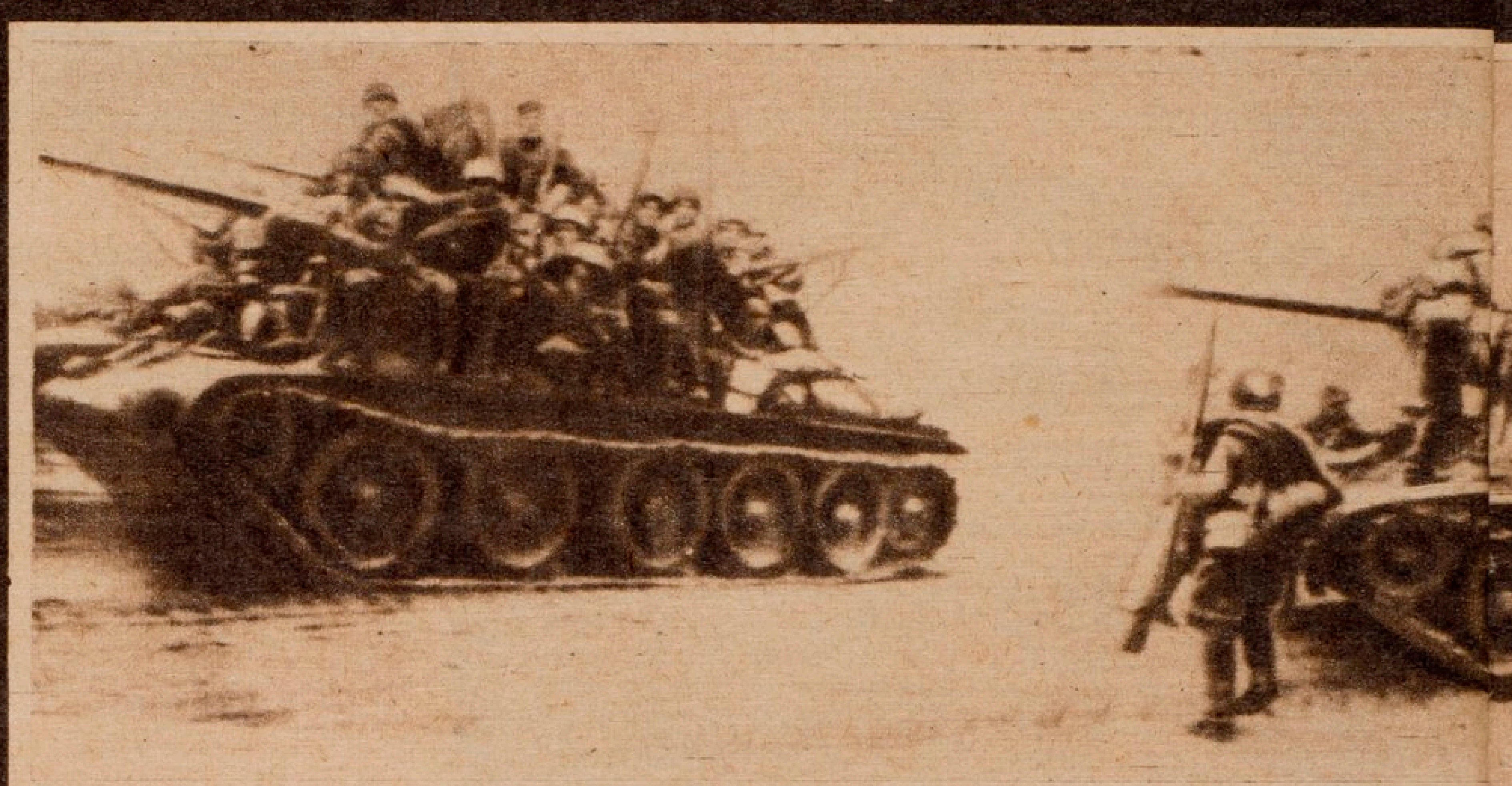
Le 24ème anniversaire de la Révolution russe a été célébré dans la ville de Kuibyshev. Voici les attachés militaires de différents pays amis assistant à une parade des troupes soviétiques.



Des tanks de l'artillerie traversent les rues de Moscou en route pour le front. Au milieu de la place, une statue du poète Pouchkine.



Chaque jour, nombre de prisonniers allemands viennent grossir le contingent des captifs faits par les troupes soviétiques. Transis de froid et morts de fatigue, ils connaîtront désormais le repos.



Les soldats russes allient la rapidité au courage. Un point vital du front a besoin de troupes. Vite, sans attendre les camions qui pourraient tarder à venir, ils s'embarquent sur



Des prisonniers italiens dans les camps de concentration russes écrivent à leurs familles. Trop heureux d'en avoir fini avec une campagne qui ne fut pas à leur gloire, ils doivent attendre impatiemment la fin des hostilités pour rentrer chez eux.

le Journal

Washington, 16 novembre 1936. — Le Président a signé aujourd'hui le décret qui me désigne comme ambassadeur des Etats-Unis à Moscou.

Marjorie et moi (Marjorie est la femme de l'ambassadeur) avons dîné sans cérémonie chez le Président et Mme Roosevelt à la Maison-Blanche. Le Président était dans une forme splendide.

Après dîner, il m'a emmené dans la chambre ovale du second étage pour me donner ses dernières instructions sur l'objet de ma mission. Des divergences de vues existaient alors entre les Soviets et les Etats-Unis au sujet de l'accord sur les Dettes. Tant que subsisteraient les relations diplomatiques entre les Russes et nous, le Président pensait que ma situation personnelle à Moscou ne présenterait pas de difficulté. Elle serait empreinte d'amitié. Mais mon attitude devrait tout de même être caractérisée par une certaine réserve de ma part, réserve qu'impliquait la déception éprouvée par le Président et le secrétaire d'Etat à l'échec de tous les efforts jusqu'ici tentés pour faire reconnaître par les Soviets ce qui nous paraissait clairement, à nous Américains, comme étant notre bon droit.

Moscou, 19 janvier 1937. — Véritable surprise que la ville même de Moscou. C'est évidemment une cité ancienne et chargée d'histoire. Mais la circulation intense, la foule dans les rues, ces gens à l'apparence cossue, tous ces gros immeubles qui s'élèvent sans cesse l'animent prodigieusement.

Visite à M. Kalinine

25 janvier 1937. — Extrait d'une dépêche confidentielle au secrétaire d'Etat :

« J'ai l'honneur de vous rendre compte de ce qui suit en me référant à la présentation officielle de mes lettres de créance au président Kalinine. Le Président s'assit à son bureau et m'indiqua un siège en face de M. Krestinsky, commissaire du peuple adjoint aux Affaires Etrangères, dont j'étais séparé par l'interprète, M. Nyemann. Le Président m'offrit une cigarette et je l'en remerciai d'un mot russe : « Spasebo », ce qui eut le don de le faire rire. Je le remerciai pour toutes les facilités que très courtoisement les autorités soviétiques avaient accordées à ma famille, à mon personnel et à moi-même, facilités qui nous avaient rendu l'arrivée à Moscou non seulement commode, mais agréable. Je fis part des souhaits et des vœux que mon gouvernement adressait par la voix de son secrétaire d'Etat à M. Kalinine et j'ajoutai qu'avant mon départ, le président Roosevelt m'avait expressément reçu pour me charger de ses amitiés pour lui. M. Kalinine se montra très touché de ce message personnel et ajouta que les questions qui se trouvaient en souffrance entre les deux pays pouvaient être facilement réglées à la satisfaction de tout le monde. »

Madame Litvinov

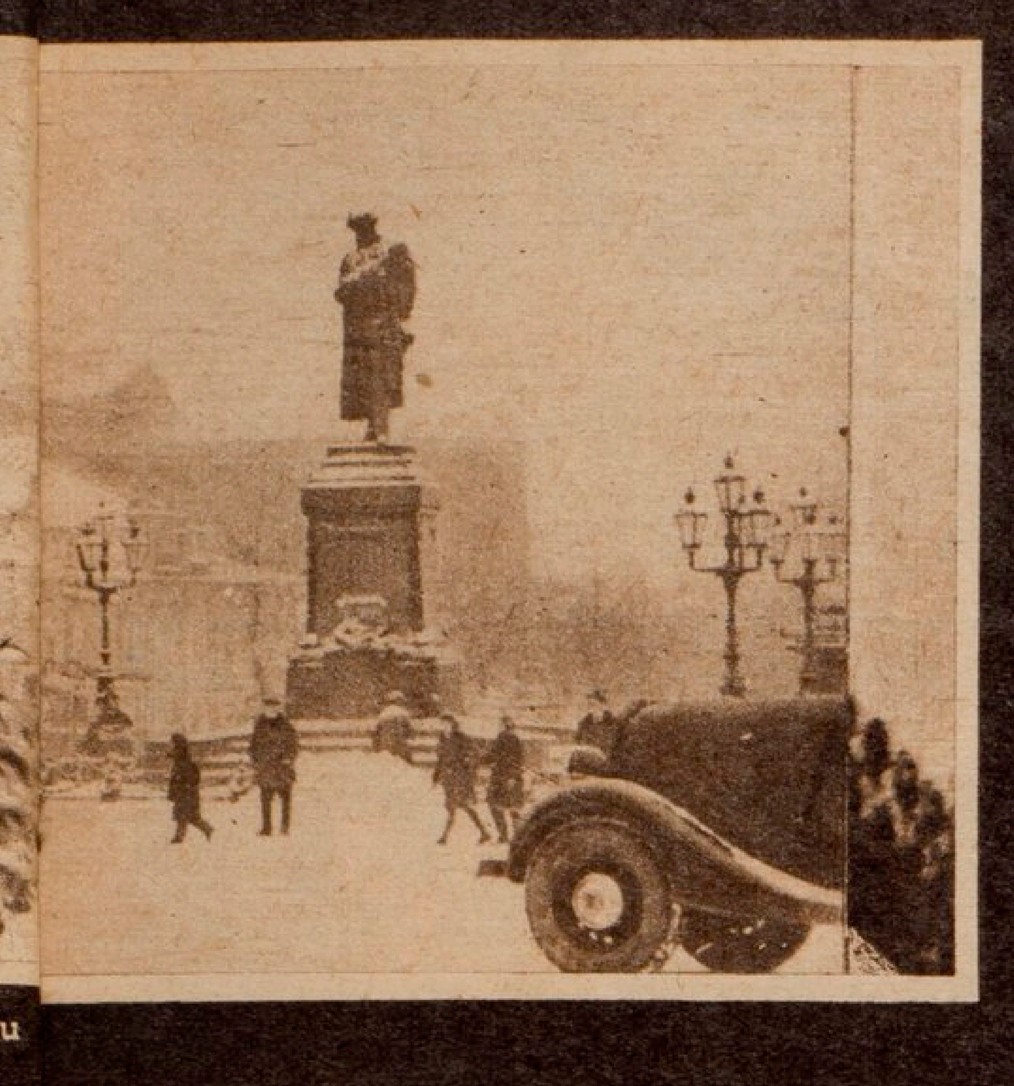
29 janvier. — Mme Litvinov ne se trouvait pas à Moscou lorsque nous y arrivâmes. Divers bruits couraient en ville suivant lesquels elle avait été « liquidée » ; elle était en tout cas portée disparue. Marjorie E.K. (il s'agit cette fois de la fille de l'ambassadeur) et moi fûmes conviés à un thé à la Spiridonovka, ancienne résidence dont le gouvernement se servait pour ses réceptions. Madame Litvinov nous y reçut avec le charme et la manière de l'Anglaise qu'elle est. Gracieuse, vive et manifestement intelligente, elle ne paraît attacher aucune importance aux détails extérieurs. Ses mains, par exemple, étaient rouges et couvertes de gerçures. C'est la sœur de mon vieil ami Sir Sidney Lowe, que j'avais bien connu à Washington pendant la Grande Guerre. Elle avait rencontré Litvinov à Londres et c'est à Londres qu'elle l'a épousé.

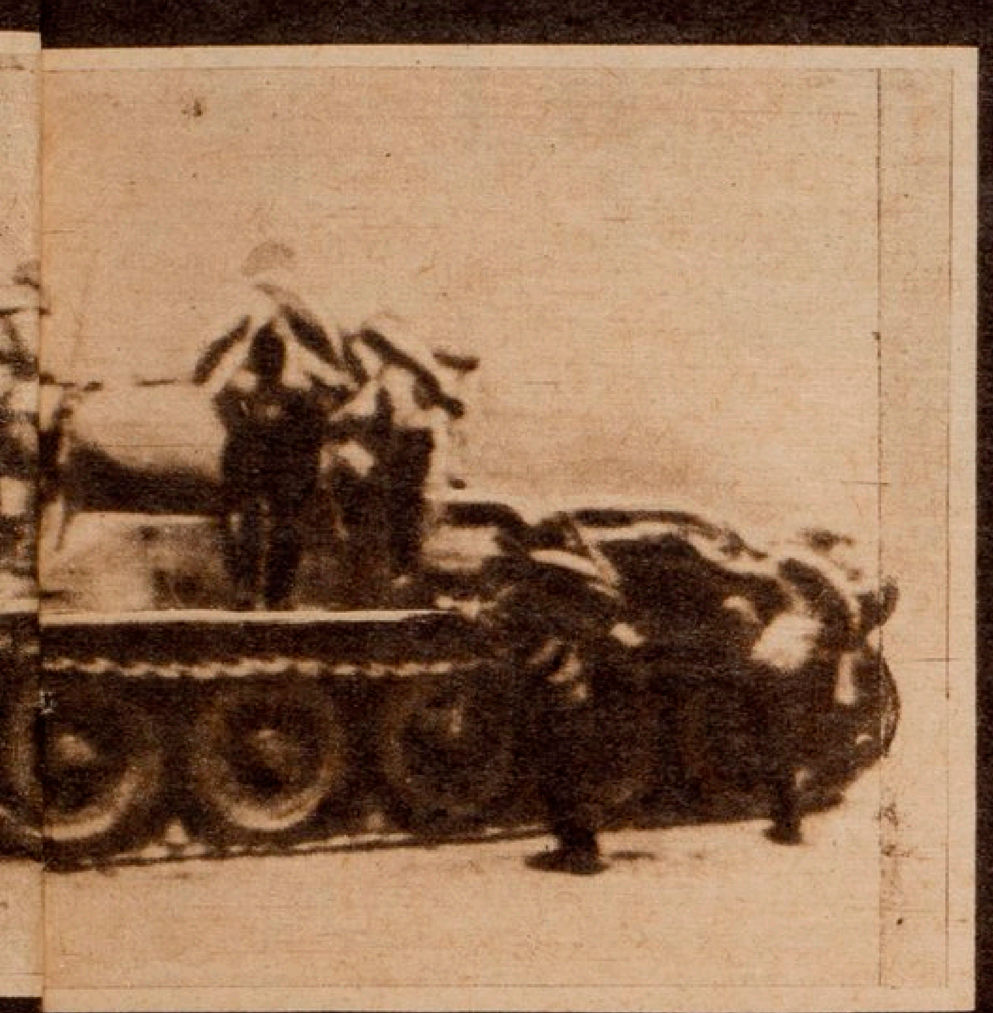
M. Litvinov

6 février. — Lettre au secrétaire d'Etat :

« J'ai l'honneur de vous faire connaître que j'ai été convoqué le 4 février 1937 par M. Litvinov, commissaire du peuple aux Affaires Etrangères.

« J'ouvris la conversation en adressant à M. Litvinov, en sa qualité de chef des Affaires Etrangères, les compli-





des tanks en route pour les zones de combat. « Time is money », n'est-il pas vrai ?



Des soldats de l'armée soviétique quittent leurs tranchées pour se lancer à l'attaque au milieu d'un rude assaut de l'artillerie allemande. Un obus éclate devant eux sans arrêter leur marche.

d'un Ambassadeur

ments du président des Etats-Unis et du secrétaire d'Etat, M. Hull. M. Litvinov répondit qu'il conservait une impression inoubliable du Président et qu'il sentait en fait que M. Roosevelt était « un grand homme » dont l'action était au service des nobles idéaux que poursuivent de leur côté les Soviets. M. Litvinov a spécialement cité le relèvement des masses ouvrières et les efforts du Président en faveur du maintien de la paix.

« M. Litvinov estime que l'Amérique n'est pas aussi éloignée qu'elle se le figure des sources de conflits mondiaux et que les événements la sortiront progressivement de son isolement. Elle aura, pense-t-il, à régler un jour ses affaires avec le Japon. Ce n'est pas, a-t-il ajouté, en s'écartant des problèmes généraux par principe que l'Amérique assurera sa propre sécurité.

« Je lui demandai son opinion sur les affaires d'Europe et si la situation lui paraissait apaisante. « Malheureusement non », répondit-il. Il ne peut pas comprendre pourquoi la Grande-Bretagne et la France s'embarrassaient tellement de l'existence de Hitler en Allemagne; pourquoi elles se répandaient ainsi en notes et questionnaires qui agitaient les affaires d'Allemagne. Elles augmentent de cette façon, croit-il, l'importance que Hitler attribue à ses faits et gestes, flattent sa vanité et l'entretiennent certainement dans l'idée qu'il est la figure la plus marquante de l'Europe. Il faudrait, au contraire, le laisser cuire dans son jus. La politique de Hitler a été exposée dans « Mein Kampf ». Elle n'a pas changé. Hitler est hanté du désir de dominer l'Europe.

« M. Litvinov paraissait inquiet de cette attitude des puissances vis-à-vis de l'Allemagne. Il craignait qu'un arrangement n'intervînt en fin de compte pour régler les différends entre la France, la Grande-Bretagne et l'Allemagne. »

Généraux de l'armée rouge

23 mars. — Nous avons assisté à un intéressant dîner donné à l'ambassade en l'honneur de l'armée rouge. Les hommes de l'armée rouge avaient à plus d'une reprise manifesté leur courtoise obligeance envers nous, ce qui me détermina à prier le colonel Faymonville, mon attaché militaire, d'organiser un dîner en l'honneur des chefs de cette armée. C'était une innovation dans les milieux diplomatiques de Moscou. Et je me demandai, à part moi, si les officiers soviétiques viendraient a mon invitation. Je les fis pressentir conformément au protocole. Ils acceptèrent « avec plaisir ».

Seize d'entre eux environ dînèrent à l'ambassade. Ils comprenaient le haut-commandement de l'armée et de la marine, et diverses personnalités comme les héros de l'air de l'Union Soviétique, des parachutistes fameux, des ingénieurs de l'aviation, etc. La distinction de ces jeunes hommes, athlètes pleins de santé, aux visages loyaux, faisait véritablement impression. Leurs uniformes, admirablement coupés et où la taille était bien prise, brillaient des insignes qui distinguaient leur arme et leurs grades, ainsi que des rutilantes décorations parmi lesquelles se reconnaissait l' « Ordre de Lénine ». C'est le colonel Faymonville qui les reçut et les présenta à Madame Davies. Il les connaissait un à un. Certains d'entre eux étaient accompagnés de leurs femmes. Le dîner fut gai. La plupart de nos hôtes n'avaient jamais goûté aux cocktails du véritable cru américain. Ils en parurent enchantés. Les seuls autres invités faisaient partie du personnel de l'ambassade dont la réception, ce soir-là, fut une des plus réussies qu'elle ait jamais données.

Le maréchal Vorochilov s'assit à la droite de Mme Davies, ayant lui-même à sa propre droite une des dames de l'ambassade. Le vice-maréchal Toukhatchevsky avait pris place entre ma femme et ma fille. Ma fille parlait très bien le russe. Elle suivait d'ailleurs des cours à l'Université de Moscou. Ils s'entretenaient donc dans cette langue. Toukhatchevsky l'entreprit sur Karl Marx et les enseignements du communisme. Il lui demanda si elle avait jamais étudié le marxisme. « Oui, au collège. » « Pensez-vous que ce soit un système admirable? » « Non », répondit-elle. Il ne lui faisait pas cette impression. « Ne voudriez-vous pas, reprit Toukhatchevsky, être aussi libre que le sont les femmes en Russie? » C'en était trop pour E.K. Elle fit alors une comparaison rapide entre la liberté dont jouissaient les femmes en Russie et en Amérique. Plus tard, Marjorie me dit: « Il se peut qu'il ne m'ait pas crue. Il se peut aussi qu'il m'ait crue. »

Suivant les rites consacrés dans ce genre de cérémonies, des toasts furent portés. Je levai mon verre à l'armée rouge, considérée comme une armée de citoyens, d'ouvriers et de paysans, armée du peuple dévouée avant toute autre à la cause de la paix. Le maréchal Vorochilov répondit en russe dans une manière directe et forte. Chacune de ses phrases était traduite, aussitôt que prononcée. Il dit qu'il était le premier témoin en mesure d'attester que l'armée rouge était consacrée à la paix. Il n'y a pas un homme dans l'armée rouge, a-t-il ajouté, qui ne regarde la paix comme son propre idéal. Aucun d'eux, cependant, n'hésiterait à faire le sacrifice de sa vie pour la défense du foyer, de la terre et de la liberté, contre les attaques des fous avides de guerre et de sang.

Après le dîner, il y eut une projection d'un film cinématographique. Tout le monde semblait avoir passé une bonne soirée.

M. Joseph E. Davies, qui fut ambassadeur des Etats-Unis auprès des Soviets de 1936 à 1938, va faire paraître bientôt chez Simon Schuster, éditeur américain, le récit de sa « Mission à Moscou ». Cet ouvrage contient le journal personnel que l'ambassadeur a rédigé au jour le jour pendant qu'il était en fonction, ainsi que des extraits de documents, notes et rapports officiels qu'il a été appelé à adresser au Département d'Etat à Washington.

On sait que les agents des services diplomatiques n'ont pas le droit de garder par devers eux les originaux des pièces qu'ils ont pu connaître dans l'exercice de leurs fonctions. Ils peuvent néanmoins en conserver des copies. Celles que M. Joseph E. Davies a retenues sont d'un intérêt que les événements qui se déroulent actuellement en Russie sont loin d'avoir amoindri.

En voici quelques extraits :



Joseph Davies, avec sa femme et sa fille, actuellement Mme Robert Grosjean, à leur arrivée à Moscou en 1937.

Les relations U.S.A. - U.R.S.S.

29 octobre. — Litvinov est venu déjeuner. Lorsqu'on lui suggéra d'envoyer le Ballet Russe à l'Exposition Mondiale de New-York, il répondit malicieusement que ces danseuses étaient toutes jolies, qu'elles pourraient par conséquent tomber amoureuses à New-York et ne plus vouloir rentrer à Moscou. Il proposa en revanche le chœur masculin de l'armée rouge, qui comprend des chanteurs magnifiques.

1er avril 1938. — Malgré d'inévitables difficultés passagères, j'ai l'impression qu'aucune mission diplomatique étrangère n'a reçu, autant que l'ambassade américaine, des marques de bienveillance et de sympathie de la part du gouvernement soviétique au cours de l'année dernière. Litvinov l'a formellement déclaré: « L'Union Soviétique voudrait faire pour les Etats-Unis d'Amérique beaucoup plus que pour aucune autre nation. » Cela tient à ce que le personnel dirigeant d'ici est constitué par une équipe d'hommes à vues réalistes. Ils sentent que nous sommes désintéressés et amicaux, que nous n'avons aucune visée sur leur domaine, ni aucune amitié spéciale pour leurs ennemis. Le sentiment d'ailleurs n'a rien à faire avec les intérêts: nous l'avons bien vu dans la question des Dettes.

10 mai. — Mon bon vieil ami Joe Tumulty me télégraphie ce matin que le Sénat me nomme ambassadeur à Bruxelles.

Rencontre avec Staline

5 juin. — J'arrive au Kremlin à 4. h 30. Dans l'ancien palais de Catherine, j'ai été reçu par M. Barkov, secrétaire du Protocole, qui me conduit aux appartements de M. Kalinine où un secrétaire nous reçoit. M. Kalinine vient à ma rencontre à sa porte. Après les paroles d'usage — je venais pour prendre congé après ma nomination à Bruxelles — Kalinine me dit: « Je suppose qu'un changement de poste vous est agréable. La vie d'un diplomate à Moscou n'est pas toujours bien gaie. »

Après Kalinine, je me dirigeai vers les appartements du Premier, Molotov. Lui aussi vint au-devant de moi. J'étais à peine assis, lorsque, par la porte que j'avais moi-même traversée, pénétra subitement Staline. Il était seul. Je ne l'avais jusqu'ici qu'aperçu. Une fois, l'occasion m'avait été donnée de lui serrer la main. Nous nous levâmes à son entrée. Il me salua avec cordialité et nous nous assîmes tous trois autour d'une grande table.

Je rompis la glace en disant que j'étais expressément revenu en Russie pour prendre officiellement congé de MM. Kalinine et Molotov et pour les remercier des marques de bienveillance dont eux-mêmes et leurs collègues du gouvernement m'avaient toujours entouré. J'éprouvais un grand honneur à rencontrer M. Staline à l'occasion de cette visite. Je venais d'examiner personnellement les installations de l'industrie lourde en Russie et les travaux hydrauliques accomplis par le régime. Je ne pus m'empêcher de lui dire combien j'admirais ces réalisations, effectuées dans un si court espace d'années. L'Histoire — dis-je — appellera Staline « le Grand Bâtisseur », comme Pierre le Grand ou Catherine, puisque c'est à lui que la Russie est redevable de son équipement dans tous les domaines.

Staline répondit que le mérite de ces travaux ne lui revenait pas. Le plan de dix ans avait été commandé par Lénine, auteur du projet du barrage du Dniepr.

Après vingt minutes de discussion, je m'apprêtais à partir:

— Etes-vous engagé? me dit Staline.

— Non.

— Eh bien, ne vous en allez pas si vite.

Je lui demandai ce qu'il pensait de la situation européenne. Ses vues étaient plutôt sombres. Il redoutait les complications de l'été à venir. L'avènement des éléments réactionnaires en Grande-Bretagne — représentés par M. Chamberlain — lui paraissait inquiétant.

Il craint qu'ils n'opposent l'Allemagne à la Russie. Mais les Soviets ont une confiance absolue dans leur capacité à se défendre.

— Puis-je moi-même vous poser une question? reprit Staline.

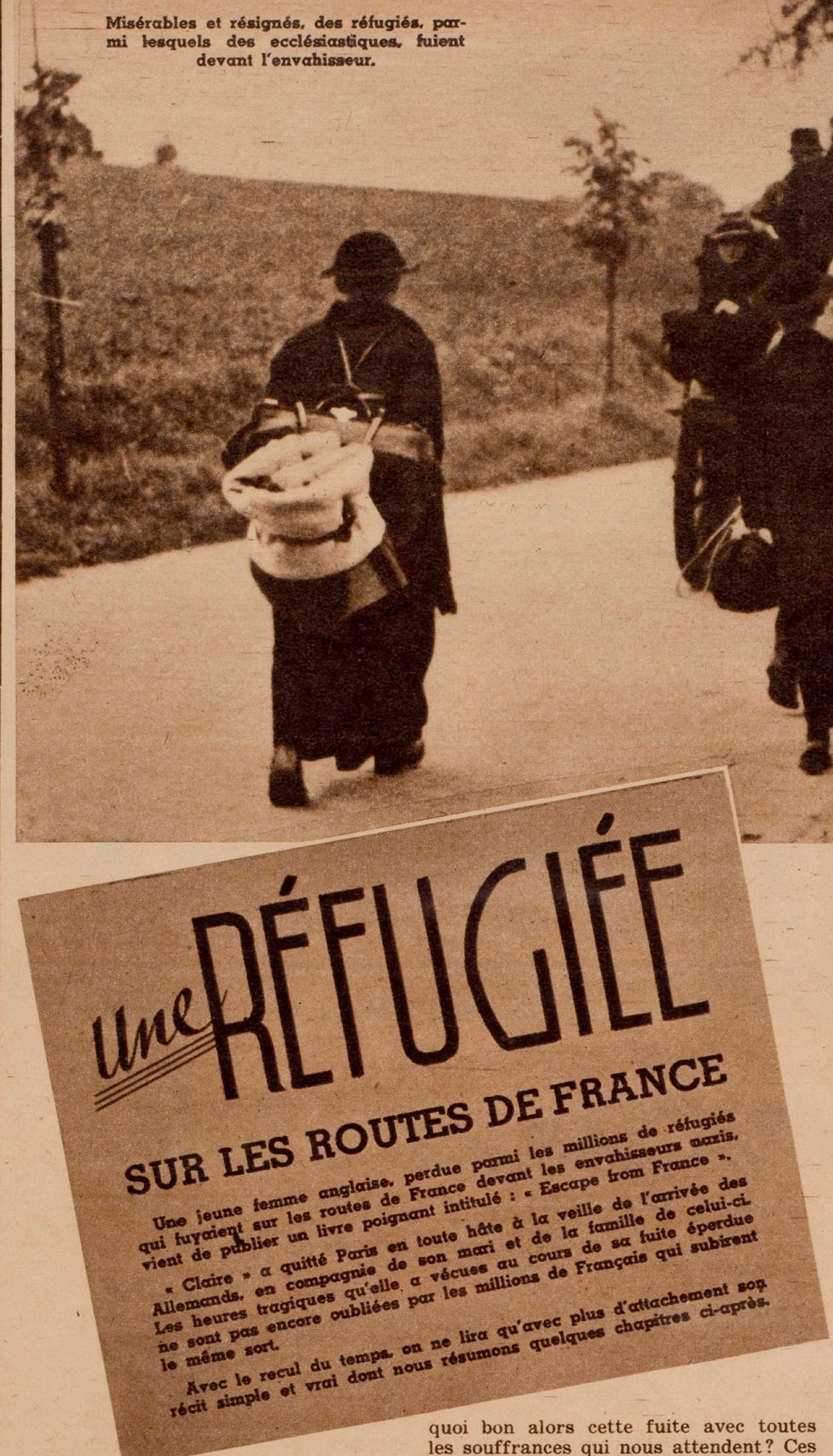
Il me demanda si je connaissais à fond les négociations alors en cours entre les Soviets et les Etats-Unis et qui tendaient à faire construire par une firme américaine une marine de guerre pour l'U.R.S.S. « Pourquoi ces négociations n'avancent-elles pas? » dit-il. Les Soviets sont prêts à payer — et à payer comptant — 60 ou 100 millions de dollars une flotte à construire aux Etats-Unis et une aide américaine en techniciens pour la construction d'une flotte pareille en Russie.

...Nous avions recours aux bons offices d'un interprète. Véritable fête que cette conversation qui dura deux heures. Staline est vif, intelligent, humoriste à ses moments. Je m'embarquai avec lui dans une discussion sur le système capitaliste. Il put alors se rendre compte que je tenais, personnellement, pour le régime en vigueur aux Etats-Unis où le gouvernement, au moins autant que celui des Soviets, avait le souci des masses et de leur bien-être.

— De tous les biens de Mme Davies, interrogea-t-il, combien ira à l'Etat, combien à ses enfants, combien à ses héritiers?

— Plus de 80 % de ses biens iront au gouvernement fédéral. Moins du cinquième ira à ses enfants. En ce qui me concerne, plus de 50 % iront à l'Etat, moins de 50 % à mes enfants.

M. Staline en fut manifestement surpris. Il sourit et regarda M. Molotov. M. Molotov baissa la tête.



Misérables et résignés, des réfugiés, parmi lesquels des ecclésiastiques, fuient devant l'envahisseur.

Une RÉFUGIÉE

SUR LES ROUTES DE FRANCE

Une jeune femme anglaise, perdue parmi les millions de réfugiés qui fuyaient sur les routes de France devant les envahisseurs nazis, vient de publier un livre poignant intitulé : « Escape from France ».

« Claire » a quitté Paris en toute hâte à la veille de l'arrivée des Allemands, en compagnie de son mari et de la famille de celui-ci. Les heures tragiques qu'elle a vécues au cours de sa fuite éperdue ne sont pas encore oubliées par les millions de Français qui subirent le même sort.

Avec le recul du temps, on ne lira qu'avec plus d'attachement son récit simple et vrai dont nous résumons quelques chapitres ci-après.

Vers le soir nous arrivâmes à la porte d'Orléans. Tous ceux qui fuient Paris ont pris cette route, parce qu'elle se trouve à l'opposé de la direction par laquelle les Allemands s'approchent de la capitale. Plus de 10.000.000 de personnes fuient sur les chemins et dans les champs. Hommes et femmes de toutes les nationalités: des Français, des Belges, des Hollandais, des Polonais, des Tchèques et même des Roumains, des Hongrois, des Espagnols et des Italiens. La route est encombrée par une quantité jamais vue de véhicules de toutes sortes: voitures, autos, camions, charrettes à bras, brouettes, bicyclettes, voitures d'enfants. Tous fuient, fuient, désespérément et presque sans but défini, ne pensant qu'à échapper aux Allemands qui approchent. Riches et pauvres, aristocrates et paysans, se côtoient sur ce chemin de misère et de désespoir. Des soldats en grand nombre, sans armes, les uniformes sales et déchirés, marchent, le regard fixé sur un point vague, en avant. Çà et là, une forme humaine, enveloppée d'étoffe khakie, affalée sur le bord de la route, dans laquelle on reconnaît un militaire blessé ou malade qui ne peut plus avancer. Nous apprenons que certains de ces malheureux sont venus à pied de Dunkerque qui vient d'être le théâtre de l'épisode le plus épouvantable de la guerre.

Accompagnée toujours de mon mari et de sa famille, j'essaye de me frayer un passage à travers la densité presque opaque de cette foule. Des propos s'échangent: les Boches sont tout près. Nous ne pourrons pas leur échapper. A quoi bon alors cette fuite avec toutes les souffrances qui nous attendent? Ces pensées nous sont venues presque simultanément. Mais, d'un commun accord, nous décidons d'avancer quand même. Notre départ a été tellement subit, que je me suis mise en route avec des souliers à talons hauts. Je commence déjà à ressentir aux pieds des douleurs insupportables.

« Les avions! Les avions! » La foule terrorisée hurle, couvrant de sa voix immense un ronronnement qui se rapproche très rapidement. Je me retourne: le ciel crépusculaire est ponctué de plusieurs taches noires qui grandissent à vue d'œil. Vingt, trente, plus peut-être. En arrière, les gerbes des explosions projettent leurs jets de fumée noire. Les premières bombes éclatent au milieu de l'interminable file humaine. Nous nous répandons dans les champs qui bordent la route. Je suis emportée par le courant et, sans savoir comment, je me trouve aplatie à terre. Je ferme les yeux, mais j'entends distinctement le tac-tac des mitrailleuses, auquel répond l'écho des balles qui frappent le sol. Des cris, des détonations, l'air est rempli de sifflements, de déchirements, de terreur. L'horreur dure plus d'une demi-heure.

Je me relève. Autour de moi, des milliers d'hommes et de femmes se relèvent, mais se penchent aussitôt vers des corps qui sont restés immobiles à terre. D'autres infortunés crient de douleur, essayant de retenir leur sang qui coule à flot à travers leurs doigts. Mon mari et mes beaux-parents ont disparu. Je me trouve seule au milieu d'une masse d'êtres que je ne connais pas. Sans perdre un seul instant, je regagne la route et me mets à chercher les miens. L'angoisse m'étouffe. Sont-ils vivants? Ont-ils échappé aux bombes? Mon Dieu, ayez pitié de moi! Ah! Voici mes beaux-parents. Mon mari? Où est-il? Ils secouent la tête. Il ne l'ont pas vu. Non! Je suis sûre qu'il est vivant et qu'il me cherche. Il a dû revenir en arrière. Je le retrouverai sûrement à l'endroit où nous avons été séparés par le remous de la foule. Sourde aux conseils de mes beaux-parents, je m'élance toute seule en sens inverse. Au bout d'une demi-heure — il est difficile de fendre une cohue pareille à contresens — j'arrive à l'endroit où nous nous trouvions lorsque les avions allemands nous avaient rejoints. Mon mari n'est pas là. Je demande à chacun: « N'avez-vous pas vu un homme brun, grand de taille? » Les gens me regardent avec pitié et ne me répondent pas. Je comprends aussitôt combien il est ridicule de poser ces questions en un moment pareil. Désespérée, je retourne auprès de ma famille. Mes jambes me portent automatiquement et chaque fois que je pose un pied à terre, je crie de douleur. Je marche sur deux morceaux de chair sanglante et meurtrie. La nuit est tombée. Il fait noir, tout s'obscurcit devant mes yeux, je sombre dans le néant.

Seule dans un enfer

Je me réveille entre les bras de mes beaux-parents. Je demande: « Mon mari? » La tristesse de leur regard me renseigne. On ne l'a pas retrouvé. Je sursaute, soudain, prise d'un espoir: nous avions projeté ensemble d'essayer d'atteindre Etampes et, de là, de prendre le train pour la Dordogne où nous avons une cousine. Sûrement mon mari est parti en avant, et il m'attend à la gare d'Etampes. Je vais le rejoindre, mais mes beaux-parents marchent trop lentement. Ils sont âgés. Je partirai donc seule en avant. Malgré leurs protestations, je les quitte. (Par la suite, je devais apprendre qu'ils avaient été rejoints par les Allemands, et étaient rentrés à Paris.)

Ma belle-mère m'a donné ses pantoufles, mais à travers la fine semelle, les cailloux de la route me meurtrissent les pieds. Je marche, je marche. J'espérais atteindre Etampes avant la fin du jour. La nuit me surprend et je suis encore loin. Je suis à bout: je me laisse tomber comme une masse, et plonge dans une espèce de demi-sommeil peuplé de cauchemars.

A l'aube, je me remets en route. Le soleil est très fort et j'ai faim. J'ai perdu la petite réserve de vivres que j'avais emportée de Paris. Comme une pauvresse, je mendie un morceau de pain. Plusieurs mains se tendent vers moi. Je ne prends pas la peine de remercier. Pendant toute la journée, je continue à marcher. Toutes les deux ou trois heures, des avions ennemis arrivent sur

nous, et ce sont les mêmes scènes d'horreur qui se répètent. Dans un village, à 15 kilomètres d'Etampes, je tombe sur un camion arrêté, qui fait le plein d'eau. Le véhicule est surchargé d'êtres humains qui s'accrochent comme ils peuvent. Mes supplications attendrissent ces braves gens qui s'arrangent pour me faire une place. Le camion démarre, poursuivi par les aboiements d'une meute de chiens affamés.

Huit heures du soir. Le conducteur stoppe et annonce qu'il a perdu le chemin. « Tant pis, crient les autres, avançons quand même! » Je proteste. Je veux, je dois aller à Etampes. Je saute de la voiture et je demande où je suis. « A 15 kilomètres au delà d'Etampes », me répond-on. Il fait trop noir, et je n'ose pas m'aventurer toute seule dans l'obscurité. Je passe la nuit dans un champ, et, à l'aube, je me dirige vers la ville où j'espère rencontrer mon mari.

Ville de mort

A proximité du but, je rencontre un groupe de soldats qui me demandent où je vais. La gare d'Etampes? Elle n'existe plus. La ville a été ravagée par les bombes allemandes. Tant pis, j'y vais quand même. Je cours, maintenant. Me voici dans les rues d'Etampes. Je suis obligée de faire constamment des détours pour éviter de trébucher parmi les cadavres qui jonchent la chaussée. J'arrive à la gare: mort et désolation. Plus de station, plus de chemin de fer. A travers des nuages de fumée qui m'asphyxient, j'aperçois des corps humains entassés les uns sur les autres. Du regard, je cherche à reconnaître en l'un d'eux mon mari. Soudain, une peur affreuse, insurmontable s'empare de tout mon être. Pendant qu'en moi s'élève une voix qui crie: « Assez! Assez! », je m'enfuis en poussant des hurlements de bête. Dans mon cerveau, les idées se pressent confuses. Mon mari est mort. Il est sans doute là, parmi d'autres cadavres, et ses yeux vitreux me regardent partir. Le désespoir déborde dans toute mon âme.

Arrivée à la sortie de la ville, je m'arrête et essaye de retrouver le contrôle de mes nerfs. Un soldat blessé, étendu sur un talus qui borde la route, me demande s'il peut m'être utile. Je lui demande conseil: Je suis Anglaise, et je dois fuir. Je suis seule. Où dois-je aller pour avoir une chance d'échapper aux Allemands? Il me suggère d'essayer d'atteindre Orléans à 90 kilomètres. De là, je pourrai peut-être trouver un train qui me conduira en Dordogne. Je remercie d'un geste et je m'éloigne. Je réintègre le cortège de misère. Mais qu'ont donc ces soldats et ces officiers à demeurer assis par terre? Ils nous regardent passer avec des yeux indifférents. Ils ont atteint le fond de l'abîme du désespoir. Ils ne possèdent plus aucune volonté.

Dans un endroit où la route s'élargit, dix, quinze véhicules stationnent. Je m'approche de l'un d'eux. Assis à la banquette du conducteur, un homme me regarde: « Plus d'essence », répond-il à ma question muette. Plus loin, une camionnette dans laquelle deux soldats dorment à poings fermés. Je les secoue. L'un d'eux ouvre un œil. Je commence à raconter mes peines. « Ça va, m'interrompt-il d'un air las, montez dedans. A l'aube, nous vous emmènerons. »

A 5 heures 30 du matin, nous partons. Je suis toute heureuse de ne plus avoir à marcher.

On crie sur la route: « Les avions! Les avions! » Les soldats stoppent. Ils me disent de m'étendre à plat ventre sous l'auto. Mais je préfère aller dans les champs. Les bombes éclatent çà et là, remplissant l'air de leurs détonations sinistres. Je lève la tête. La camionnette n'est plus là. Elle a été réduite en poussière par un coup direct. Je frissonne: je suis vivante par un miracle du sort. Pauvres garçons, ils étaient si jeunes!

Après avoir accompli leur tâche sinistre, les oiseaux allemands s'éloignent vers le Nord. Je reviens sur la route, et recommence à faire des signes désespérés aux voitures qui passent à toute vitesse. L'une d'elles s'arrête, et deux officiers me font signe de monter. Nous roulons pendant des heures vers Orléans. La faim nous empoigne tous les trois. Mais nous n'avons rien à manger. Ceux qui sont à pied ont également faim. Nous avançons au milieu d'enfants et de femmes qui font la haie sur notre passage et tendent la main. C'est horrible, encore plus que les bombes.

Vers minuit, le ciel devient lumineux devant nous. Orléans est en flammes. Nous entrons dans la ville dont la plupart des maisons brûlent comme des torches. Heureusement, le feu ne ravage qu'une partie d'Orléans. Mes compagnons qui doivent poursuivre une autre direction stoppent devant une maison dans un quartier assez calme et me confient à une dame de leur connaissance. Mon hôtesse me donne à manger et me fait boire un verre de vin. Elle m'apporte de l'eau chaude dans laquelle je baigne avec soulagement mes pieds meurtris. Elle me couche dans un petit lit, et je m'endors.

Raid meurtrier sur La Fiète

Je suis réveillée par des cris: « Les Allemands arrivent! » Il faut partir, les Français vont faire sauter le pont d'Orléans dans quelques minutes. Je me précipite dans la rue et commence à faire signe aux autos. Mais personne ne fait attention à moi. A la fin, désespérée, je me campe au beau milieu de la rue et une auto s'arrête à quelques centimètres de moi dans un grincement strident de freins. Le conducteur grommelle des injures, mais accepte quand même de me faire une place dans sa voiture surchargée. Nous dévalons le pont à toute vitesse et atteignons l'autre rive de la Loire.

Trois détonations assourdies... Encore les avions allemands. Nous quittons la voiture. Je m'aplatis derrière le mur à demi écroulé d'une petite maison. Nous sommes près d'un petit village: La Fiète. Les bombes explosent continuellement. Les mitrailleuses crépitent au milieu des cris. Les gens se laissent gagner par la panique. Je lève la tête et j'aperçois deux fillettes qui courent dans tous les sens, en agitant les bras. Elles sont perdues. Je m'élance, les saisis et les ramène derrière le petit mur. Elles me tiennent fortement par la main. L'une d'elles pousse des cris d'hystérique. Je crains qu'elle ne perde la raison. Je la gifle vigoureusement. Elle se tait. Trois fois, les avions ont fait semblant de partir, et lorsque nous nous sommes relevés, ils sont revenus en trombe, causant de nouvelles morts. Ils sont partis, pour de bon cette fois.

Je reviens sur la route. Cadavres de femmes, d'hommes et d'enfants jonchent le sol. Les deux fillettes s'accrochent à moi et ne veulent plus me quitter. Elles me disent en pleurant qu'elles ont perdu leurs parents. J'arrive à les caser dans une voiture, mais il n'y a pas de place pour moi. Je continue la route à pied.

J'assomme un espion

Le matin suivant, je commence la marche douloureuse. Il n'y a plus autant de monde sur les routes. Les réfugiés ont pris des directions différentes. En vue de Vierzon, j'arrête une voiture pleine à craquer. Mais on me fait quand même une place. Bientôt nous arrivons à Châteauroux. Je dis à mes compagnons que j'ai l'intention d'aller en Dordogne. Ils vont vers une autre ville, mais ils ne veulent pas m'abandonner. Le conducteur hèle une voiture de l'armée qui nous suivait, et dans laquelle on accepte de me charger.

Je continue le voyage en compagnie de deux soldats. Nous nous arrêtons après quelques kilomètres, pour manger des mûres sauvages et des laitues que nous cueillons dans un jardin potager abandonné. Plus ou moins restaurés, nous reprenons le chemin vers le Sud. A un certain moment, un soldat français nous fait signe d'arrêter et nous demande de le prendre avec nous. J'observe dans ses yeux une drôle d'expression. Je suis couchée à l'arrière du camion, couverte d'une bâche. Je voulais essayer de dormir un peu. Notre nouveau compagnon ne s'est pas aperçu de ma présence. Soudain, j'entends parler allemand. Je soulève la bâche avec précautions et vois le pseudo-soldat qui pointe un revolver sur les deux autres. Un espion! La voiture s'arrête. J'essaye de penser vite. Mon regard tombe sur un fusil qui se trouve à portée de ma main. Je l'empoigne par le canon et me redresse sur mes genoux. L'Allemand sent qu'un danger le menace et se retourne. Avec la rapidité de l'éclair, je laisse tomber la crosse sur son crâne. Il pousse un gros soupir et s'affale. Mes compagnons m'étreignent avec enthousiasme, puis, avant de démarrer, ligotent soigneusement le nazi.

Première faveur du sort

A Limoges, nous devons nous séparer. La ville est assez calme, et ne semble pas avoir souffert des bombardements. Sur une place, un colonel dirige le trafic. Je l'interpelle et il est tout étonné d'entendre une espèce de bohémienne misérable lui déclarer qu'elle est Anglaise. Il arrête une voiture occupée par un général à qui il demande s'il peut me conduire chez ma cousine en Dordogne. Le général, très aimable, accepte et me fait asseoir à côté de lui.

Le général insiste pour que nous nous arrêtions dans une petite auberge, pour boire un verre de lait. Au fur et à mesure que nous avons avancé vers le Sud, le paysage est redevenu de plus en plus normal. Beaucoup moins de réfugiés sur les routes. La nourriture ne manque pas. Dans la salle de l'auberge, quelques personnes écoutent attentivement un communiqué de la radio. On annonce que le maréchal Pétain va prendre la parole. Bientôt nous entendons sa voix qui nous annonce la capitulation sans conditions de l'armée française. Tout le monde est silencieux autour de moi. Le général est très rouge et je vois deux larmes qui perlent à ses yeux.

Très rapidement, il sort après m'avoir fait signe. Nous nous remettons en route. Au crépuscule, nous arrivons devant la villa de ma cousine. Celle-ci, qui s'est avancée à ma rencontre, me regarde avec curiosité: elle ne reconnaît pas la misérable jeune fille qui se tient devant elle. Soudain, elle m'ouvre ses bras et je l'étreins en pleurant.

Dans la soirée, après avoir pris un bain, étendue sur un sofa, je lui raconte mon odyssée. Elle m'écoute en pleurant. Puis elle m'enjoint de dormir, et je quitte.

Le lendemain matin, elle m'annonce que les Allemands seront bientôt là. Elle le savait depuis la veille, mais elle n'a pas voulu me le dire parce que j'avais besoin d'une bonne nuit de sommeil.

Dans la matinée, comme nous bavardons dans un petit café, la chance me sourit pour la première fois depuis mon départ de Paris. J'étais en train de montrer à ma cousine mon passeport anglais, lorsque j'entends une voix derrière moi: « Tiens! vous êtes Anglaise. » Je me retourne et me trouve devant un compatriote d'une quinzaine d'années. Il m'explique qu'il est arrivé de Suisse avec sa mère et qu'ils essayaient d'aller à Bordeaux afin de s'embarquer pour l'Angleterre. Mais la voiture dans laquelle ils voyageaient avait besoin de réparations. Ils avaient suffisamment d'essence, mais il y avait quelque chose qui n'allait pas dans le moteur. Nous rejoignons la maman, que j'appellerai Madame X, laquelle nous confirme les dires de son fils. Ma cousine lui recommande un garage où sa voiture peut être réparée rapidement.

Dans l'après-midi, tout est prêt, et nous partons. Ma cousine a décidé de rester, ainsi que son mari, car ils ont un bébé en bas âge et n'osent pas affronter les dangers d'un voyage, surtout après avoir entendu mon récit.

Tentatives

A Bergerac, nous apprenons que Bordeaux a été sévèrement bombardé et que le dernier bateau pour l'Angleterre est déjà parti. Nous décidons alors d'aller à Toulouse et, de là, essayer de passer en Espagne. Nous avons appris que les Allemands sont entrés en Dordogne. Vers le soir, nous arrivons à Toulouse, mais nous apprenons une nouvelle terrible. Les autorités françaises, dans le but d'endiguer le flot incessant de réfugiés, ont interdit toute présence de civils sur les routes. Nous sommes désespérés d'être ainsi bloqués. Nous allons voir le maire, puis le préfet de police. Ces deux fonctionnaires nous déclarent qu'ils regrettent, mais qu'ils ne peuvent rien faire pour nous. Au consulat d'Angleterre, il n'y a plus personne. Nous essayons une dernière démarche auprès du général commandant la zone. L'officier se laisse fléchir, nous donne un sauf-conduit et même des bons d'essence.

Sans attendre le jour, nous quittons la ville, en nous dirigeant vers le Sud. Peu importe où nous allons maintenant. L'essentiel, c'est de nous éloigner le plus possible des Allemands. A Pau, nous nous adressons au consulat d'Espagne pour essayer d'obtenir un visa d'entrée. Nous espérons atteindre ainsi Lisbonne. Mais, une fois de plus, nous sommes déçus. Le consulat est littéralement pris d'assaut par des milliers de réfugiés. On nous raconte que la veille il y a eu des bagarres et des morts. Les officiels espagnols ont des instructions précises: aucun visa ne doit être délivré. Mme X me dit alors que la meilleure chose à faire est de filer sur Marseille. Mais un Français qui a entendu notre conversation nous apprend que de Bayonne, le consul britannique a envoyé une dépêche à l'Amirauté anglaise, demandant qu'un dernier bateau soit envoyé dans ce port pour recueillir quelques centaines de réfugiés anglais qui se trouvent encore en France.

En sûreté

Nous ne savons pas si cet individu nous dit la vérité, mais nous n'avons qu'une seule chance et nous ne pouvons pas nous permettre de la laisser échapper. Nous roulons à toute allure vers Bayonne où nous arrivons dans la matinée. Les quais du port sont noirs de monde. Des centaines de voitures sont abandonnées dans les rues. Dans toute la ville règne une grande confusion. Des rumeurs se propagent sans cesse, annonçant que les Allemands sont à quelques kilomètres, affirmant que le bateau britannique arrivera trop tard. Nous respirons avec soulagement, lorsque, vers quatre heures de l'après-midi, l'unité de la Navy entre dans le port.

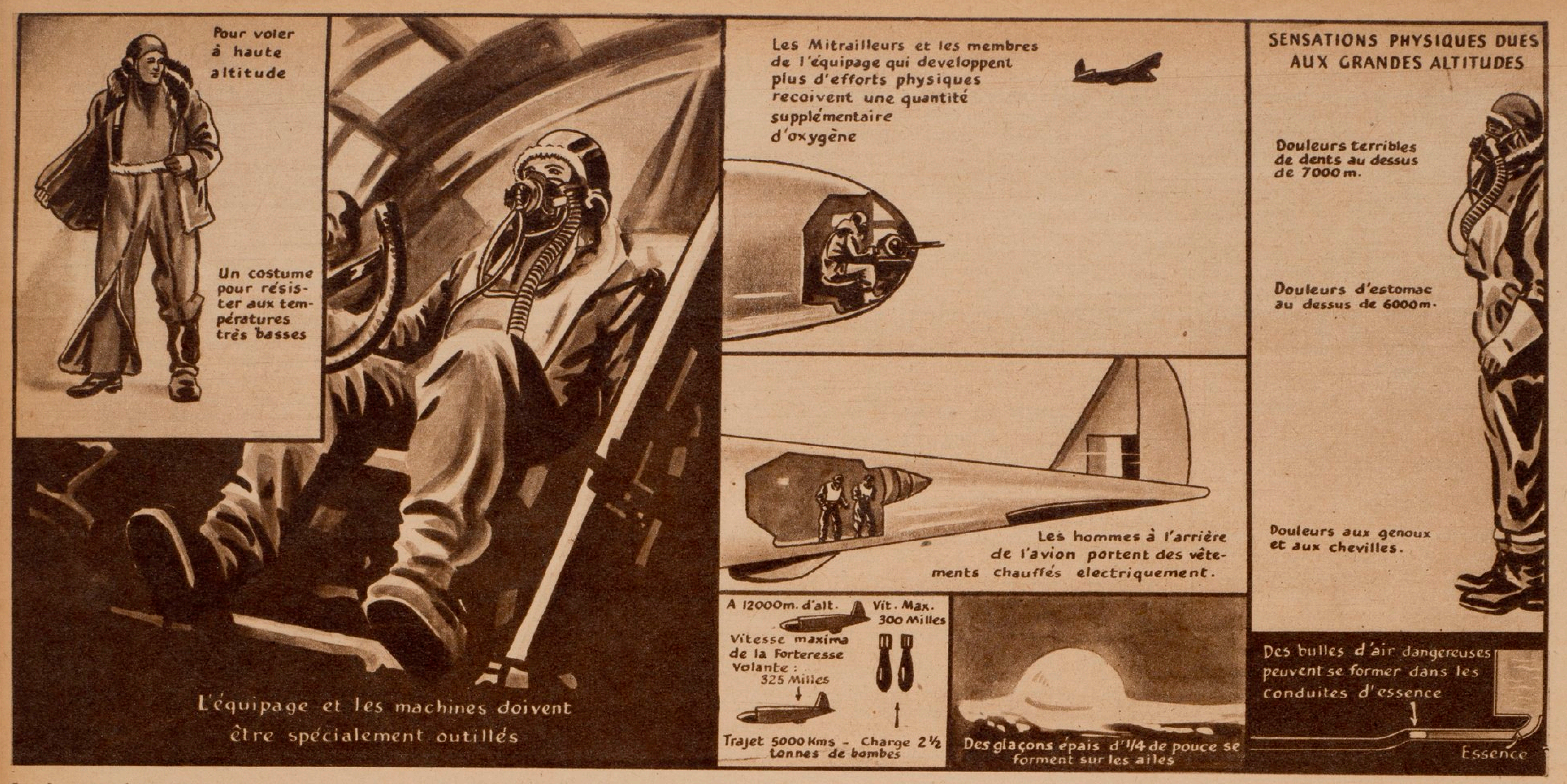
* * *

Accoudée au bastingage du pont supérieur, je regarde la terre de France qui s'éloigne. Je suis sauve, finalement, mais l'angoisse habite mon cœur. Je pense à mon mari. Est-il vivant? J'adresse à Dieu ma prière fervente pour qu'il soit encore en vie et que je puisse le revoir.

Un dernier rayon de soleil éclaire la côte. Terre de France, terre de douleur et d'espoir...



Une expression d'angoisse et d'épouvante se lit sur le visage de ces pauvres évacués.



Les hauteurs fantastiques atteintes par les forteresses volantes mettent en relief certains points avec lesquels le public n'est pas encore familiarisé. M. Davies en indique quelques-uns dans les dessins représentés ici. Etant donné le froid intense qui règne à vingt ou trente mille pieds de hauteur, les membres de l'équipage doivent se couvrir de vêtements spéciaux qui sont même chauffés électriquement. D'autre part, à ces extrêmes altitudes, la carburation du moteur offre plusieurs problèmes auxquels on a à faire face. Parmi ceux-ci se trouve le danger des bulles d'air qui se forment dans les tuyaux et peuvent entraver l'écoulement régulier du combustible dans les cylindres. Les membres de l'équipage, ceux surtout qui ont à accomplir un travail manuel plus intense, ont besoin de plus grandes doses d'oxygène que leurs compagnons, exactement comme s'ils se trouvaient à 5.000 pieds de hauteur de plus qu'eux.

ON SE BAT DANS LA STRATOSPHERE

Une évocation de Jules Verne et de Wells

Au centre du terrain d'atterrissage, les forteresses volantes déploient leurs ailes immenses. Leur masse imposante évoque les machines de Jules Verne et de Wells, plutôt que des réalisations déjà acquises par le génie inventif de l'homme. Les moteurs tournent lentement. Les équipages disparaissent à l'intérieur des fuselages géants.

« Partez ! » Un rugissement terrible déchire l'espace, et les appareils roulent vers les limites de l'aérodrome. L'une après l'autre, les forteresses quittent le sol. L'escadre vrombissante passe au-dessus des hangars, puis elle se lance à l'escalade des altitudes infinies.

Le premier vol stratosphérique de la Royal Air Force a commencé.

Pendant des mois, les journaux de Grande-Bretagne et d'Amérique s'étaient livrés à des spéculations sur la valeur des forteresses volantes en action. Dans très peu de temps l'action commencera.

Dans l'avion de tête, l'équipage occupe ses postes de combats, et s'habitue graduellement aux vêtements chauffés électriquement. Dans la stratosphère, la fourrure la plus épaisse est insuffisante. Tous ont fait un séjour dans les chambres à pression de la R.A.F. Ils ont pu ainsi régler le débit d'oxygène qu'il leur fallait aux différentes altitudes.

De l'oxygène, encore de l'oxygène

Le profane qui se hasarderait, pour la première fois et sans prendre des précautions préalables, dans un vol stratosphérique se trouverait bientôt à l'agonie, tellement dangereuses et pénibles sont les surprises que le ciel réserve aux audacieux qui osent l'escalader. Tout d'abord, une douleur terrible s'empare des genoux et des chevilles, qui semblent enserrés dans un étau de fer invisible. Plus haut encore, au-dessus de 6.500 mètres, c'est l'estomac qui refuse de fonctionner. Des crampes tenaces s'emparent de cet organe. L'homme le plus résistant supporte difficilement ces douleurs qui le font se plier en deux.

Le remède ? De l'oxygène, encore de l'oxygène.

Le mal de dents est déjà terrible pour le commun des hommes qui rampent à la surface du sol. A 8.000 mètres, il devient quelque chose d'indescriptible. Gare à l'aviateur imprudent qui essaye d'atteindre la stratosphère, sans avoir au préalable passé une minutieuse visite du dentiste! Les molaires mal plombées, les plus petites caries deviennent là-haut la cause de tortures inhumaines.

Les hommes des forteresses volantes connaissaient les épreuves qui les attendaient. Ils se sont entraînés pendant des mois en vue d'acquérir la force de les surmonter.

Le bombardier passe en revue dans son esprit les instructions vitales auxquelles il doit se conformer. A une hauteur de 7.000 mètres, et si l'avion vole à une vitesse normale, il devra lâcher ses projectiles lorsque l'appareil se trouvera à quatre kilomètres de l'objectif. Paraboles, trajectoires, mesures micrométriques, les pages de son cerveau ressemblent à celles d'un traité de mathématiques.

Le moment de l'attaque sur l'objectif

Le commandant du bord repasse dans sa mémoire les détails du raid : la position et l'heure du ralliement, la rencontre avec d'autres bombardiers légers, l'instant de l'attaque. L'opération a été projetée depuis longtemps et chacune de ses phases doit se dérouler avec une précision de chronomètre.

Les mitrailleurs vérifient silencieusement leurs appareils à oxygène. En action contre l'ennemi, ils doivent recevoir une quantité supplémentaire d'oxygène, équivalente à celle que le reste de l'équipage recevrait mille cinq cents mètres plus haut.

L'avion poursuit sa route dans l'air raréfié. 60.000 livres sterling de métal, voilà ce que vaut ce croiseur de bataille de l'air qui s'approche de son objectif. Bientôt le but est visible, pas plus grand qu'une soucoupe, vu de cette hauteur. Sur les ailes, une couche de glace s'est formée. Il a fallu ouvrir les pare-brises qui étaient devenus opaques de brume, rendant toute visibilité impossible au pilote.

Et maintenant, l'attaque ! Le lanceur de bombes a terminé ses calculs. Une fois, deux fois, trois fois, il presse sur la gâchette de son lance-bombes. Au centre de l'objectif à peine visible, à quelques kilomètres en dessous, se lèvent de petits flocons de fumée.

Toute l'aviation ennemie a pris l'air et vole à la rencontre des imprudents qui ont osé attaquer en plein jour. Les Hampden et les Wellington, à quelques milliers de mètres plus bas, engagent une bataille acharnée contre les Messerschmidt 109 F. Pendant ce temps, les forteresses volantes accomplissent leur tâche et déversent des tonnes de projectiles sur l'objectif qui disparaît bientôt sous la fumée des explosions.

L'opération est terminée. Effectuant un large virage, les immenses appareils prennent la voie du retour. Quelques heures plus tard, le monde apprend le succès du premier raid stratosphérique. En Amérique où les majestueux avions ont été construits, et en Grande-Bretagne où ils ont été conduits à l'action pour la première fois, le compte rendu de l'expédition s'étale en grandes lettres sur la première page des journaux.

Une nouvelle ère de la guerre aérienne

Une nouvelle ère de la guerre aérienne offensive est née. Un objectif a été attaqué en plein jour, d'une hauteur jamais atteinte auparavant, au cours d'opérations actives.

La guerre de la stratosphère continue. Les villes de l'intérieur de l'Allemagne ont tremblé sous les coups des forteresses volantes qui se trouvaient à plusieurs milles d'altitude. Bientôt, tous les objectifs ennemis seront à la portée de la R.A.F.

Les forteresses volantes peuvent transporter deux tonnes et demie d'explosifs. Leur rayon d'action s'étend sur plus de 5.500 kilomètres. Elles peuvent effectuer le trajet Angleterre-Berlin deux fois sans escale. Leur vitesse maxima est de 325 milles à l'heure, mais à 12.000 mètres elle est réduite à 300 milles. Malgré l'air raréfié et les conditions atmosphériques différentes, la perte de vitesse n'excède pas 25 milles à l'heure.

Seuls des chefs-d'œuvre de science aéronautique et de mécanique pouvaient donner de tels résultats. Les ingénieurs américains ont travaillé pendant des années pour donner à ces machines le maximum de perfection. Des problèmes particuliers à la stratosphère devaient être résolus, comme, par exemple, les bulles d'air qui peuvent se former dans les canalisations à essence à partir d'une certaine altitude, le maniement des mitrailleuses par des températures très basses.

Des problèmes difficiles à résoudre

Les problèmes de la stratosphère sont abordés sous tous leurs angles par les services de recherches de la Royal Air Force. La Grande-Bretagne entend maintenir et même augmenter l'avantage qu'elle s'est assuré du premier coup dans ce genre de vol.

Le record d'altitude appartient à un officier de la R.A.F., le lieutenant Adams, qui atteignit en juin 1927 la hauteur de 13.000 mètres environ. Cette performance n'a pas été battue depuis, bien que les Italiens aient prétendu avoir volé à des altitudes supérieures.

Les problèmes du vol à 12.000 mètres ne sont pas faciles à résoudre. En cas de danger, un pilote n'a aucun espoir de salut à cette altitude. Il ne peut pas se jeter hors de l'appareil et essayer d'atterrir à l'aide d'un parachute. Même s'il arrivait à quitter l'avion, son corps éclaterait dans l'air par suite de la différence brusque de pression. De même, si à pareille hauteur la porte de l'avion s'ouvrait, la machine volante serait éparpillée en morceaux par la différence de pression. Pour assurer la sécurité des vols stratosphériques, tout un système de cabines à cloisons étanches a été envisagé. Un nouveau champ de recherches a été ouvert par cette idée, car il faudra encore résoudre le problème tendant à rendre ces compartiments invulnérables aux boulets et aux balles des avions ennemis.

La guerre de la stratosphère n'est plus un rêve de romancier. Elle est devenue désormais une part de la routine journalière de la Royal Air Force. De nouveaux types d'avions seront construits. Des changements dans le dessin des appareils pourront survenir. Mais aujourd'hui, la R.A.F. combat seule dans la stratosphère.



JEU DE SOCIETE

LE RENARD

Deux camps tracés aux deux bouts du jardin délimitent le royaume du gibier. Le renard attend au mileu du jardin. Car le gibier doit sortir et courir dans l'autre camp. Le renard essaie d'attraper une proie. S'il en prend une, le joueur pris devient renard et, tenant le renard chef par la taille, essaiera d'attraper avec lui tous les autres joueurs un à un. Finalement il y aura plus de renards (qui se tiendront toujours par la taille ou les épaules) que de gibier. Le dernier pris est le gagnant.

UNE REUNION DE FAMILLE

Dans une réunion de famille il y avait :

1 grand-père, 1 grand'mère, 2 pères, 2 mères, 4 enfants, 3 petits-enfants, 1 frère, 2 sœurs, 2 fils, 2 filles, 1 beau-père, 1 belle-mère, 1 belle-fille ; au total 23 personnes, direz-vous ?

Combien étaient-ils en réalité ?

A CHACUN SON COMPAGNON

Les animaux de la liste n° 1 sont célèbres dans la mesure où ils accompagnent un des personnages de la liste n° 2.

La mule, l'âne, le cerf, le canard, les oies, le lion, le cochon, le chien, les moutons, le coq, le chat, la baleine.

Saint Antoine, Panurge, saint Roch, Jonas, Androclès, Buridan, saint Hubert, le pape, le Capitole, Vaucanson, saint Pierre, la mère Michel.

Pouvez-vous attribuer à chacun l'animal qui lui revient ?

CE QUE VOUS DEVRIEZ SAVOIR

Bien sûr vous êtes « observateur », comme tout le monde... Mais pourriez-vous, sans chercher trop longtemps, répondre exactement aux questions suivantes :

1. Que représente approximativement le dessin du verso d'un billet de P.T. 5 ?

2. Combien y a-t-il de dents à une fourchette ?

3. Quel numéro porte l'immeuble qui fait face au vôtre ?

4. La clé de votre porte a-t-elle une tige creuse ou pleine ?

5. Les chiffres de votre montre sont-ils arabes ou romains ?

6. Quels sont la couleur et le dessin de la doublure de votre manteau ?

7. Quelle est la couleur exacte des yeux de votre femme, de votre fiancée ou de votre père ?

8. Que représente le timbre à 6 m/m. qui sert à l'usage courant ?

9. Décrivez la couverture du présent numéro d' « Images ».

10. Où se lève le soleil par rapport à votre appartement et comment tourne-t-il ?

DEUX LANGUES, DEUX IMAGES

LES FRANÇAIS DISENT :

La paresse est mère de tous les vices.

Il ne faut pas vendre la peau de l'ours avant de l'avoir tué.

Avoir une araignée dans le plafond.

Après la pluie, le beau temps.

Il faut battre le fer pendant qu'il est chaud.

Un tiens vaut mieux que deux tu l'auras.

Faire d'une pierre deux coups.

Tomber de Charybde en Scylla.

LES ANGLAIS DISENT :

La paresse est le traversin du diable.

Ne comptez pas vos poussins avant qu'ils soient éclos.

Avoir une abeille dans son bonnet.

L'heure la plus sombre vient avant l'aurore.

Fais tes foins pendant que le soleil brille.

Un oiseau dans la main vaut mieux que deux dans le buisson.

Tuer deux oiseaux avec la même pierre.

Tomber de la poêle dans le feu.

PROBLEME

M. et Mme X. et les deux jumeaux, Jim et Jack, font une excursion. Ils arrivent devant une rivière ; ils ne peuvent traverser celle-ci qu'au moyen d'un petit bateau ne pouvant supporter que 75 kilos. M. X. pèse 74 kilos ; Mme X., 70 kilos, et les deux enfants ensemble, 72 kilos. Comment la famille fera-t-elle pour passer de l'autre côté de l'eau ?

TROUVEZ LES ERREURS

Parmi ces cinq noms, il en est deux dont l'orthographe n'est pas correcte. Trouvez lesquels :

Shakespaere.
Mendelssohn.
Bochart de Saron.
Velasques.
Kimberley.

SOLUTIONS

UNE REUNION DE FAMILLE

Paul et son épouse Andrée, leur fils Henri et sa femme Angèle, puis enfin les trois enfants de ce dernier couple : Paulette, Jeanne et Gustave.

A CHACUN SON COMPAGNON

La mule du pape, l'âne de Buridan, le cerf de saint Hubert, le canard de Vaucanson, les oies du Capitole, le lion d'Androclès, le cochon de saint Antoine, le chien de saint Roch, les moutons de Panurge, le coq de saint Pierre, le chat de la mère Michel, la baleine de Jonas.

PROBLEME

Toute la famille traversera. En effet : Supposons que la famille soit au point A et qu'il s'agisse d'aller au point B. Jim et Jack traversent. Jim revient ; il trouve en A sa mère à laquelle il laisse le bateau. Celle-ci va en B.

Elle donne le bateau à Jack qui va chercher Jim en A. Ils retraversent tous les deux en B. Jim reste avec sa mère. Jack va en A ; il donne la barque à son père qui traverse en B où Jim prend la barque, va rechercher Jack en A et ils traversent définitivement.

TROUVEZ LES ERREURS

Shakespeare.
Velasquez.

RIONS

—Vous avez beau dire, Jean, ce n'est point moi qui ai couru après vous lors de notre mariage.

— Vous n'avez jamais dit plus vrai, Marie ; mais la souricière non plus ne court jamais après la souris, et elle l'attrape tout de même.

* * *

Papa. — Tu n'es pas honteux de mentir comme cela ? A ton âge, je n'avais jamais dit un mensonge.

Jojo. — A quel âge as-tu commencé, papa ?

* * *

— Qu'est-ce que tu cherches dans le garde-manger, Toto ? Tu sais que c'est défendu !

— Je m'entraîne à résister à la tentation, maman.

* * *

— Tiens, on parle encore de moi dans le journal ?

— Où cela ?

— Tiens, ici. Tu vois, après le discours du député, on dit : « Applaudissements sur plusieurs bancs ». Eh bien, je suis un de ceux qui ont applaudi.

* * *

Dans un salon : « Qui est cet homme à l'air si bête ?

— Dites donc ! C'est mon frère.

— Oh ! pardon, je n'avais pas remarqué la ressemblance.

* * *

— Et toi, Jojo, que veux-tu être quand tu seras grand ?

— Moi, ze veux être un beau soldat.

— Mais, tu sais, les soldats sont parfois bien blessés par l'ennemi !

— Alors, ze veux être un soldat ennemi !

GRAND BAL COSTUME ORIENTAL

Le grand bal costumé oriental de la Maison des Artistes qui aura lieu le 11 février à l'Hôtel Continental, sous le patronage de S.E. le Gouverneur du Caire, continue à défrayer la chronique mondaine de notre ville.

Au cours du bal se produiront dans un récital de danses et dans un gracieux geste d'entr'aide pour les œuvres de la Maison les artistes suivants :

Mlle Ada Schavinska, de l'Académie Royale de Danse de Londres.

M. Jadeyka Jerzy, maître de ballet de l'Opéra de Varsovie.

Julius Feinstein, du Conservatoire de Varsovie.

Le ténor oriental M. Bakkar et son ballet syrien, qui exécutera des danses nationales syriennes, et Beba Ibrahim, danseuse orientale.

D'après les croquis de l'artiste J. Savoir, de riches toilettes sont en voie de préparation. On verra ressusciter pour la circonstance des reines pharaoniques, des princesses persanes, kurdes, tartares, etc., etc. Toutes ces magnifiques toilettes seront dans le cadre oriental que nous prépare Angelo De Riz qui transformera complètement la salle du Continental chauffée pour une fois au Butagaz, en un coin des Mille et Une Nuits.

Parmi les prix offerts, on note le tableau de « l'Inachevée » de Garabedian, et les peintures et dessins de Beppi Martin, Basta, Ayad, Zorian, Ragheb, Zaki, etc.

Hassia offre des photographies d'art aux plus beaux et plus riches costumes.

Même ce que l'avenir vous réserve vous sera dévoilé par une célèbre chiromancienne de passage en Egypte.

On conseille de réserver sa table auprès de Papazian, chez qui on peut aussi retirer les billets, qui sont en nombre limité.

Pour les personnes non costumées, l'habit est de rigueur.

* * *

DEUX GRANDS CONCOURS

Nous sommes heureux d'annoncer aux artistes égyptiens que le sujet du 8ème Concours Mouktar pour la Sculpture est le suivant :

« L'ENFANT EGYPTIEN »

L'artiste aura pleine liberté pour représenter l'enfant égyptien dans l'attitude qui lui convient. Il pourra le sculpter jouant, mangeant, dormant, etc. Il pourra exécuter un groupe d'enfants ou bien une tête d'enfant typiquement égyptienne. Il pourra traiter son sujet du point de vue sentimental ou humoristique.

Le prix Mouktar pour la Sculpture est doté de L.E. 35. Il est offert par Madame Hoda Charaoui pacha et se répartit comme suit :

1er Prix L.E. 20
2me Prix L.E. 15

Le sujet du Prix P.A. Fils pour la Peinture est :

« LA BOUTIQUE DU FRUITIER »

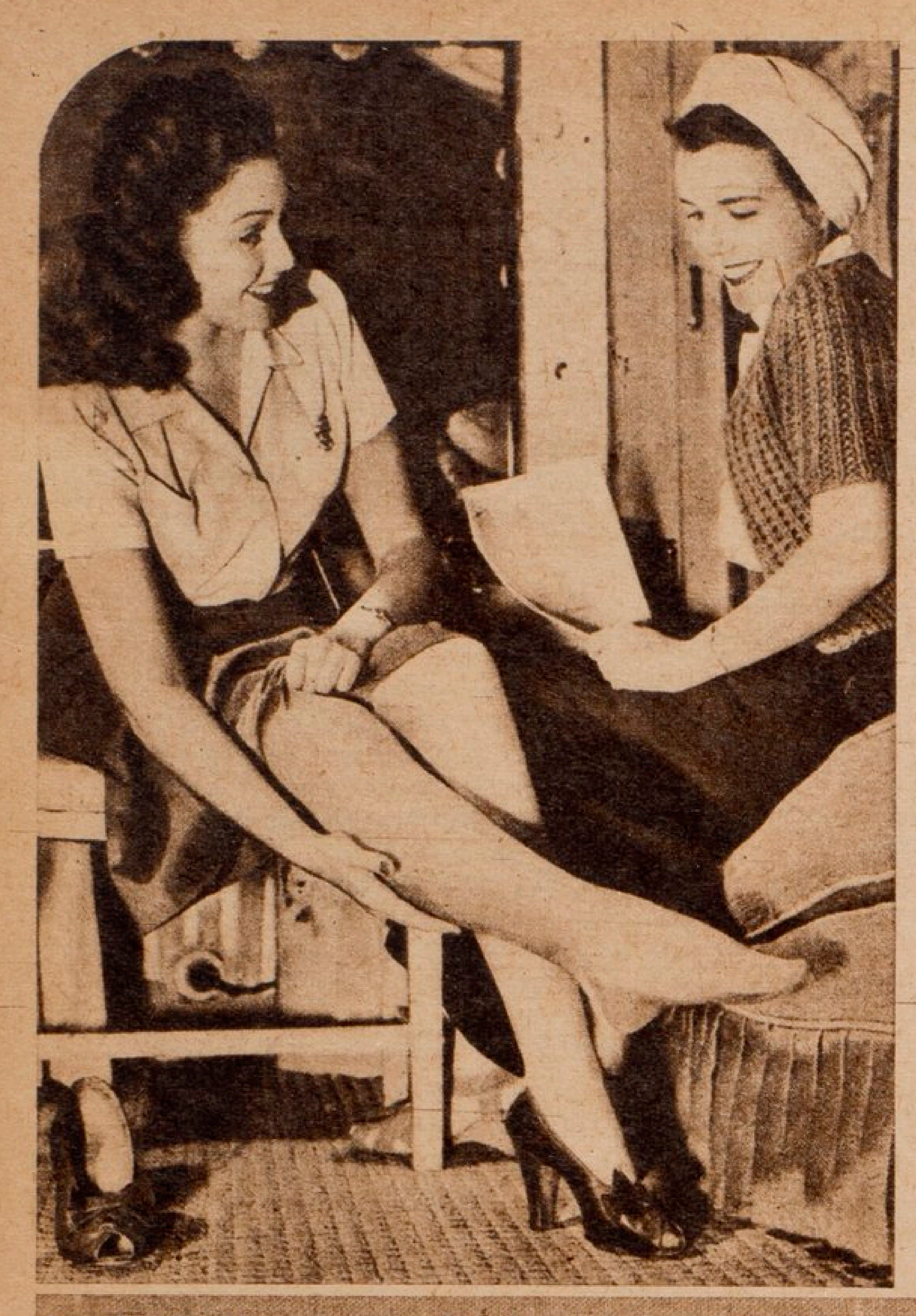
Il est doté d'un prix de L.E. 15 offert par S.E. Mohamed Zulficar bey.

La clôture des inscriptions est fixée au 15 mars 1942.

Les œuvres devront être présentées avant le 1er mai 1942 à la Salle d'Exposition qui sera indiquée en son temps.

Les artistes qui désirent participer à ce concours sont priés de s'inscrire auprès du Secrétaire du Concours Mouktar et P.A. Fils : M. Gabriel Boctor, 41, rue Malika Farida, Le Caire, Tél. 52947.

N.B. — Aucun droit d'inscription n'est perçu.



Dorothy Lamour, encore plus économe, rattrape une maille qui a filé de son bas de coton.



Ann Sheridan nous démontre l'élasticité du nouveau bas. Bien meilleur marché, il est encore plus résistant que l'ancien.



Dans sa loge, la charmante artiste Linda Darnell enfile des bas de coton devant son habilleuse amusée.



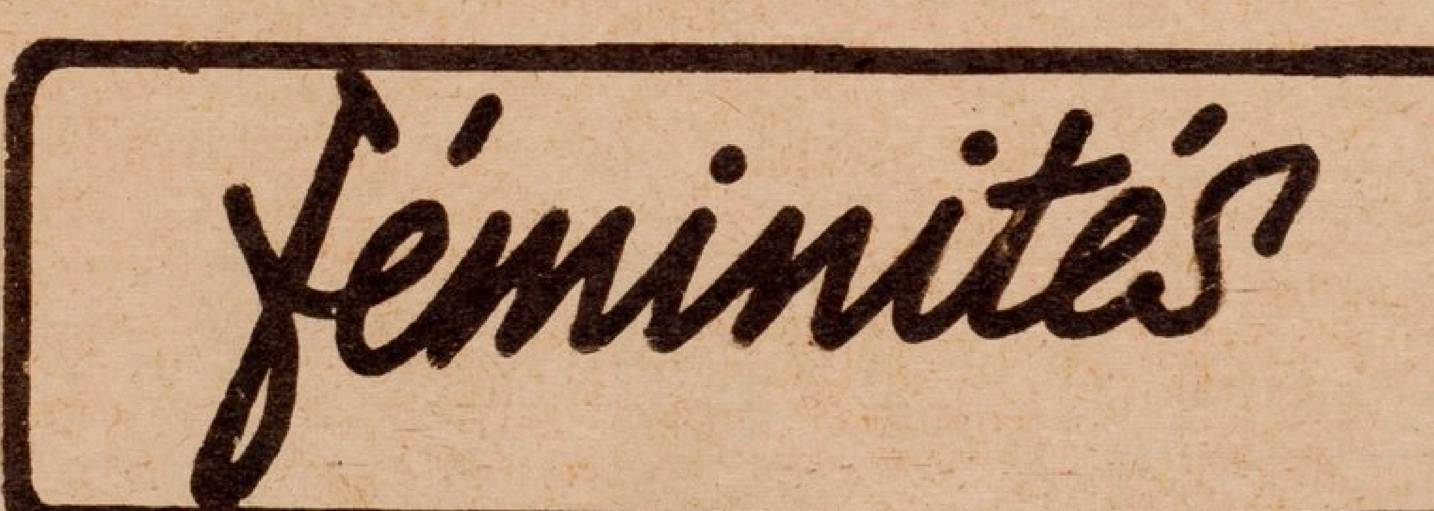
La jambe de Paulette Goddard ne perd rien de sa forme parfaite avec le bas qui sera désormais en vogue.

MESDAMES,

Vous porterez des bas de coton

Voici certes une nouvelle, venue d'Amérique, qui ne manquera pas de réjouir les maris. Le bas de soie a vécu, la soie devant être réservée à la fabrication des parachutes et à d'autres besoins militaires. C'est ce qui a décidé le vice-président des Etats-Unis, M. Wallace, qui est aussi à la tête du « Supply Priorities and Allocations Board », à demander aux femmes américaines et aux stars de Hollywood, en particulier, de porter des bas en coton. Lui-même commença par en donner l'exemple qui fut suivi, comme on le verra sur nos photos, par nombre d'étoiles de cinéma. Souhaitons que le bas en coton parvienne vite en Egypte et que nos lectrices s'adaptent à la mode actuelle qui ne grèvera plus aussi lourdement le budget de leur ménage.

Le bas de soie est donc mort. Vive le bas de coton !





Lana Turner examine avec attention les mailles espacées d'un bas de coton d'un style nouveau.

Pour les mamans

L'EDUCATION DE VOTRE ENFANT

— De mon temps, jamais un enfant n'aurait osé bouger d'une chaise sans y être invité.

— Aujourd'hui, il faut qu'un enfant garde sa personnalité, vive selon son propre rythme.

Voici deux théories à la fois défendables dans leur principe et condamnables dans leurs excès.

De l'enfant-terrorisé à l'enfant-peste et à l'enfant-roi, il y a tout de même une marge. Marge que doit combler l'éducation qui est, avant tout, équilibre.

UN ENFANT MAL ELEVE

Il se reconnaît à quelques mots et attitudes incontestables :

Il montre les gens du doigt.

Il tutoie les grandes personnes autres que celles de sa famille.

Il met le doigt dans son nez ou dans sa bouche.

Il dit « Quoi ? » ou « Hein ? » au lieu de « Pardon ? » ou « S'il vous plaît ? »

Il ne dit pas « Merci, Madame » ou « Merci, Monsieur ». Il dit « Merci » tout court, quand il le dit, ce qui lui arrive fort rarement.

Il lit lettres et journaux par-dessus l'épaule des grandes personnes.

Il pose des questions à celles-ci sur leur existence privée.

Il met ses pieds chaussés sur les canapés ou les divans.

Il n'essuie jamais ses souliers sur les paillassons.

Il reste assis alors qu'il y a de grandes personnes debout.

Il décrète catégoriquement « J'aime » ou « Je n'aime pas ».

Il dit trop souvent « Je veux » au lieu de « Puis-je avoir ? »

Il se moque des gens lorsque ceux-ci ont le dos tourné.

Il parle par signes, c'est-à-dire s'exprime avec les mains.

Il crie, chante et siffle dans les trams, les trains ou les autobus : change constamment de place.

LES PARENTS MAL ELEVES

Ils se reconnaissent à ceci : qu'ils laissent d'abord leurs enfants faire tout ce que je viens d'énumérer plus haut.

Ensuite, qu'ils leur donnent, dans les relations avec autrui, infiniment plus de place qu'ils ne méritent.

Qui persuadera les parents que les premiers balbutiements de leurs enfants ainsi que leurs mots drôles, lorsqu'ils sont plus grands, n'intéressent qu'eux-mêmes ?

Les relations, les amis, écoutent avec un air poli, bien sûr. Tout de même, on aurait tort de prendre leur résignation pour de l'intérêt.

Surtout, ne pas parler d'eux « devant eux », c'est leur donner une importance, une prétention, qui leur nuira plus tard.

L'EDUCATION DOIT-ELLE SE DONNER EN PUBLIC ?

Non, et surtout ne corrigez jamais un enfant en public, ne le mortifiez pas ou ne le punissez pas devant des tiers.

C'est une vexation inutile pour l'enfant, bien propre à susciter en lui des sentiments d'hostilité et de rancune.

De plus, vous gênez les témoins de pareilles scènes, ils n'osent pas et ne peuvent pas prendre parti et ils aimeraient beaucoup mieux être ailleurs.

En tout cas, dans les endroits publics, habituez-vous à parler à votre enfant à voix basse, et apprenez-lui à vous interroger et à vous répondre sur le même ton. En définitive, l'éducation des enfants, c'est avant tout l'éducation des parents.

QUELQUES PRINCIPES

Apprenez à vos enfants, dès qu'ils sont en âge de le comprendre, le principe fondamental :

« Respect d'autrui, de ses biens, de sa liberté, de ses opinions, de sa paix. »

Et souvenez-vous que, pour qu'un enfant soit parfaitement heureux, il faut le mêler le moins possible à la vie des adultes. Les adultes y gagnent, les enfants aussi.

Donnez-leur des compagnons de leur âge et un univers à leur taille. Ils n'en seront que plus heureux.

Nos tests :

ETES-VOUS UNE VERITABLE AMIE ?

« L'amitié est un sentiment délicat qui demande au moins autant de soins que l'amour », dit un proverbe hindou.

Combien de personnes sont-elles capables de véritable amitié ? Combien savent se montrer assez compréhensives, assez dévouées, pour que leurs amies sachent qu'elles peuvent toujours, et en toutes circonstances, compter sur leur aide matérielle ou morale ?

Lisez attentivement mon questionnaire. Inscrivez 2 en face de chaque question à laquelle vous pouvez répondre « oui » sans hésiter, 1 si vous n'êtes pas très sûre de ce que vous feriez dans le cas proposé, 0 si, tout de suite, vous dites « non ».

1. Si vous êtes triste ou soucieuse, écoutez-vous quand même avec beaucoup d'attention l'exposé des ennuis de vos amies ?
2. Mettez-vous en pratique le proverbe « Les petits cadeaux entretiennent l'amitié » ?
3. Dans la mesure du possible, acceptez-vous de prêter de l'argent à vos amies sans espoir d'être remboursée ?
4. Sacrifiez-vous une partie de plaisir ou une soirée longuement attendue pour rester auprès d'une amie souffrante ?
5. Risquez-vous de compromettre votre santé pour vos amies?
6. Etes-vous indulgente aux défauts de vos amies, même si elles vous agacent considérablement ?
7. Pardonneriez-vous une parole, même un peu méchante, dite sur vous par une amie en votre absence ?
8. Très occupée par des travaux urgents, répondriez-vous immédiatement à l'appel angoissé d'une de vos amies ?
9. Chercheriez-vous à offrir à votre amie la chose dont elle pourrait exactement avoir envie, même si cela vous demande de longues recherches ?
10. Vous souvenez-vous des dates anniversaires de vos amies ?
11. Entreprendriez-vous un voyage long et fatigant pour aller consoler une amie dans la détresse ?
12. Défendez-vous toujours vos amies, lorsqu'on dit du mal d'elles en votre présence ?
13. Gardez-vous pour vous les confidences faites par vos amies, même si leur révélation vous permettrait de briller en société ?
14. Essayez-vous de connaître les préoccupations de vos amies, même si celles-ci hésitent à vous en parler ?
15. Si une de vos amies, perdant son rang social, est acculée à la ruine, la fréquentez-vous comme vous le faisiez à l'époque où elle ne manquait de rien ?
16. Faites-vous attention à ne jamais blesser vos amies dans leurs sentiments ?
17. Vous abstenez-vous de vouloir réformer le caractère ou la manière de vivre de vos amies ?
18. Evitez-vous, avec beaucoup de tact, de vous mettre entre elles et des hommes qui leur plaisent ?
19. Sauriez-vous remettre en place un monsieur qui, tout en faisant la cour à votre amie, essayerait de flirter avec vous ?
20. Considérez-vous vos amies comme des sœurs ?

Faites le total des points obtenus. Puis additionnez les chiffres. Si le résultat est supérieur à 35, soyez fière de vous, vous savez être une véritable amie sur laquelle on peut compter en toute circonstance. De 20 à 30, ce n'est pas mal, mais vous pouvez faire un effort. Au-dessous de 20, vous êtes certainement un peu égoïste et vous ne devez pas vous étonner si l'on ne recherche pas votre société et si vous n'avez pas près de vous la personne qui, dans les mauvais moments de l'existence, sait consoler et aider.

QUELQUES PETITS TRUCS

Huilez régulièrement la serrure de votre valise. Vous éviterez ainsi qu'elle se rouille et, surtout, vous n'aurez pas le désagrément de trouver une serrure bloquée le jour où vous serez pressée de partir en voyage.

Si vos invités ont laissé des verres mouillés sur votre belle table vernie, ne soyez pas trop désolée. Le mal est facilement réparable : essuyez les taches avec une bonne quantité de vaseline. Laissez 24 heures ; frottez ensuite énergiquement.

Si vous voulez déplacer un meuble trop lourd et que vous avez peur qu'en le traînant il n'abîme votre parquet, glissez en dessous un large chiffon de laine. Votre meuble ne laissera aucune trace de son passage.

Si de la peinture est tombée sur un de vos miroirs ou une de vos vitres, passez une pièce d'un shilling sur l'endroit taché et tournez en rond. Toute trace de peinture aura bientôt disparu.

UN COCKTAIL DANSANT

Chaque année, le bal organisé par la Société de Bienfaisance Grecque-Orthodoxe St. Georges revêt un éclat particulier, grâce à sa parfaite organisation et au public nombreux et choisi qui y prend part. Cette année, la Société St. Georges, s'adaptant aux circonstances, organise un cocktail dansant qui aura lieu le mercredi 18 février dans les salons de l'hôtel Continental. Nul doute que les Cairotes répondent en nombre à cette manifestation, qui est non seulement un événement mondain de qualité, mais aussi une œuvre de bienfaisance des plus méritoires. En effet, grâce aux bénéfices qu'elle retirera de ce cocktail, quantité de malheureux seront secourus et jouiront d'un peu de confort et de bien-être.

Lettre à ma Cousine

Ma chère cousine,

J'ai lu dans les journaux — mais que n'y lit-on pas ! — qu'un médecin anglais, qui est aussi un distingué biologiste, venait de découvrir le moyen de prolonger l'existence humaine jusqu'à trois cents ans et même davantage. Et il se mettait en devoir de le prouver par des expériences pratiques.

Horreur et désolation ! Imaginez un peu, ma cousine, une pareille perspective et rendez-vous compte des répercussions que causera une semblable découverte. J'en frémis tout court. J'en frémis et je voudrais bien, avant que la chose devienne possible, dormir déjà du grand sommeil, là-bas parmi les saules et les cyprès. Ne croyez pas, jolie amie, que je sois à ce point las de la vie et de ses déboires, pour me souhaiter une fin toute proche. Bien au contraire, j'aime l'existence et les joies qu'elle procure, j'aime les journées de soleil et les nuits étoilées, j'aime les vues pittoresques, et un beau lever d'une lune à son plein m'émeut considérablement. J'aime aussi les bons vins et la bonne chère, j'aime la musique, les arts, les satisfactions spirituelles que donne la lecture d'une œuvre élevée, j'aime en un mot la vie et je serais bien affligé de savoir qu'il ne me resterait que quelques années à en jouir. Mais de là à avoir plus de deux siècles devant moi, à me lever chaque matin et à me coucher chaque soir, à accomplir une routine quotidienne deux ou trois cents fois trois cent soixante-cinq jours, non et non. Plutôt mourir, mourir de suite, d'une indigestion ou d'une embolie, ou même d'une violente crise de cardialgie.

Et puis, j'imagine que le savant en question, qui se nomme, je crois, Ernest Maurice ou Maurice Ernest, devra dire aux sujets qu'il choisira pour son expérience :

« Mes chers amis. Je vous affirme que l'existence humaine peut être étendue presque indéfiniment, mais pour atteindre un quelconque résultat dans un quelconque domaine, il faut employer les moyens nécessaires. Vous allez donc commencer par suivre le traitement que je vais vous indiquer. Tout d'abord pas de tabac à aucun prix. Le tabac est un poison violent contenant un alcaloïde dangereux : la nicotine. L'haleine fétide, la pharyngite, la dyspepsie, les troubles de la vue ou de la mémoire et d'autres accidents beaucoup plus graves n'ont d'autres causes que l'usage de la cigarette, du cigare ou de la pipe. Vous voilà donc prévenus. Ensuite pas d'alcool, surtout pas d'alcool. Quand on songe que la liste des crimes dus à l'usage de spiritueux s'allonge tous les jours et que les prisons, les bagnes, les sanatoriums, les hôpitaux et autres comptent parmi leurs pensionnaires des habitués de bars et de cabarets, un frisson me parcourt le corps. Oui, messieurs, oui, je n'exagère rien. Les statistiques sont là et les attestations les plus sérieuses aussi. Eliminez donc d'une façon absolue l'absorption de ce venin néfaste et contentez-vous de boire toute votre vie durant de l'eau et rien que de l'eau... »

Et voilà le professeur, ou le savant si vous aimez mieux, s'élevant contre la gourmandise et les excès de l'humanité, et les viveurs, et les noctambules, et les fêtards de toute espèce, et prônant avec emphase l'existence calme, uniforme et plate grâce à laquelle la vie peut être prolongée.

J'avoue, ma cousine, ne pas être tenté par tout ceci et préférer devenir, à soixante ans, un vieillard rempli des souvenirs d'un riche passé plutôt qu'un jouvenceau naïf et inexpert.

Votre cousin
SERGE FORZANNES

Conseils à mes nièces...

Nièce « Inquiète »

S'il vous arrive par malheur d'enflammer du pétrole répandu à terre, n'essayez pas d'éteindre le foyer avec de l'eau. Recouvrez-le de cendre, de sable ou de terre. Pour votre acné, envoyez-moi vos nom, timbres et adresse et je vous dirai comment vous en débarrasser.

Nièce « Pianiste »

Puisque vous habitez dans une région humide, je vous conseille de suspendre à l'intérieur de votre piano un petit sac contenant de la chaux vive. Vous éviterez ainsi que cet instrument, qui est très sensible, se détériore.

Nièce « Maladive »

Vous n'êtes pas plus malade qu'une autre, et ce n'est pas parce que vous souffrez un peu des bronches que vous deviendrez tuberculeuse. Soignez-vous bien, suivez minutieusement les prescriptions de votre médecin et vous verrez comme tout ira bien pour vous. Bon courage et écrivez-moi régulièrement. Je serai contente de vous lire.

Nièce « Pimpernel »

Pour boucher les fentes de votre lavabo, commencez par nettoyer les fissures aussi parfaitement que possible. Faites ensuite une pâte en délayant du blanc d'Espagne en poudre avec du silicate de potasse, sur une plaque de verre. Ne préparez que de très petites quantités à la fois et appliquez-les immédiatement dans les fentes. Attendez quelques jours pour remettre de l'eau dans le lavabo, afin que ce ciment soit tout à fait dur.

Nièce « Pervenche »

Voici quelques proverbes pour ce livre d'autographes : « Lorsque la cause est juste, le faible est plus puissant que le fort », « Un homme sage s'adapte aux circonstances comme l'eau s'adapte au vase qui la contient », « Les perles et les pierres précieuses n'ont jamais été bonnes à manger », « Mieux vaut mériter l'estime et ne pas l'avoir que de l'avoir et ne pas la mériter », « Après une mauvaise récolte, il faut plus que jamais s'empresser de semer à nouveau ».

Nièce « Ménagère »

Pour écarter les fourmis de vos buffets, voici quelques moyens : Répandez du marc à café aux environs de la partie envahie ; 2) Mettez des feuilles de tomates dans les places infestées ; 3) Répandez de la craie pulvérisée, les fourmis s'enfuiront épouvantées, car elles ont une horreur instinctive de ce produit.

Nièce « Vénus »

Respirez toujours par le nez et prenez la précaution, avant de sortir, d'introduire dans vos narines un peu de vaseline ou de l'huile goménolée qui retiendra les poussières et les microbes de la rue. Je vous conseille de faire une cure d'oranges. Ces fruits sont non seulement riches en vitamines, mais ils renferment également de l'acide citrique qui se transforme dans l'organisme en citrate de soude, agent thérapeutique d'une grande valeur.

Nièce « Une Alexandrine »

Mon collègue « Horatius » m'a transmis votre lettre, et c'est pour cette raison que je vous réponds dans les colonnes de cette rubrique. Pourquoi n'avez-vous pas recours aux soins d'un spécialiste qui, à l'aide d'un traitement à l'électricité, vous débarrasserait de ces « indésirables » pour toujours ? Ce traitement ne vous coûtera pas grand'chose et vous enlèvera un grand souci.

Nièce « Erudite »

Je ne sais si vous pourrez vous procurer le livre « La gymnastique médicale » par J. M. Paul, édité chez J. Oliven, Paris. Vous trouveriez dans ce livre tous les exercices de gymnastique pour femmes enceintes.

Nièce « Istanboul »

Je vous remercie beaucoup pour votre aimable lettre, petite nièce lointaine. J'ai déjà une dizaine de correspondantes habitant la même ville que vous. Vous êtes en train de faire de la neurasthénie, ma pauvre amie. Pourquoi ne voyez-vous pas un spécialiste des maladies nerveuses ? Occupez-vous d'une œuvre de bienfaisance, secourez de pauvres gens, vous verrez comment vous finirez par oublier vos propres tourments en présence de la misère d'autrui.

Nièce « Marie T. » (Héliopolis)

La méthode de dépilation au sucre, quoique douloureuse, est excellente, car elle empêche les poils de repousser rapidement. Vous ne pouvez pas préparer vous-même la pâte qu'il faut employer, car seule une personne au courant de ce système connaît le dosage exact de citron et de sucre.

Nièce « Sportive »

Voici un excellent exercice pour développer vos bras. Placez-vous bien droite, les talons réunis, les pointes des pieds en dehors, les mains aux hanches. Pliez ensuite les deux bras, portez les mains aux épaules, les poings fermés, les doigts dirigés vers le corps. Etendez alternativement chaque bras latéralement, puis exécutez le même mouvement pour les deux bras ensemble.

Nièce « Désireuse de s'instruire »

Vous devriez lire peu et bien, chercher dans le dictionnaire et dans un atlas tous les mots, tous les pays inconnus et copier sur un cahier spécialement destiné à cet usage les pensées glanées au cours de vos lectures. Les livres sérieux sont indispensables pour l'acquisition et l'entretien d'un vrai bagage intellectuel. Les études historiques et littéraires profitent à l'esprit, ne l'oubliez pas.

Nièce « Danseuse »

C'est bien à tort que d'aucuns condamnent la danse. Faite dans certaines conditions, la danse est une excellente gymnastique. Toutefois, elle ne doit pas être pratiquée abusivement ni servir de prétexte à des veillées tardives. Les matinées dansantes et les bals au grand air ou dans des endroits bien aérés constituent un sport salutaire, agréable et esthétique.

Nièce « Maman inquiète »

Tous les enfants ont tendance à se brûler facilement. La pomme de terre râpée, mélangée à de l'huile et de l'eau de chaux, forme un emplâtre qui supprime rapidement la douleur dans les brûlures du premier degré. Il est préférable, toutefois, d'avoir chez soi une solution d'acide picrique que vous étendrez, à l'aide d'un pinceau, sur la brûlure.

Nièce « Flasque »

Voici un exercice de gymnastique qui est aussi bon pour votre poitrine que pour vos bras : prenez toujours la position réglementaire, talons joints, pointes des pieds en dehors, mains aux hanches. Faites une profonde aspiration. Etendez ensuite les bras horizontalement et imprimez-leur un mouvement de rotation, comme si vous vouliez à bout de bras tourner une clef dans une serrure ou serrer un écrou.

TANTE ANNE-MARIE



Une trentaine de familles juives se sont données pour tâche de recevoir chaque dimanche une centaine de militaires convalescents et permissionnaires. Un déjeuner leur est offert et, dans l'après-midi, un thé dansant les réunit au domicile de M. et Mme Isaac Lévy à Zamalek. Voici au cours du thé un groupe de personnes présentes à la dernière réunion. On reconnaît parmi elles : S.Em. Nahoum eff., grand rabbin, et Mme Nahoum, Mme Van Breda, de la Croix-Rouge sud-africaine, Me A. Alexander, M. et Mme Isaac Lévy, Mmes Djeddah, Harari, Salama, Benghiat, etc.



Le bibelot

— Dora Bitthoby viendra jeudi, dit Mme Sangrail.

— Jeudi prochain? demanda Clovis.

Sa mère acquiesça.

— Vous avez commis là une gaffe, il me semble, dit-il en riant. Jane Martlet n'est là que depuis cinq jours, et elle ne reste jamais moins qu'une quinzaine, même si elle a été invitée formellement pour une semaine. Vous n'en serez jamais délivrée avant jeudi.

— Pourquoi le serai-je? demanda Mme Sangrail. Elle et Dora sont de bonnes amies, autant qu'il m'en souvient.

— Elles l'étaient, et c'est ce qui les rend plus vindicatives maintenant. Chacune d'elles pense avoir réchauffé une vipère dans son sein, et rien n'attise la flamme du ressentiment humain comme de découvrir qu'on a été transformé en sanatorium pour serpents.

— Qu'est-il arrivé? Quelqu'un les a-t-il brouillées?

— Pas exactement, dit Clovis. Il y a entre elles un objet d'art.

— Un objet d'art?

— Oui, un bibelot exotique; et Dora l'a vendu à Jane à un prix plutôt élevé. Chacune se targue de s'y connaître en choses précieuses, et il est arrivé finalement que celui-ci n'était en somme que de la camelote, et je me suis laissé dire que les lettres échangées entre les deux femmes à ce propos sont une révélation de la dose maxima d'invectives pouvant être contenue sur un morceau de papier.

— Comme c'est ridicule ! dit Mme Sangrail. Aucun de leurs amis ne peut-il les réconcilier?

— Certains ont essayé, répondit Clovis. Autant vaudrait tenter de rendre comiques les principaux héros de Shakespeare. Jane accepte de retirer ses plus insultantes remarques si Dora, elle, accepte de reprendre le bibelot. Mais Dora dit qu'ainsi elle se reconnaîtrait dans son tort, alors qu'elle a agi de bonne foi, etc.

— Quelle drôle de situation! dit Mme Sangrail. Pensez-vous qu'elles ne s'adresseront pas la parole?

— Au contraire, la difficulté consistera à les faire taire. Leurs reproches mutuels sur leur conduite et leur caractère n'ont été jusqu'ici maîtrisés que parce qu'on ne peut définitivement, pour un penny, obtenir que quatre onces de franc-parler.

— Je ne peux décommander Dora, dit Mme Sangrail. J'ai déjà ajourné une fois sa visite, et il faudrait au moins un miracle pour convaincre Jane de quitter avant que sa quinzaine réglementaire soit passée.

— Les miracles sont dans ma ligne, dit Clovis. Je ne prétends pas être rempli d'espoir en ce cas-ci, mais je ferai de mon mieux.

— Pourvu que tu ne me compromettes pas... stipula sa mère.

— Les domestiques sont vraiment ennuyeux, marmonna Clovis en parlant nerveusement à Jane Martlet, alors qu'ils se trouvaient ensemble au fumoir en train de composer un cocktail qu'il avait irrévérencieusement appelé: « Lord Maire campagnard ».

— Oui, la question des gens de maison est un terrible souci ! s'exclama Jane en plongeant avec ardeur dans ce sujet facile. Si vous saviez les aventures que j'ai eues cette année, à leur propos... Je ne vois pourtant pas la raison de vos plaintes. Votre mère a une telle chance avec son personnel! Tenery Suttridge, par exemple, voilà des années qu'il est dans la maison.

— Voilà bien la difficulté, dit Clovis. C'est quand les domestiques sont trop habitués aux gens qu'ils servent que celle-ci commence.

— Mais s'ils donnent satisfaction?

— Cela ne les empêche pas de donner des ennuis. Par exemple, vous avez mentionné Suttridge. Eh bien, c'est à lui particulièrement que je pensais lorsque j'ai fait cette observation.

— Le parfait Suttridge un tourment? Je ne peux le croire.

— Je sais qu'il est parfait, et que nous ne pourrions réellement nous en passer, car il est le seul sur lequel nous pouvons compter parmi un personnel assez disparate. Mais c'est justement son esprit de netteté, de propreté et d'ordre qui l'a un peu détraqué. Avez-vous jamais pensé à ce que ce doit être de faire toujours la chose exacte, de façon exacte, dans la même routine et le même décor, votre vie durant? De savoir et d'ordonner exactement quels argenterie, cristaux, linge de table doivent être employés en telle ou telle occasion, d'être responsable du grenier à la cave de tout ce qui s'y fait ou s'y passe, d'être silencieux, implacable, omniprésent et, en ce qui vous concerne, omniscient?

— J'en deviendrai folle, dit Jane avec conviction.

— Précisement, dit Clovis.

— Suttridge n'est pas fou, dit Jane, une légère interrogation dans la voix.

— En plusieurs points, il est complètement sain et compétent, dit Clovis. Cependant, à certains moments il est sujet à la plus obstinée des erreurs illusoires, et dans ces occasions il devient non seulement un embarras, mais un complet désastre.

— A quelle sorte d'erreurs est-il sujet?

— Elles se concentrent habituellement sur l'un des invités, et c'est à ce moment que sa dangereuse manie prend corps. Par exemple, il s'était mis en tête que Mathilde Sherringham était le prophète Elisée et, comme tout ce dont il se souvenait de l'histoire d'Elisée était l'épisode des corbeaux dans le désert, il ne consentait pas à se mêler de ce qu'il s'imaginait être les arrangements nutritifs privés de Mathilde, et refusait de lui faire envoyer son thé matinal, et s'il s'occupait du service à table, il la passait littéralement en présentant les plats.

— Quel désagrément ! Et que fîtes-vous?

— Oh! On avait trouvé moyen de nourrir Mathilde, mais il fut jugé prudent d'écourter sa visite. C'était la seule chose à faire, dit Clovis avec emphase.

— Je ne l'aurais jamais accepté, dit Jane. J'aurais plutôt trouvé quelque moyen de le plaisanter là-dessus, et ne serais certainement pas partie.

Clovis fronça les sourcils.

— Il n'est pas toujours raisonnable de plaisanter avec les gens qui ont des idées ancrées dans la tête.

— Vous ne voulez pas dire que Suttridge pourrait être dangereux, n'est-ce pas? demanda anxieusement Jane.

— On ne peut en être certain, dit Clovis. Quelquefois, il se crée une idée au sujet d'un invité qui pourrait prendre une tournure funeste. Et c'est ce qui m'inquiète en ce moment.

— Comment! quelqu'un est-il le jouet de sa fantaisie? demanda vivement Jane. C'est passionnant. Dites-moi, qui est-ce?

— Vous! dit brièvement Clovis.

— Moi? Et pour qui me prend-il?

— La reine Anne, fut la réponse imprévue.

— La reine Anne... Quelle idée! En tout cas, elle ne représente aucun danger; elle avait une personnalité si effacée...

— Que dit principalement la postérité de la reine Anne? questionna austèrement Clovis.

— La seule chose dont je me souvienne à propos d'elle est le dicton: « La reine Anne est morte ».

— C'est cela, dit Clovis en tenant le verre qui avait contenu le « Lord Maire campagnard », morte!

— Voulez-vous dire qu'il me prend pour le fantôme de la reine Anne? demanda Jane.

— Fantôme? Oh! non. Personne n'a jamais entendu dire qu'un fantôme mange à son petit déjeuner des rognons, des toasts, du miel, etc., avec le meilleur appétit du monde. Non, c'est justement le fait de vous voir si vivante, si florissante de santé qui le rend perplexe et le tourmente. Il a été habitué toute sa vie à considérer la reine Anne comme la personnification de ce qui est mort et enterré. Ne dit-on pas « Aussi mort que la reine Anne »? Et le voilà obligé de remplir votre verre à déjeuner et à dîner et de vous entendre donner un compte rendu animé de votre temps, de vos amusements. Naturellement il sent que quelque chose en vous cloche, est anormal.

— Il ne serait pas pour cela hostile envers moi. Clovis, le croiriez-vous? insista anxieusement Jane.

— Je n'avais pas pris la chose au sérieux jusqu'aujourd'hui au déjeuner de midi, dit celui-ci. Je l'ai vu vous couvant du regard, une sinistre lueur allumée dans ses prunelles, et l'ai entendu murmurer: « Elle devrait être morte depuis longtemps. Oui, elle le devrait, et quelqu'un est tenu de s'en occuper. » Voilà pourquoi je vous ai parlé de cela.

— C'est affreux, dit Jane. Il faudrait prévenir votre mère.

— Maman ne doit rien apprendre, dit Clovis avec insistance. Cela la bouleverserait terriblement. Elle a une telle confiance en Suttridge et compte tellement sur lui...

— Mais il pourrait me tuer à n'importe quel moment, protesta Jane.

— Pas tout à fait. Par exemple, cet après-midi il est très occupé à faire reluire l'argenterie.

— Vous devez exercer sur lui une surveillance continuelle pour prévenir une attaque meurtrière, dit Jane en ajoutant d'un ton faiblement obstiné: « Je suis dans une redoutable situation avec ce maître d'hôtel fou, suspendu sur ma tête comme l'épée de je ne sais plus qui, mais en tout cas je n'écourterai pas ma visite. »

Clovis jura horriblement à voix basse; le soi-disant miracle était un échec avéré.

Ce n'est que le lendemain matin dans le hall, après un déjeuner tardif, qu'il eut son inspiration géniale, alors qu'il nettoyait ses fusils de chasse.

— Où est Miss Martlet? demanda-t-il au maître d'hôtel qui à ce moment traversait le hall.

— Elle fait sa correspondance dans le petit salon, monsieur, dit Suttridge, donnant un renseignement déjà connu par son interlocuteur.

— Elle m'a demandé plusieurs fois de la laisser relever l'inscription gravée sur le pommeau de ce vieux sabre, dit Clovis en désignant une arme vénérable accrochée au mur. Prenez-le-lui, mes mains sont couvertes d'huile. Ah ! Et puis retirez-le avant de son fourreau, cela lui facilitera la tâche.

Le maître d'hôtel retira la lame encore nette et brillante à force de soins et la porta jusqu'au petit salon. En voyant entrer Suttridge solennellement armé d'un sabre, Jane s'échappa à toute vitesse par une porte latérale située près du secrétaire et ménant à un escalier de service. Ceci fut fait avec une rapidité si vertigineuse que le maître d'hôtel pensa qu'elle ne l'avait même pas vu venir. Une demi-heure plus tard, Clovis conduisait l'auto qui emmenait Jane et ses valises faites à la diable vers la gare.

— Ma mère va être très fâchée de ne pas vous trouver ici en retournant de sa promenade, observa-t-il, mais j'arrangerai les choses: je dirai que vous avez été rappelée d'urgence par dépêche. Il ne faudrait pas l'alarmer inutilement au sujet de Suttridge.

Hélas! Le miracle perdit de son efficacité du fait que le même jour Dora écrivit pour remettre à plus tard la date de son arrivée. Cependant Clovis a tout de même gagné un record puisqu'il a été jusqu'ici le seul être humain capable de faire transgresser à Jean Martlet l'ordre et la durée mathématiquement établis par elle, de ses migrations périodiques...

(Adapté de l'anglais)

SEDUCTION : ROSEMARY LANE

Cinéma ROYAL

Rue Ibrahim Pacha — Tél. 45675-59195 — R.C. 5815

DEUXIEME SEMAINE
DU LUNDI 9 AU DIMANCHE 15 FEVRIER
20th CENTURY-FOX présente

TYRONE POWER

Linda **DARNELL** * *Rita* **HAYWORTH**

dans **"BLOOD AND SAND"**

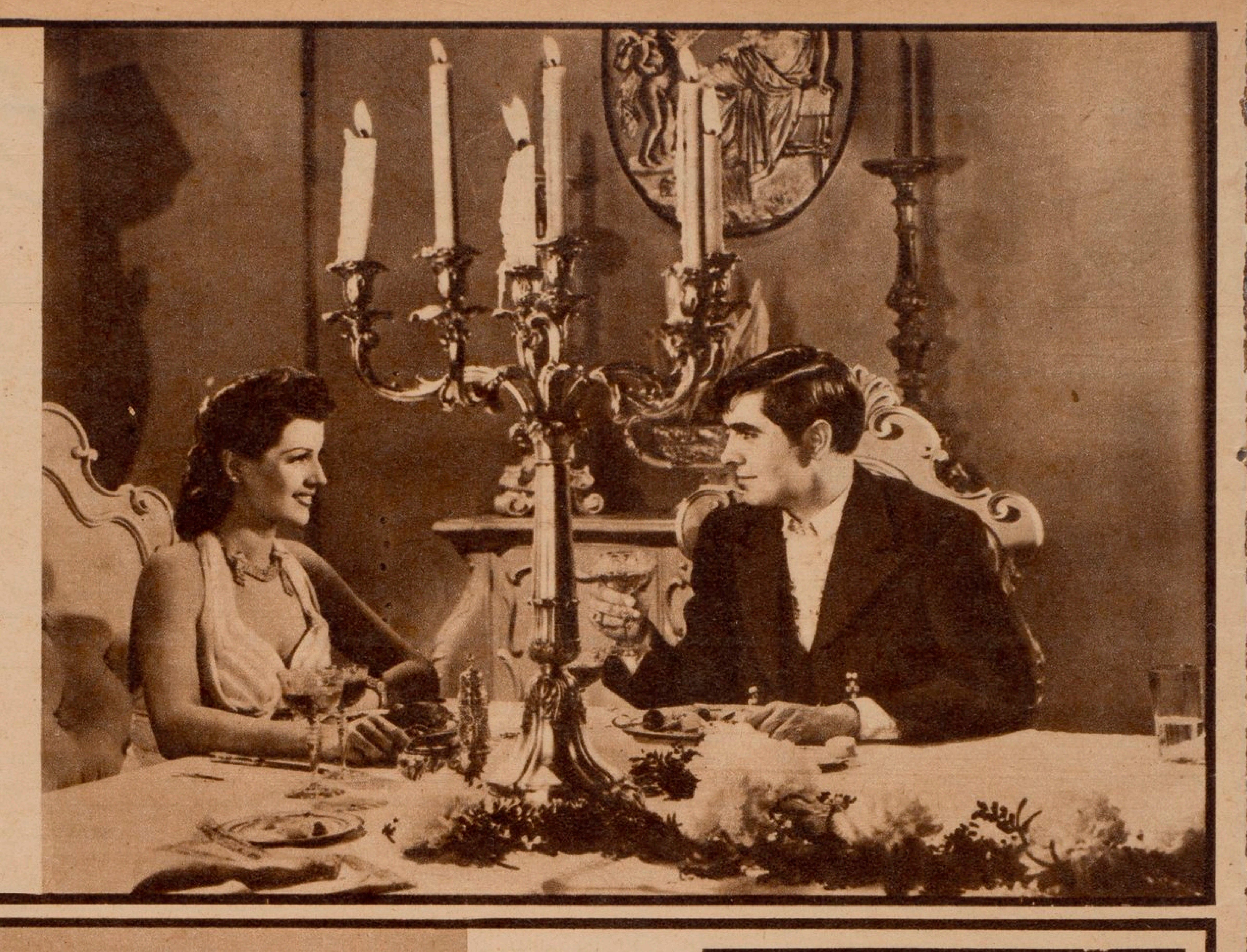
(ARENES SANGLANTES) EN TECHNICOLOR

Mise en scène de ROUBEN MAMOULIAN

UN SPECTACLE MAGNIFIQUE débordant de passion... de beauté... de rires... de larmes et de sang.

Au Programme :
WAR PICTORIAL NEWS, le journal filmé de la guerre.
UNIVERSAL NEWS, arrivé par avion.

Vu l'importance de cette superproduction
4 SPECTACLES CHAQUE JOUR 4
10 h. 30 a.m. 3 h. 15, 6 h. 30 et 9 h. 30 p.m.





Cinéma DIANA

Rue Elfi Bey — Tél. 47067-68-69 — R.C. 7374

DU LUNDI 9 AU DIMANCHE 15 FEVRIER
UNITED ARTISTS présente
Une production d'ERNEST LUBITSCH avec

Merle **OBERON** * *Melvyn* **DOUGLAS**

dans

"THAT UNCERTAIN FEELING"

LE RECORD DE L'HUMOUR !



Au Programme :
WAR PICTORIAL NEWS le journal filmé de la guerre.
INTERNATIONAL MOVIETONE NEWS arrivé par avion.

Chaque jour trois séances à 3 h. 15, 6 h. 30 et 9 h. 30. Vendredi et Dimanche matinée à 10 h. 30 a.m. à prix réduits.

Cinéma METROPOLE

Rue Fouad 1er — Tél. 58391 — R.C. 7374

DU MARDI 10 AU LUNDI 16 FEVRIER
20th CENTURY-FOX présente

SONJA HENIE

John **PAYNE** * *Lynn* **BARI**

dans

SUN VALLEY SERENADE

Une délicieuse escapade romantique de Sonja Henie... rythmée par le jazz formidable de l'incomparable Glenn Miller !

Au Programme :
INTERNATIONAL MOVIETONE NEWS arrivé par avion.
WAR PICTORIAL NEWS Le journal filmé de la guerre.

Chaque jours trois séances à 3 h. 15, 6 h. 30 et 9 h. 30. Vendredi et Dimanche matinée à 10 h. 30 a.m. à prix réduits.

